l'Avant-Scène

femina-théâtre

N° 168

Théâtre d'Aujourd'hui

Pièce en 5 tableaux de Louis Sapin

Mise en scène de Michel Vitold

PAPA BON DIEU



15 FÉVRIER 1958 • BI-MENSUEL



Théâtre d'Aujourd'hui
Salle de l'Alliance Française
Direction : André Ginztburger

Pièce en 5 tableaux
de Louis Sapin

Mise en scène
de Michel Vitold

Décors et costumes
de Christiane Lénier

PAPA BON DIEU

Distribution

Papa Bon Dieu, un vieil ivrogne	**Ferdinand Oyono**
Samuel, son ami, amoureux de Léa	**Amadou Sissoko**
David, un jeune voisin, amoureux de Sarah	**Samba Abàbaka**
Thomas, un commerçant	**Gib Grossac**
Sem, un aveugle	**Georges Anderson**
Jérémie, un fossoyeur un peu fou	**Tim Sori**
Le pasteur	**Dama**
Le maire	**Henri Eboué**
Léa, une prostituée amoureuse de Samuel	**Judith Aucagos**
Sarah, une jeune fille	**Toto Bissainthe**
Fanny, un voisine	**Apsita Fradet**
Anna, sœur de Papa Bon Dieu	**Claudie Congré**

Cette pièce a été créée
le 5 février 1958 au Théâtre d'Aujourd'hui
Salle de l'Alliance Française

UDITH AUCAGOS
lans le rôle de Léa.
Portrait de Thérèse Le Prat)



Photo VARDA

SAMUEL, à Papa Bon Dieu. — *Je vais te creuser un trou bien profond.*

Richard Wright

Une pièce qui aurait ravi Voltaire...



A Paris, un café peut être le théâtre de multiples événements. J'en eus la preuve un après-midi, alors que je rêvais devant un café-crème, à la terrasse d'une brasserie du Quartier Latin. Une jeune femme s'approcha de moi et me demanda timidement si j'aimerais lire une pièce écrite par un jeune Français.

— *Je vous propose de lire cette pièce, poursuivit-elle, parce qu'elle a des qualités que l'on ne rencontre pas souvent. Il ne s'agit pas d'une histoire qui se passe en France, mais d'un sujet d'une portée universelle, qui met en scène des gens simples et naïfs que l'on peut rencontrer n'importe où.*

Sachant que la littérature française est, de toutes les littératures, la plus nationale, la plus fermée, je demeurai spectique

— *Qu'est-ce qui fait la valeur universelle de cette pièce si particulière ? lui demandais-je.*

— *Elle parle d'événements dont n'importe qui aurait pu être l'acteur, dit-elle. Et ce n'est pas tout : elle est extrêmement drôle.*

En mettant ainsi l'accent sur le caractère humoristique de la pièce, cette jeune femme m'incita à promettre, un peu hâtivement, de la lire.

— *Quel est son titre ? Et qui en est l'auteur ?*

— *Elle est intitulée* Papa Bon Dieu, *et elle a été écrite par Louis Sapin, dit-elle.*

Comme convenu, un paquet enveloppé de papier brun fut déposé chez ma concierge. et une nuit, quelques jours plus tard, j'ouvris la brochure et commençai à la lire. Cette lecture me prit beaucoup de temps, non parce que je trouvais la pièce sans intérêt, mais parce que j'étais obligé de m'interrompre souvent pour prendre le temps de rire aux éclats. Je fus très vite persuadé que l'auteur devait avoir atteint un très grand détachement psychologique. Par un hasard miraculeux, il avait entrepris de faire la satire de l'un des phénomènes sociaux que la plupart des auteurs ont tendance à aborder avec le plus grand respect, quand ils ne les jugent pas, pour des raisons diverses, étrangers à la création artistique.

Sapin sait que l'homme, même civilisé, garde au fond de son cœur une vénération profonde pour ses ancêtres, pour l'autorité, pour le miraculeux, et que cette tendance psychologique se résume en un seul mot : Dieu. Sapin sait aussi que cette soif de Dieu n'est jamais apaisée, et qu'elle ne peut jamais s'épanouir dans la vie réelle. Il y a là une contradiction fondamentale, à partir de laquelle Sapin a tissé une étonnante

intrigue, au cours de laquelle un chiffonnier ivre-mort, sur le point d'être enterré, revient à la vie au milieu de ses voisins qui croient aussitôt au retour de Dieu sur la terre.

L'histoire de l'humanité est pleine d'événements de cet ordre, mais l'interprétation que donne Sapin de l'apparition de son Messie diffère entièrement de celles que la tradition nous a transmises. Son Messie est tellement plein de tendresse pour les pauvres humains qu'il n'ose leur affirmer qu'il est Dieu ; mais, en même temps, il est trop miséricordieux pour les décevoir en le niant.

A partir de ce dilemme, Sapin a échaufaudé une série d'événements divinement drôles, qui révèlent un Papa Bon Dieu riche d'un humour ambigu. Chaque incident dramatique amène Papa Bon Dieu, Dieu malgré lui, à affronter la foule de ses paroissiens avides de miracles spectaculaires : résurrection des morts, purification des âmes, etc.... situation absurde qui l'amène à refuser d'accomplir ces miracles, tout en s'arrangeant pour que ses disciples crédules continuent de croire à sa divinité, afin de ne pas les chagriner

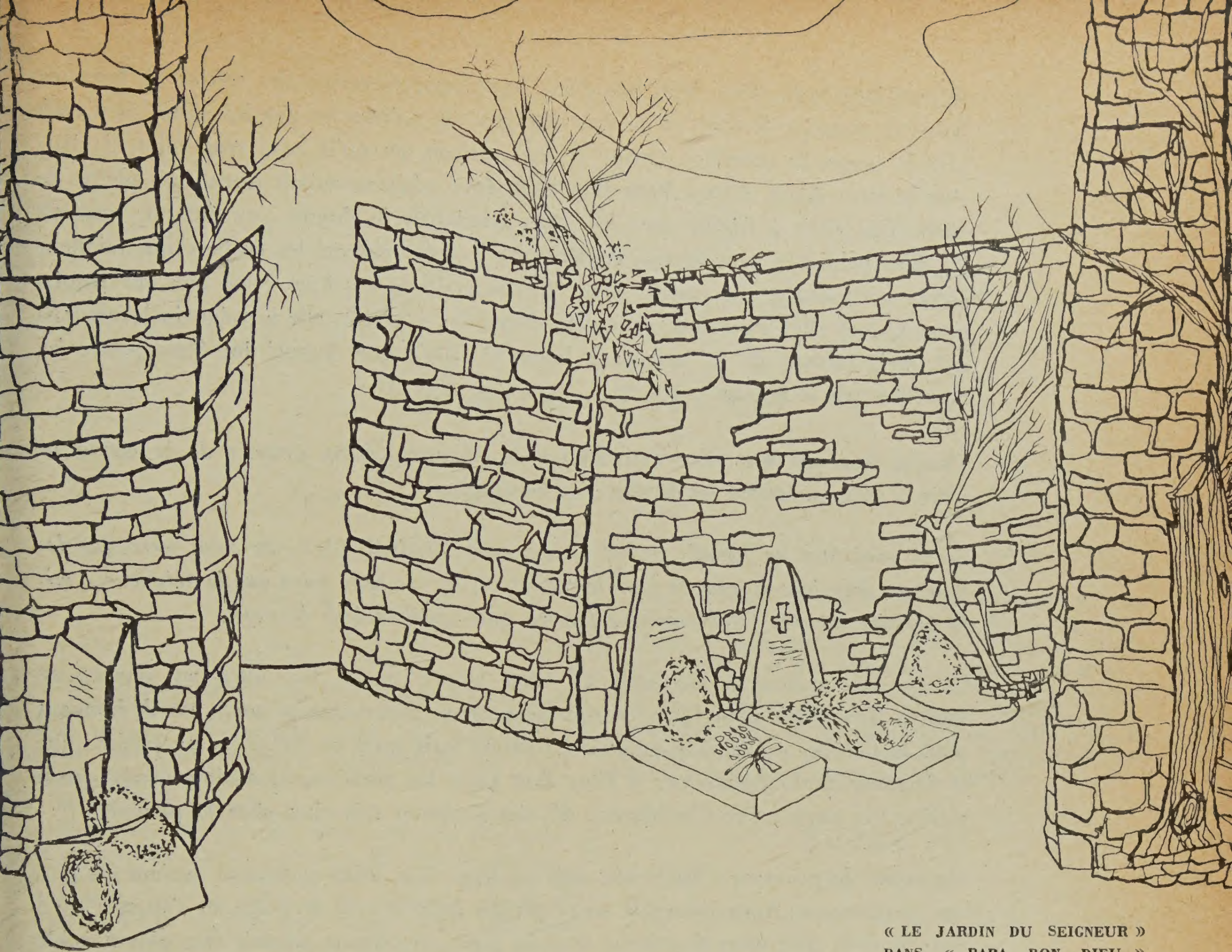
Moi qui suis un nègre américain, j'ai tout de suite été envoûté par cette pièce dont les situations réalistes me rappelaient à chaque instant la vie des nègres aux Etats-Unis, réveillaient le souvenir des communautés qui végètent dans le « black belt », le faubourg noir des grandes agglomérations. Il me suffisait de penser à Father Divine, à Daddy Grace, à Daddy Jones et à divers autres Messies noirs contemporains, pour sentir que cette histoire, imaginée par Sapin, était une histoire vraie. Pourquoi alors, me demandais-je, ne pas traduire *Papa Bon Dieu* dans ma langue maternelle ? Pourquoi ne pas donner à ces événements imaginaires un décor réel ? Je me mis aussitôt au travail, afin de rendre à l'œuvre de Sapin l'hommage qu'elle méritait en la situant dans l'univers de réalités quotidiennes pour lequel elle paraissait avoir été écrite. Le résultat de cette adaptation fut une comédie populaire noire que j'intitulais : *Daddy Goodness.*

Je dois confesser que, jusqu'à présent, la plupart des personnes à qui j'ai fait lire *Daddy Goodness* avaient trop de préventions morales pour en apprécier tout le sel. Je crains même qu'elles n'aient éprouvé, d'instinct, une certaine gêne à voir leurs propres faiblesses raillées avec autant d'esprit. Je demeure pourtant convaincu que le public français, comme le public américain, a suffisamment de maturité pour rire sans arrière-pensée aux représentations de cette pièce qui, j'en suis certain, aurait ravi Voltaire. C'est pourquoi je me permets de recommander aux véritables amateurs de théâtre cette nouvelle manifestation du génie français, ni communiste, ni clérical, ni socialiste, ni fasciste, ni surréaliste, ni existentialiste, mais simplement humain, de ce génie qui revendique ce qu'il ridiculise, qui aime ce qu'il brocarde.

Sapin rivalise avec la Bible et l'Eglise en générosité. Ses principaux personnages, comme ceux qui vont se confesser pour obtenir la rémission de leurs péchés, sont des putains, des crapules et des ivrognes. Je ne vois pas comment il pourrait se trouver quelqu'un pour en vouloir à ces charmants pécheurs, alors que Jésus, les prêtres et le Dieu de nos pères ne les ont pas repoussés. Un poète américain, Walt Whitman, avait dit d'eux: « Tant que le soleil ne vous aura pas condamnés, je ne vous condamnerai point... » Nous autres, modernes clercs, serions-nous moins tolérants ?

R. W.

TRÈS IMPORTANT



« LE JARDIN DU SEIGNEUR »
DANS « PAPA BON DIEU »
(*Décor de Christiane Lénier*)

Louis Sapin

En ce temps-là...

En ce temps-là, vivait dans les faubourgs d'une grande ville, un vieux chiffonnier. Tout le monde le connaissait, et personne ne savait son nom. Cent fois par jour, il répétait le même juron : « Sacré bon Dieu », et c'est pourquoi on l'avait surnommé Papa Bon Dieu. C'était le plus grand ivrogne de la région, à part son jeune ami Samuel, qui n'avait jamais voulu exercer aucun métier, et qui ne le quittait jamais, Personne n'avait jamais pu dire qui buvait le plus, de Samuel ou de Papa Bon Dieu, mais chacun était émerveillé par leurs aptitudes.

On racontait dans le quartier que, si Papa Bon Dieu buvait, c'était parce qu'il était désespéré de voir autour de lui les gens dans la misère, occupés à se plaindre, à souffrir, et à se faire du mal, au lieu d'essayer de s'aimer et d'être heureux. On se disait qu'il était un peu fou. Quant à Samuel, les gens s'amusaient beaucoup à le voir rouler des yeux en regardant la belle Léa faire le trottoir, le samedi soir, dans la Grande Rue. Et quand elle entrait dans un hôtel avec un client, il repartait boire et pleurait dans son verre, accoudé au bar que Thomas, l'épicier, avait installé dans un coin de son magasin.

Depuis longtemps déjà, Papa Bon Dieu avait cessé d'exercer son métier. A force de boire, de consoler Samuel, et de dire aux gens de s'aimer les uns les autres, il n'avait plus le temps de travailler. Quand il était malade, ou qu'il avait trop faim, il allait chez sa sœur Anna. Autant Papa Bon Dieu était pécheur, autant Anna était pleine de vertu. Elle allait à l'église tous les jours, enseignait le dogme aux enfants, insultait les filles publiques dans la rue, et dénonçait à leurs parents les écoliers qui faisaient l'école buissonnière. Le pasteur disait qu'elle était un exemple pour tous ses paroissiens. Quand Papa Bon Dieu venait lui demander son aide, elle le soignait, le nourrissait, mais refusait de lui donner à boire. Il fallait que Samuel lui fasse passer les bouteilles par la fenêtre.

Chaque fois que son frère était obligé de l'écouter, Anna essayait de le convertir, mais le vieux mécréant ne voulait rien entendre.

— *A quoi bon un paradis quand on est mort, disait-il. C'est sur cette terre que les hommes devraient essayer de faire le paradis. C'est sur cette terre que le Seigneur a mis le premier homme et la première femme pour qu'ils soient heureux.*

Ces propos étaient si sacrilèges qu'Anna n'osait même pas aller les répéter au pasteur. Elle priait pour l'âme de son frère, en se disant que ce serait un déshonneur pour la famille qu'elle aille un jour en enfer, mais qu'il ne fallait guère espérer que le Seigneur pardonne un jour à Papa Bon Dieu les péchés qu'il avait commis, car il étaient très pauvres, et l'indulgence du ciel s'achetait très cher chez le pasteur.

Un matin de printemps, après une nuit où Papa Bon Dieu et Samuel avaient bu plus que de coutume, Anna trouva le corps de son frère devant sa porte, et s'aperçut qu'il était mort. Il était mort d'avoir bu trop de rhum, et rien ne pouvait être plus nuisible à son avenir dans l'autre monde. Avec l'aide de ses voisins, elle le porta dans son lit, et alla demander au pasteur de l'enterrer. Mais le pasteur se fit tirer l'oreille. Un enterrement religieux coûte cher, et il tenait à être payé d'avance.

Anna désespérait de réunir la somme nécessaire. Au cours de la nuit suivante, elle s'endormit en priant au pied du lit. Quand elle se réveilla, le corps de Papa Bon Dieu avait disparu et la fenêtre était grande ouverte. Elle eut tôt fait d'ameuter tout le quartier, et chacun se demandait qui pouvait avoir intérêt à voler le cadavre d'un vieil ivrogne tout imbibé de rhum.

Nombreux furent ceux qui renoncèrent à essayer de résoudre ce problème et retournèrent se coucher. Ils le regrettèrent par la suite. S'ils avaient attendu, eux aussi, ils auraient vu le miracle. Ce fut seulement le lendemain matin qu'ils apprirent que le Seigneur était revenu sur la terre, qu'il avait pris le corps de Papa Bon Dieu pour se montrer à ses fidèles, et qu'il avait choisi la vieille baraque du chiffonnier pour en faire son domicile pendant son séjour sur la terre.

Tels sont les événements qui ont précédé le retour du Seigneur parmi les hommes. Ce qui s'est passé ensuite, c'est le sujet de Papa Bon Dieu.

L. S.

PREMIER TABLEAU

Décor : *Un cimetière.*

Scène I

SAMUEL, *seul*

Samuel entre, tirant une charrette à bras. Sur la charrette, le corps de Papa Bon Dieu est enveloppé dans un drap. A côté du corps, une pelle et un flacon de rhum. Samuel s'immobilise. La pelle glisse légèrement et racle le bois.

SAMUEL, *se retournant.* — Ne t'énerve pas. Te voilà arrivé. Ce n'est pas facile, tu sais, d'enterrer un mort sans argent... au prix où sont les prières. Il faut tout faire soi-même. (*Il regarde à droite et à gauche, sort la pelle de la charrette, prend le flacon.*) Tu ne te rends pas compte qu'il a fallu que je vole la charrette à Thomas, que je ne fasse passer par la fenêtre pendant que personne ne regardait. Et le rhum qu'on a pris chez Fanny ! (*Il lève le flacon, le débouche.*) Et maintenant, nous voilà au cimetière. Pour les prières, on s'arrangera toujours. (*Il tend le flacon dans la direction du corps.*) A la tienne, Papa Bon Dieu. (*Il boit.*) Tu seras quand même mieux ici que dans ton hangar. Personne n'aurait pu y vivre. Il ne tenait plus debout. Plein de courants d'air, il était. La terre, au moins, ça tient chaud. (*Il boit.*) Je vais te creuser un trou bien profond (*Se ravisant.*) — assez profond — où tu pourras cuver toute une éternité. Et tu ne seras pas seul. Tu vas voir. Les morts sont plus accueillants que les vivants. Ils ne posent pas de questions. Du moment que ton cœur ne bat plus, ils ne demandent qu'à se pousser un petit peu pour te faire de la place. Tout comme si tu étais respectable. (*Il boit, pose le flacon et reprend la pelle.*) Il n'y a que le pasteur, qui ne serait pas d'accord. Seulement, le pasteur, il n'a rien vu. Quand je t'aurai recouvert de terre, il bénira ta tombe, comme celle des autres, sans savoir que c'est toi. Et sans avoir touché un sou. (*Tape amicale sur le drap.*) Tu auras quand même réussi à me faire travailler. Tu as de la veine d'être mon ami. Je te le creuse, ton trou ! (*Il crache dans ses mains, saisit fermement le manche de sa pelle, et s'apprête à creuser.*) Parce que toi, tu m'as salement laissé tomber. Tu es tranquille, maintenant. Tu es arrivé. Tu as droit à ton petit carré de cimetière. Tandis que moi, je dois continuer, tout seul. (*Il pose la pelle et reprend le flacon.*) Qu'est-ce que je vais faire, maintenant, hein ? Dis-moi. Tu y as pensé, à ce que je vais faire ? Tu parles ! (*Il boit.*) Parole, il n'est plus aussi bon. C'est peut-être que je n'ai pas l'habitude de boire seul. (*Il boit.*) Je vais te la dire, la vérité du bon Dieu. C'est que les morts, ils se foutent des vivants, depuis toujours. Samuel, tu ne le connais plus. Il faudrait que moi aussi, je mette de grandes ailes toutes blanches, pour que tu me dises bonjour. (*Il boit, pose le flacon et reprend la pelle.*) Je te le creuse ton trou, monsieur le mort. Mais d'abord, tu vas savoir ce que je vais faire après. (*Confidentiel.*) Après, moi aussi, je vais t'oublier.

Scène II

SAMUEL, LEA

Léa s'est approchée pendant la fin de son monologue. Il ne l'a pas vue.

LÉA. — Samuel !

SAMUEL. — Qu'est-ce que tu fais ici, Léa ? Un cimetière, ce n'est pas une place pour une putain.

LÉA. — Ni pour un ivrogne.

SAMUEL, *montrant Papa Bon Dieu.* — Si. Quand il est mort. Ecoute, Léa, va-t'en. Tu es bien gentille, mais il n'y a pas de client pour toi, ici. On s'est sauvé tous les deux, Papa Bon Dieu et moi, pour boire un coup et se dire adieu. (*Ricanant.*) Anna, le pasteur et Thomas, ils doivent être dans tous leurs états, maintenant. Ils le cherchent partout, c'est sûr. Tu parles, je leur ai volé leur mort. Hier encore, c'est à peine s'ils le regardaient. Aujourd'hui, ils ne peuvent plus s'en passer. Ils sont comme des mouches.

LÉA. — Et toi, tu n'es pas comme une mouche, aussi ? Tu veux ton mort pour toi tout seul.

SAMUEL. — C'est mon ami.

LÉA. — C'est le mien aussi. Ecoute, Samuel, moi, je peux payer pour son enterrement.

SAMUEL. — Avec ton argent ? Sûr que Papa Bon Dieu, il n'aurait pas aimé ça, d'être enterré avec cet argent-là.

LÉA. — Quand je lui payais à boire, il le trouvait bien assez bon.

SAMUEL. — Il ne s'agit plus de boire, Léa. Ni de faire l'amour. Il s'agit d'enterrer Papa Bon Dieu. C'est beaucoup plus grave. Quand je l'aurai collé au fond de son trou, et recouvert de terre, je serai seul. Jusqu'à ce moment-là, il est à moi. Tu comprends ? (*Désespéré.*) Je suis seul, Léa. Je n'ai plus personne.

LÉA. — Si, moi. C'est pour ça que je suis venue.

SAMUEL. — Je t'ai, toi ? Tu es folle. Tous les hommes, ils t'ont. Pas moi.

LÉA, *dans un murmure.* — Toi seul, Samuel.

SAMUEL. — Moi seul ? Et les autres ? Ils sont tous morts, les autres ? Ça se saurait, va. Ils sont tous là, dans la ville. Ils n'ont qu'à fermer les yeux, et alors, ils voient ta bouche, tes seins, tes jambes, ton ventre... Ils t'ont eue, les autres. Ils ont eu ton corps...

LÉA. — Ils n'ont eu que ça.

SAMUEL, *avec violence.* — Ils t'ont touchée, Léa. Ils t'ont serrée dans leurs bras. Ils ont collé leur peau contre la tienne. Ils se sont allongés sur toi.

LÉA. — Tais-toi.

SAMUEL. — Vous avez fait l'amour. Et toi, tu criais de plaisir.

LÉA. — Non.

SAMUEL. — Non ? Ne réponds pas, va. Je sais.

LÉA. — Je ne peux pas empêcher mon corps d'avoir du plaisir.

SAMUEL. — Et moi, je ne peux pas empêcher le mien de souffrir, quand j'y pense. Et toi, est-ce que tu penses à moi, à ce moment-là ?

LÉA. — Si j'avais pensé à toi, je n'aurais jamais pu. J'étais toute seule, Samuel. Tandis que toi, tu avais Papa Bon Dieu.

SAMUEL. — Et pourquoi je l'avais, si ce n'était pas pour lui parler de toi ? A qui d'autre qu'à un vieil ivrogne, je pouvais dire : « J'aime une fille. Tous ceux qui veulent coucher avec, ils peuvent. Tous, sauf moi » ? Et ça fait un moment que ça dure. Avant même qu'on construise l'usine, je t'aimais. Tu te rappelles ? Dès que tes vieux étaient partis pour la mine, on filait tous les deux. On se couchait dans l'herbe, au bord du canal, l'un contre l'autre. Et je te disais : « Je t'aime, Léa. » Et toi...

LÉA. — Je t'aime, Samuel.

SAMUEL. — Tu peux encore dire ces mots-là ? Ce ne sont plus des mots pour toi.

LÉA, *les yeux fermés.* — Je t'aime, Samuel.

SAMUEL. — Et alors ? Qu'est-ce que tu veux que j'en fasse, de ton amour ? Qu'est-ce qu'il en reste ? Qu'est-ce que tu as gardé pour moi ? Après tout, c'est bien mon tour. Tu dis que tu m'aimes ? Fais-moi voir, comment tu sais aimer.

(*Il l'attire contre lui. Elle se débat.*)

LÉA, *dans un cri.* — Ne me touche pas.

(*Il resserre son étreinte. Elle lutte farouchement pour se dégager.*)

SAMUEL, *haletant.* — Tu ne veux pas, hein ? Je ne suis pas assez bon pour toi. Je te dégoûte. Je ne les vaux pas, peut-être, les autres ?

(*Brusquement, Léa s'abandonne dans ses bras.*)

LÉA. — Il fallait le dire. C'est la même chose que les autres que tu veux ? C'est facile.

(*Il la lâche et recule.*)

SAMUEL. — Non.

LÉA, *rajustant ses vêtements.* — Alors, tu le sais, ce que tu veux ?

(*Samuel, accablé, ne répond pas. La main dans la main, ils vont s'asseoir sur une tombe, et continuent à parler sans se regarder.*)

SAMUEL. — Léa, pourquoi tu es comme ça ? Pourquoi tu es une putain ?

LÉA. — Je ne sais pas. C'est venu comme ça. Peut-être bien que le Seigneur, il voulait me punir d'être allée au bord du canal avec toi.

SAMUEL. — Peut-être bien. Parce que, de cette façon, il me punissait aussi. On savait que c'était défendu. Maintenant on devra porter notre punition toute la vie. Seulement, tu comprends, moi, si je m'arrête de boire, je ne suis plus un ivrogne, tandis que toi, quoi que tu fasses, toujours tu auras été une putain. (*Tendre.*) Tu sais ce que je voudrais, Léa ? Je voudrais ne t'avoir jamais connue.

LÉA, *fervente.* — Moi, si je ne t'avais pas connu, je n'aurais plus envie de vivre.

SAMUEL. — Tais-toi. Ce sont des choses que tu ne peux pas comprendre.

LÉA. — C'est toi qui ne comprends pas. (*Montrant le corps.*) Papa Bon Dieu, lui, il aurait compris.

SAMUEL. — Sacré nom. Je l'avais oublié, celui-là. Faut que je lui creuse son trou, avant qu'ils l'aient retrouvé.

(*Il boit hâtivement un dernier coup à son flacon, se lève, ramasse sa pelle, crache dans ses mains, et esquisse le geste de creuser le trou. A ce moment, apparaît Thomas, essoufflé.*)

Scène III

SAMUEL, LEA, THOMAS

THOMAS. — Je savais bien que je vous trouverais ici. (*Il voit la charrette.*) Ma charrette ! (*Il voit le corps.*) Papa Bon Dieu ! Sors-le tout de suite de là. Un cadavre dans ma charrette ! Si jamais ça se sait, plus personne ne m'achètera mes légumes.

SAMUEL. — Attends une minute. Je lui creuse sa tombe.

THOMAS. — Sa tombe ? Ramène-le plutôt où tu l'as pris. Anna et le pasteur font un vacarme de tous les diables.

SAMUEL. — Eh ! comment veux-tu que je le ramène, si je n'ai pas de charrette ? Sur mon dos, peut-être ?

THOMAS. — Pour ce que j'en ai à faire, tu peux aussi bien le traîner par les pieds. Je ne vois pas pourquoi je prêterais ma charrette. D'abord, qui c'est qui va me le payer, le rhum que vous avez bu avant qu'il soit mort ?

SAMUEL. — Te payer ton rhum ? S'il ne l'avait pas bu, il serait peut-être encore vivant, à l'heure qu'il est.

THOMAS. — Mon rhum n'a jamais fait de mal à personne. Sinon, tu peux être sûr d'une chose : je ne le vendrais pas à crédit. Après tout, enterre-le si tu veux, ton Papa Bon Dieu. Tu n'as besoin ni de moi, ni de ma charrette. Un ivrogne et une putain, c'est bien suffisant pour lui.

LÉA. — Une putain ? Tu ne me causes pas comme ça, quand tu as envie d'une femme.

THOMAS. — Peut-être bien. Mais Papa Bon Dieu, ce n'est pas de femme qu'il a besoin, en ce moment. C'est de prières. Et pour ça, je crois que le pasteur, il ferait bien mieux son affaire.

(*Samuel, excédé, saisit sa pelle à deux mains.*)

SAMUEL. — Le pasteur, il faudrait qu'il veuille. « Il est mort en état de péché », qu'il dit. Moi, pour enterrer Papa Bon Dieu, je n'ai besoin ni de toi, ni de pasteur, ni de putain. Je n'ai besoin de personne... et je garde la charrette, jusqu'à ce que j'aie fini. (*Il s'avance vers Thomas, la pelle levée.*) Et tant que je suis là, à creuser un trou, je peux le faire plus profond. Il y aura de la place pour deux.

THOMAS, *reculant.* — C'est ce qu'on va voir. Je

te préviens. Il n'est pas encore enterré. Papa Bon Dieu.

(*Il s'enfuit, Samuel repose la pelle.*)

Scène IV

SAMUEL, LEA

SAMUEL. — Qu'est-ce que je te disais ? Ils sont comme des mouches.

LÉA. — C'est bien de ta faute. Tu n'avais qu'à le laisser où il était. Les morts, on finit toujours par les enterrer.

SAMUEL. — Oui. A la fosse commune. Mais Papa Bon Dieu, il faut qu'il soit enterré comme un chrétien. Quand je viendrai le voir, je veux être sûr que c'est à lui que je cause. Pas à un autre mort.

LÉA. — Alors, tu n'aurais pas dû menacer Thomas. Il va revenir, avec Anna et le pasteur, avant qu'il soit cinq minutes.

SAMUEL. — D'ici là, je l'aurai creusé, son trou. Quand il sera au fond, ils n'iront quand même pas le déterrer. (*Une fois de plus, il crache dans ses mains, empoigne le manche de la pelle, et s'apprête à creuser.*)

LÉA, *regardant derrière lui.* — Ne te fatigue pas. Voilà Jérémie qui arrive. Et il n'a pas l'air content.

SAMUEL, *découragé.* — Il ne manquait plus que ce vieux fou.

(*Jérémie, le fossoyeur, entre, tenant lui aussi une pelle à la main, dont il pointe le manche vers Samuel.*)

Scène V

SAMUEL, LEA, JEREMIE

JÉRÉMIE, *d'une voix douce.* — C'est toi, Samuel ? Qu'est-ce que tu fais dans le jardin du Seigneur, avec cette pelle ?

SAUMEL. — Je venais enterrer Papa Bon Dieu, Jérémie.

JÉRÉMIE, *secouant la tête.* — Tu sais bien, Samuel, qu'il ne faut pas venir ici avec une pelle et un mort. Ici, c'est le jardin du Seigneur et moi, je suis son jardinier. Le Seigneur veut que je plante le plus de morts que je pourrai, pour qu'il ait une belle moisson d'âmes. Il aime ça, les âmes. Mais pour les faire venir, on ne peut pas s'adresser à n'importe quel jardinier. Il faut planter le mort, le faire germer, jusqu'à ce qu'il pousse une belle âme en fleur qui grimpe jusqu'au ciel. Et ça, il n'y a que Jérémie qui sache. Tu as là, dans ce drap, de la bonne graine. Ce n'est pas le moment de la gâcher. Laisse-moi faire, plutôt.

(*Samuel repose la pelle de bon cœur.*)

SAMUEL. — Ce n'est pas moi qui vais t'en empêcher. Je n'y tiens pas tellement, à me servir d'une pelle. Tout ce que je te demande, c'est de faire vite.

JÉRÉMIE, *commençant à creuser.* — Ce n'est pas aussi facile que tu pourrais le croire. Si n'importe qui pouvait enterrer un mort, à quoi je servirais ? Tous ceux qui sont là, c'est moi qui les ai mis en terre. Pas un dont je n'ai creusé le trou. Et s'ils pouvaient parler, ce serait pour me remercier. C'est moi qui ai fait pousser l'âme de ton père, Samuel. Et celle de tes parents, Léa... De belles âmes que c'étaient !... Et je ferai pousser les vôtres aussi, un de ces jours. Quand vous voudrez. Vous n'aurez qu'à me demander.

SAMUEL. — On te remercie, Jérémie, mais on n'est pas pressés. (*S'énervant.*) Tout ce qu'on te demande, maintenant, c'est d'enterrer Papa Bon Dieu, avant que le pasteur n'arrive.

JÉRÉMIE. — Le pasteur, il ne me fait pas peur. Il a besoin de moi. Qu'est-ce qu'il ferait de tous ses morts, si je n'étais pas là pour les enterrer ?

(*On entend dans le lointain les premiers grondements de l'orage. La scène s'obscurcit lentement, comme si le ciel se couvrait de nuages.*)

SAMUEL. — Mais dépêche-toi, bon Dieu !

JÉRÉMIE, *crachant dans ses mains.* — Ça va être tout de suite fait. Papa Bon Dieu, je l'aimais bien.

SAMUEL, *tournant la tête.* — Ne te fatigue pas. C'est trop tard.

(*Thomas entre en scène, précédant Anna, le pasteur, Fanny, David et Sarah.*)

Scène VI

SAMUEL, LEA, JEREMIE, THOMAS, ANNA, DAVID, SARAH, FANNY, *et le* PASTEUR

THOMAS. — Je ne vous ai pas menti. Vous pouvez voir vous-mêmes. Dans ma charrette, qu'ils l'ont amené.

SAMUEL. — On va te la rendre, ta charrette.

LE PASTEUR, *secouant la tête.* — Samuel, ça, ce sont des choses que je ne peux pas comprendre. Tu n'as pas le droit de voler un mort, même si c'est ton ami. Les morts, ils appartiennent au Seigneur.

ANNA. — Mon pauvre frère. Il n'avait pas mérité ça. Sûr que maintenant, il va aller tout droit en enfer.

JÉRÉMIE. — Aucune âme ne va en enfer, quand c'est Jérémie qui la plante. Elle monte tout droit jusqu'au ciel.

LE PASTEUR. — Jérémie, je n'aime pas du tout ça que tu enterres un mort sans ma permission. Tu sais que je vais être obligé de t'envoyer à l'asile, un de ces jours.

(*Jérémie, maté, s'écarte en grognant.*)

FANNY. — Fais attention, pasteur. Il finira par te jeter un sort, comme à Rachel. Tu as vu comme elle est, maintenant ? Elle ne peut même plus se traîner.

LE PASTEUR, *courageux.* — Qu'il essaye, pour voir. (*Malgré tout inquiet.*) Le Seigneur me protégera. Je ne peux quand même pas le laisser faire. Il enterrerait bientôt des vivants, si on ne lui donnait plus assez de morts. (*A Samuel.*) Et maintenant, tu pourrais peut-être m'expliquer...

SAMUEL. — Il n'y a rien à expliquer. Je voulais seulement que Papa Bon Dieu, il soit enterré comme un chrétien. Alors, maintenant qu'on est tous ici, tu pourrais bien faire une petite prière.

LE PASTEUR, *réticent.* — Il est quand même mort en état de péché.

THOMAS. — Et comment !

LE PASTEUR. — Et puis, personne n'a payé pour ses obsèques.

SAMUEL — C'est surtout ça qui t'ennuie. S'il avait été riche, tu ne ferais pas tant d'histoires. L'église, c'est toujours pareil. Il n'y en a que pour les riches.

LE PASTEUR. — Tu ne comprends rien à la religion, Samuel. (*Expliquant.*) Le Seigneur, il a dit : « Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un riche d'entrer au paradis ». Alors qu'est-ce qu'ils deviendraient, les pauvres riches, si l'église ne les aidait pas un peu ?

(*Nouveaux grondements d'orage, plus proches.*)

SAMUEL, *suppliant.* — Une petite prière, pasteur. Seulement une petite prière, avant qu'il ne se mette à pleuvoir.

LE PASTEUR, *cédant.* — Une petite prière, je ne dis pas. (*Restrictif.*) Mais ça n'empêche pas qu'il est mort en état de péché.

(*Il ouvre sa bible, et lève vers le ciel un regard inspiré. Samuel et Léa s'agenouillent devant la charrette. David et Sarah, qui s'embrassaient et se caressaient un peu à l'écart, en font autant.*)

ANNA, *s'agenouillant.* — Tu es bien bon, pasteur, de prier pour ce mécréant.

THOMAS, *s'agenouillant.* — Alors, n'importe qui peut être enterré comme un chrétien, maintenant ?

FANNY, *s'agenouillant.* — Plus personne ne va vouloir payer, si on enterre gratis.

(*Le pasteur, attendant l'inspiration, ne répond pas. Le silence se prolonge quelques secondes.*)

LE PASTEUR. — Seigneur, on est là, toute une bande de pécheurs, qui ne méritons pas ton indulgence. Ce n'est pas seulement qu'on a crucifié ton fils, et qu'on lui a donné à boire du vinaigre quand il avait soif...

ANNA, *murmurant.* — J'ai toujours été une bonne chrétienne.

LE PASTEUR. — Tais-toi, Anna !

ANNA, *même jeu.* — Si Papa Bon Dieu n'est pas mort de faim, c'est bien parce que je l'ai nourri.

LE PASTEUR. — Tais-toi, Anna !

ANNA. — Et je l'ai quand même soigné, quand il était malade.

LE PASTEUR, *impératif.* — Anna ! (*Silence. Il s'adresse de nouveau à Dieu.*) Seigneur, nous t'avons offensé. Il faut dire que les occasions de pécher, ça ne manque pas dans la paroisse, et qu'on n'a pas l'habitude de les laisser passer. Moi-même je ne consacre pas à ton service tout le temps que je devrais. Thomas, il ne pense pas à autre chose qu'à gagner de l'argent. Fanny ne peut pas voir un homme sans en avoir envie.

FANNY, *coquette.* — Je ne sais pas dire non.

LE PASTEUR. — Anna n'arrête pas de dire du mal de ses voisins. Léa a couché avec presque toute la ville. Samuel a déjà bu plus de rhum que n'importe quel chrétien dans toute son existence. (*Ils baissent la tête l'un après l'autre avec contrition.*) Quant à Sarah et David, s'ils n'ont encore rien fait de grave, c'est qu'ils n'en ont pas eu l'occasion.

(*Sarah et David qui avaient recommencé à se caresser, s'écartent précipitamment l'un de l'autre. L'orage gronde, plus proche.*)

LE PASTEUR, *reprenant.* — Je ne te parle pas de Papa Bon Dieu, Seigneur, puisqu'il va se présenter devant toi tout à l'heure, et qu'il t'expliquera tout ça mieux que moi. C'était pourtant le plus pêcheur de tous. Mais on sait que ton cœur est plein d'indulgence, et c'est pour ça qu'on te demande de lui pardonner. Notre frère Papa Bon Dieu... (*Changeant de ton.*) Papa Bon Dieu, ce n'est pas un nom de chrétien, ça !

SAMUEL. — On l'avait appelé comme ça, parce qu'il jurait tout le temps.

SARAH. — Sacré bon Dieu, il disait.

(*Court silence. Coup de tonnerre. Jérémie, qui commençait à s'agiter dans son coin, sursaute, puis s'avance vers le groupe.*)

JÉRÉMIE. — Je suis le jardinier du Seigneur.

LE PASTEUR. — Tais-toi, Jérémie.

JÉRÉMIE. — Je ne peux plus me taire, pasteur. Le Seigneur, il veut que je parle. Il m'a dit de rester dans son jardin. Il ne veut pas que j'aille faire pousser des âmes à l'asile.

LE PASTEUR. — Il ne t'a sûrement pas dit de m'empêcher de finir ma prière.

JÉRÉMIE, *sûr de lui.* — Il a autre chose à penser, qu'à tes prières. Les vivants, comme toi, ça ne l'intéresse pas. Qu'est-ce que vous avez dans la tête et dans le cœur ? De la pourriture. Et c'est tout ce que vous me donnez pour faire pousser des âmes ? Vous avez encore de la chance que le Seigneur vous permette de mourir. Vous ne le méritez pas. Un de ces jours, si vous ne changez pas, je finirai peut-être par me dégoûter de ce travail. Si je le fais, c'est bien pour le Seigneur.

LE PASTEUR, *outré.* — Ce coup-ci, tu peux être sûr que tu vas y aller, à l'asile.

JÉRÉMIE, *secouant la tête.* — Tu ne peux pas me chasser du jardin du Seigneur, pasteur. Le Seigneur, il veut que je reste ici. Parce qu'un jour, il va venir pour voir comment je m'occupe de tout. Oh ! ce n'est pas qu'il n'a pas confiance en Jérémie, mais il voudra quand même voir. (*Coup de tonnerre violent. Tous sursautent, sauf Jérémie qui poursuit, inspiré.*) Et je sais, moi, comment il va venir. Il va venir me voir, comme un mort ordinaire, tout raide, tout froid, roulé dans son drap. (*Machinalement, ils regardent tous le corps.*) Mais moi, je saurai que c'est le Seigneur. Et puis, il se lèvera, et il me dira : « Jérémie, je suis content de te voir. Alors, comment elles poussent, les âmes, dans mon jardin ? » Et moi, je n'aurai pas peur. Parce que je sais qu'ici, elles viennent bien. Pour les âmes, c'est le meilleur cimetière de tout le pays.

LE PASTEUR, *faisant un pas en avant.* — En voilà assez, Jérémie !

(*Dans son mouvement, le pasteur heurte la charrette qui bascule. Le corps de Papa Bon Dieu glisse sur le sol. Au même moment retentit un violent coup de tonnerre. Les éclairs illuminent la scène. On voit Papa Bon Dieu se redresser. Les assistants s'écartent, effrayés.*)

Scène VII

SAMUEL, LEA, JEREMIE, THOMAS, ANNA, DAVID, SARAH, FANNY, LE PASTEUR, PAPA BON DIEU

FANNY, *gémissant.* — Seigneur, ayez pitié de nous.

(*Les grondements du tonnerre s'atténuent.*)

PAPA BON DIEU, *se grattant la tête.* — Sacré bon Dieu !

(*Jérémie, en extase, se jette à genoux.*)

JÉRÉMIE. — Je savais bien, Seigneur, que tu viendrais voir ton jardinier.

PAPA BON DIEU, *sans comprendre.* — Jérémie, je suis content de te voir.

(*C'est alors que tous réalisent l'importance du miracle. Sarah, Fanny, David, Samuel et Léa se jettent à genoux en priant. Thomas hésite, puis s'agenouille à son tour avec détermination.*)

THOMAS, *dévotion affectée, lyrique.* — Le Seigneur est parmi nous. Le Seigneur est parmi nous.

(*Grondements sourds de l'orage qui s'éloigne.*)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

Décor : *Un hangar de chiffonnier.*

Scène I

SAMUEL, DAVID, SARAH

Au lever du rideau, Samuel, perché sur une échelle, fixe une banderole sur laquelle on lit « Le Seigneur est parmi nous. » *Une autre est déjà en place avec l'inscription :* « Papa Bon Dieu est Dieu. »

Samuel descend de son échelle, juge de l'effet, et ramasse une nouvelle banderole qui traînait dans un coin. Elle est couverte par une troisième inscription : « Nous sommes heureux, car nous voyons Dieu. »

En l'emportant, Samuel découvre Sarah et David, enlacés, en train de s'embrasser. Ils tournent vers lui un visage ennuyé.

DAVID. — La paix soit avec toi, Samuel.

SARAH. — La paix soit avec toi, Samuel.

SAMUEL, *même ton.* — La paix soit avec toi, Sarah. La paix soit avec toi, David. (*Naturel.*) Vous feriez mieux de me donner un coup de main, au lieu de passer votre temps à vous embrasser dans les coins.

DAVID. — Le Seigneur a dit : « Un peu d'amour, c'est mieux que beaucoup de prières. » Et puis, je trouve que j'en ai assez fait comme ça, à suivre Fanny toute la matinée en jouant de la trompette. Moi aussi, je vous aide à faire le paradis sur la terre.

SAMUEL. — Le paradis sur la terre ? On peut en parler. Depuis que le Seigneur est parmi nous, je n'ai jamais tant travaillé.

(*Il remonte sur son échelle, pendant que Sarah et David se dissimulent sous une autre banderole. Thomas entre en courant, essoufflé, poursuivi par Fanny. Ils tournent autour de l'échelle.*)

Scène II

SAMUEL, DAVID, SARAH, FANNY *et* THOMAS

THOMAS, *courant.* — La paix soit avec toi, Samuel.

SAMUEL. — La paix soit avec toi, Thomas. La paix soit avec toi, Fanny.

FANNY, *sans s'arrêter.* — La paix soit avec toi. (*A Thomas.*) Attends un peu, grand mécréant, que je t'apprenne à prier.

DAVID, *sous la banderole.* — Elle ne pense qu'à ça.

THOMAS. — Je les connais, tes prières. Tu ne penses qu'à l'amour.

FANNY. — Je ne pense pas autrement que le Seigneur. Il a dit : « Un peu d'amour, c'est mieux que beaucoup de prières. » Il a dit aussi « Il ne faut pas seulement prier avec les lèvres. »

DAVID. — « Il faut prier avec tout son corps. »

FANNY. — Tu l'entends, ce petit ? Je finirai par en faire un bon prêcheur.

THOMAS. — Tu es bien pressée de suivre les conseils du Seigneur.

FANNY. — Il faut bien que quelqu'un donne le bon exemple. (*Pour essayer d'atteindre Thomas, elle s'accroche aux barreaux de l'échelle.*)

SAMUEL. — Arrêtez de secouer cette échelle. Vous ne pouvez pas aller faire vos sacrées prières autre part ? Je n'aurai jamais fini de mettre ces banderoles.

FANNY. — Dis-lui que c'est pour son bien. Si quelqu'un a besoin d'entendre la parole du Seigneur, c'est bien lui.

THOMAS. — J'ai autre chose à faire qu'à t'écouter. Pourquoi tu ne t'occupes pas plutôt de Samuel, ou de David ?

SARAH, *derrière la banderole.* — Si elle touche à David, je lui crève les yeux.

FANNY, *soupirant.* — Je crois que je perds mon temps, avec vous. Les plus grands mécréants de la ville, c'est encore dans la maison du Seigneur qu'il faut les chercher. Quand je suis dans la rue, ils se précipitent tous pour m'entendre. Les hommes, ils aiment bien que la parole du Seigneur, ça soit une belle femme qui la leur dise. (*S'approchant de Thomas.*) Il n'y a que toi, sale païen, qui ne veux pas m'écouter.

THOMAS. — Je n'ai pas le temps de t'écouter. Et puis, tout ce que tu peux me dire, je le sais déjà.

FANNY. — Il y a encore des tas de choses que je sais et que je pourrais t'apprendre. Le Seigneur est parmi nous, et l'amour doit régner sur la terre.

THOMAS. — Ce ne sont vraiment pas des manières de parler, dans la maison du Seigneur. J'ai bien peur que tu n'aies pas beaucoup de religion, pour une prêcheuse.

FANNY. — Pas de religion ? Tu ne dirais pas ça si tu m'avais vue ce matin. (*Racontant.*) Jonathan nous avait prêté son vieux camion. On est tous montés dedans : Judith, David, et même la vieille Rebecca. Judith chantait, Rebecca sautait, David jouait de la trompette. Et tu sais, quand il joue de la trompette, ça fait un sacré boucan.

DAVID, *derrière la banderole.* — Pour ça, je ne crains personne.

FANNY. — C'est vrai ! Quand il s'arrêtait de jouer, moi je prêchais. Et pour ce qui est de prêcher, moi non plus, je ne crains personne. A part le Seigneur, bien entendu. N'est-ce pas, Thomas ?

(*Pendant qu'elle parle, Thomas s'est assis. Il plonge les mains dans un sac, et en sort des lettres qu'il trie.*)

THOMAS. — Ça, c'est vrai !

FANNY. — Il fallait voir ! Quand on est passé devant l'église, ils sont tous sortis ensemble. Ils se marchaient dessus pour nous regarder. Ils couraient derrière le camion, et le pasteur, il courait derrière

eux. De ma vie, je n'ai jamais tant ri. On a un peu écrasé la vieille Rachel, mais personne n'y a fait attention.

SAMUEL. — Je crois que le Seigneur, il n'aimerait pas beaucoup ça, s'il savait.

THOMAS. — Peut-être pas. Mais tout ce qu'on lui demande, c'est de dire la parole du Seigneur. Il le fait très bien. Il trouve des choses que personne ne pourrait inventer.

FANNY. — Ben, c'est le Seigneur, quand même.

THOMAS. — Oui, bien sûr. Mais pour qu'il y ait des gens pour vous écouter, il faut que quelqu'un s'occupe de tout. Et ce quelqu'un, c'est quand même Thomas. Sans moi, je ne sais pas ce qu'elle deviendrait, la Foi Nouvelle.

SAMUEL. — La Foi Nouvelle ?

THOMAS, *fier.* — C'est un nom que j'ai trouvé. Je pense que c'est bon, comme nom. J'en ai dit deux mots au pasteur, pour voir. Il en était malade. Ça faisait un bout de temps qu'il n'avait pas de concurrence. Il va falloir qu'il en mette un sacré coup, maintenant.

FANNY. — Tu as de trop bonnes idées pour être un bon chrétien. Je suis bien bête de ma fatiguer à essayer de sauver des propres à rien comme vous. Le Seigneur, il s'en occupera s'il veut. Et, à mon avis, il n'a pas fini d'en voir. (*Elle sort avec dignité.*)

Scène III

SAMUEL, DAVID, SARAH, THOMAS

THOMAS. — Fanny est une bonne prêcheuse, mais elle ne se rend pas compte du travail que ça représente, une religion. Rien que d'ouvrir toutes ces lettres, que les gens envoient à Papa Bon Dieu, j'en ai pour la journée.

SAMUEL, *descendant de l'échelle.* — Cette idée, d'écrire à Papa Bon Dieu. Il ne sait même pas lire.

THOMAS, *prenant une lettre.* — Pas besoin de savoir lire, pour comprendre ce qu'il y a dedans. (*Il ouvre l'enveloppe, jette la lettre et brandit deux billets de banque.*) Regarde. Tu as compris ?

(*Sarah a surgi de derrière la banderole et se précipite vers eux.*)

SARAH. — De l'argent. C'est de l'argent. (*Elle prend une poignée de lettres qu'elle ouvre fébrilement.*) Et elles sont toutes comme ça ?

THOMAS. — Peut-être pas toutes. Seulement les plus intéressantes.

SAMUEL. — Qu'est-ce que tu vas faire, avec tout cet argent ?

THOMAS. — Ben, je vais faire ce qu'il faut pour que les gens, ils en envoient encore, bien sûr.

DAVID, *qui s'est approché.* — Et après ?

THOMAS. — Et après, je continue. Il n'y a pas de raison pour que ça s'arrête. Ce sont des choses que vous ne pouvez pas comprendre.

SARAH. — Et nous ? Qu'est-ce qu'on a, dans tout ça ?

THOMAS, *lui reprenant les billets.* — Vous, vous n'avez pas besoin d'argent. Vous avez déjà la chance de vivre dans la maison du Seigneur. Et ce n'est pas fini. Laissez-moi faire. Je me charge de tout. Vous verrez. C'est ça le paradis. (*Il sort en emportant le sac de lettres.*)

Scène IV

SAMUEL, DAVID, SARAH

SARAH. — Il se charge surtout de notre argent.

SAMUEL. — Qu'est-ce que tu racontes ? Cet argent n'est pas à nous.

SARAH. — Il n'est pas à lui, non plus. Il est à la Foi Nouvelle. Et la Foi Nouvelle, c'est nous tous.

DAVID, *l'enlaçant.* — Nous deux, on n'a pas besoin d'argent. Moi, je t'ai. Et toi, tu m'as.

SARAH, *le repoussant.* — Et alors ? Ce n'est pas ça qui nous rendra plus riches. Tu es comme Fanny, toi. Tu crois que l'amour, ça remplace tout.

DAVID. — Tu ne le crois pas, toi ?

SARAH. — Pas étonnant que nous soyons tous pauvres, avec des idées pareilles. Alors, parce que je t'aime, je n'ai pas besoin de pain. Parce que je suis jolie toute nue, je n'ai pas besoin de robe. A quoi ça servirait alors, que le Seigneur, il soit revenu sur la terre. (*Le poussant.*) Eh bien, qu'est-ce que tu attends ?

DAVID. — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

SARAH. — Tu n'as pas entendu, ce qu'il a dit, Thomas ? Il a plus de travail qu'il ne peut en faire. On va aller l'aider. Toi, tu feras ses commissions...

SAMUEL. — Et toi, tu te charges de trier les lettres.

SARAH. — Je crois que c'est un travail que je saurai faire. (*A David.*) A moins que tu ne préfères clouer des banderoles.

SAMUEL. — Ce n'est pas la peine. Je peux le faire tout seul. C'est un travail qui n'intéresse personne.

(*Sarah et David s'apprêtent à sortir, quand Léa apparaît à la porte.*)

SARAH, *poussant Léa à l'intérieur.* — Tiens, voilà quelqu'un qui va se faire un plaisir de t'aider. C'est tout à fait la compagnie qu'il te faut. (*Elle sort en entraînant David.*)

Scène V

SAMUEL, LEA

SAMUEL. — Approche-toi, Léa. (*Elle hésite.*) Approche-toi, je te dis. Tu ne peux pas savoir comme j'avais besoin de te voir. Eh bien, viens ! Qu'est-ce que tu attends ?

LÉA, *avançant timidement.* — Tu crois que je peux?

(*Samuel la prend par la main et l'entraîne.*)

SAMUEL. — Bien sûr que tu peux. C'est la maison du Seigneur, ici.

LÉA. — C'est bien ça qui m'ennuie. La maison du Seigneur, ce n'est pas un endroit pour moi. Dans le temps, c'était un hangar de chiffonnier. J'aimais mieux ça.

SAMUEL. — Tu es bête. C'est toujours un hangar de chiffonnier. Seulement, je l'ai un peu arrangé. (*Convaincu.*) Léa, je crois qu'on va pouvoir être heureux, maintenant, tous les deux. C'est pour ça que je voulais te voir. Des fois, je me dis que le Seigneur, il est revenu rien que pour nous. Pourquoi tu étais partie ?

LÉA, *évasive.* — Je pensais qu'avec Papa Bon Dieu et le pasteur, ça commençait à faire un peu trop de religion, par ici. Et puis, je ne voulais plus te voir.

SAMUEL. — Pourquoi tu es revenue, alors ?

LÉA, *haussant les épaules.* — Je ne sais pas.

SAMUEL. — Moi je sais. Tu es revenue parce que tu as senti que tout allait s'arranger, maintenant que le Seigneur est parmi nous. Tu vas voir, Papa Bon Dieu, il n'a pas changé. C'est peut-être le Seigneur, mais il est juste comme avant. Il raconte les mêmes choses, mais au lieu de le traiter de vieux fou, comme on faisait, maintenant on dit que c'est la parole du Seigneur.

LÉA, *désabusée.* — Pour moi, il n'y a rien de changé. Tu te rappelles, à l'école du dimanche, l'histoire de la femme à qui le Seigneur il ne voulait pas qu'on jette la première pierre ? Ils se sont peut-être retenus tant qu'il a été là. Mais je suis tranquille. Il n'a pas plutôt eu le dos tourné, qu'ils lui ont tous sauté dessus. Comme je connais les hommes, ce n'était pas seulement pour lui jeter des pierres. Et ça fait deux mille ans que ça dure.

SAMUEL. — Aujourd'hui, tout ça, c'est fini. La Foi Nouvelle, c'est autre chose.

LÉA. — Ah ! vous l'avez appelée la Foi Nouvelle ? Ça ne fait jamais qu'une religion de plus. (*Montrant des pommes sur la table.*) Je peux ?

SAMUEL. — Bien sûr. Ce sont les fruits du Seigneur.

(*Elle prend une pomme et croque dedans. Elle recrache le morceau qu'elle vient de croquer.*)

LÉA. — Ils sont véreux, les fruits du Seigneur.

SAMUEL, *s'excusant.* — On n'est pas encore organisés. (*La saisissant aux épaules.*) Ecoute-moi, bon Dieu ! Ce n'est pas tous les jours que le Seigneur descend sur la terre. Tu ne l'as pas entendu comme moi. Il a dit : « Le bonheur est dans votre main », et « le paradis est autour de vous, et vous ne savez pas le voir. » C'est vrai que je n'ai encore rien vu, mais ensemble, on le verra peut-être. (*Avec conviction.*) Ce n'est pas le moment de laisser passer l'occasion. Il faut qu'on en profite, nous aussi.

LÉA. — Je voudrais bien, si c'était possible. Mais rien ne peut plus empêcher que j'aie été une putain.

SAMUEL. — Qu'est-ce que tu en sais ? Tu n'es quand même pas plus forte que le Seigneur, pour savoir ce qu'il peut faire et ce qu'il ne peut pas faire.

LÉA. — Et si le Seigneur te dit que je suis aussi pure que le jour de ma communion, tu le croiras ? Tu pourras oublier tout ce qu'il s'est passé après.

SAMUEL, *la lâchant.* — Je ne sais pas, moi. Je n'avais pas pensé à ça.

LÉA. — Tu vois bien. Ce n'est pas possible. Il peut peut-être changer tout ce qu'il veut. Mais ce qu'il y a dans notre tête, il n'y a que nous qui pouvons le changer. Et j'ai l'impression qu'il se passera du temps avant que ça ne t'arrive.

SAMUEL, *la serrant contre lui.* — Il suffirait d'un miracle.

LÉA, *amère.* — Rien que ça ? Pourquoi il ferait un miracle pour moi ?

SAMUEL. — Parce que je le lui demanderai. Le Seigneur, c'est mon ami. Il ne peut rien me refuser.

LÉA, *la voix rauque.* — Je voudrais bien te croire.

(*Ils hésitent une seconde, puis s'embrassent. La pomme roule à terre. Samuel la regarde machinalement.*)

LÉA, *doucement.* — Laisse. Elle est véreuse.

(*Ils s'embrassent de nouveau.*)

SAMUEL. — Tu vois bien qu'il y a déjà quelque chose de changé. Il y a quinze jours, tu n'aurais pas voulu m'embrasser.

LÉA, *perdue.* — Tu as peut-être raison, Samuel. J'ai tant besoin de te croire. (*Pathétique.*) Il faut que tu aies raison. Si tu te trompais, je crois que j'en mourrais. Jure-moi que tu m'as dit la vérité. Dis, tu me le jures ?

SAMUEL. — Je t'ai dit qu'il ne peut rien me refuser. Après tout ce que j'ai fait pour lui !

LÉA. — Mais moi, je n'ai rien fait pour lui. Il ne regardera même pas une fille comme moi. Je n'en suis pas digne. (*Se jetant dans ses bras.*) Oh ! Samuel, j'ai peur. J'ai peur.

SAMUEL, *l'enlaçant.* — Ne t'inquiète pas, je te dis.

(*Papa Bon Dieu entre, et les regarde un instant avec un sourire attendri.*)

Scène VI

SAMUEL, LEA, PAPA BON DIEU

PAPA BON DIEU. — La paix soit avec vous, mes enfants.

(*Samuel et Léa s'écartent. Léa, affolée, cherche une issue, puis tombe à genoux.*)

SAMUEL. — La paix soit avec toi, Seigneur.

LÉA. — Pardonne-moi mes péchés, Seigneur.

(*Papa Bon Dieu s'approche d'elle, et l'aide à se relever.*)

PAPA BON DIEU. — Pourquoi veux-tu que je te pardonne. Tu ne m'as rien fait.

LÉA. — Oh ! si, tu le sais bien, ce que tu as à me pardonner. Tu en as bien profité, comme les autres.

PAPA BON DIEU. — Tu veux sans doute parler des gentillesses que tu as eues pour Papa Bon Dieu. Mais le Papa Bon Dieu que tu as connu est mort. Son âme est partie retrouver toutes celles qui m'attendent là-haut. Si je lui ai pris son corps, c'est qu'il était temps que je m'occupe un peu de vous autres, les vivants.

SAMUEL. — Ça tombe bien. Parce que Léa et moi, on a justement quelque chose à te demander.

PAPA BON DIEU. — Déjà ?

SAMUEL. — Comment, déjà ? Depuis le temps qu'on avait envie d'être heureux et qu'on n'y arrivait pas. Tu ne pouvais pas mieux tomber. Tout ce qu'on voudrait, c'est que tu fasses un miracle, un petit miracle, rien que pour nous deux.

PAPA BON DIEU. — Et vous avez besoin d'un miracle, pour être heureux. Tu sais, les miracles n'ont jamais rien arrangé.

SAMUEL. — Mais tu ne comprends donc rien. Léa est une putain. Comment je pourrais vivre et être heureux avec une putain ? Ce n'est pas possible. Moi, je ne vois qu'un miracle pour arranger ça.

PAPA BON DIEU. — Léa est une putain si elle veut. Personne ne peut l'en empêcher.

LÉA, *désespérée.* — Mais je ne veux pas.

PAPA BON DIEU. — Vous autres, sur la terre, vous êtes de drôles de gens. Vous passez votre vie à faire des choses, et à les regretter ensuite. Ça n'a pas de sens. Regarde Léa. Elle est là, toute malheureuse, tellement elle n'en peut plus de tout ce qu'elle a

fait, et qu'elle ne voulait pas faire. Elle ne sait plus comment s'en sortir. Ce n'est pas vrai, peut-être ?

LÉA. — Si, c'est bien vrai, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Et qui en a été puni ?

LÉA, *baissant la tête.* — C'est bien moi, Seigneur. Tu peux me croire.

SAMUEL. — Et moi, alors ? Je n'en ai pas été puni, peut-être ? C'est bien à cause de ce qu'elle a fait, qu'elle ne voulait pas de moi.

PAPA BON DIEU. — Il ne s'agit pas de toi pour l'instant. Une des choses que je suis venu vous dire, c'est que quand vous faites un péché, ce n'est pas contre moi que vous le faites. C'est contre vous-mêmes. Moi, ça ne me regarde pas... Léa, c'est à toi que tu dois demander pardon pour tout ce que tu as fait. On t'a donné une âme, qui n'était pas une âme de putain, et tu es devenue une putain. C'est ça, le péché. Quand l'âme et le corps, ils ne sont pas d'accord.

LÉA. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, alors ?

PAPA BON DIEU. — Il faut que ton âme et ton corps, ils soient de nouveau d'accord. Et comme tu ne peux rien changer à ton âme, il ne faut plus que tu forces ton corps à faire des choses qu'il n'a pas envie de faire.

LÉA. — Je ne recommencerai plus.

PAPA BON DIEU. — Alors, tu ne seras plus en état de péché. Tu seras de nouveau comme l'enfant qui vient de naître.

SAMUEL. — Alors, Léa n'est plus une putain.

PAPA BON DIEU. — Pour moi, elle ne l'a jamais été.

SAMUEL. — Eh bien, ce n'est vraiment pas difficile de se débarrasser de ses péchés.

PAPA BON DIEU. — Plus difficile que tu ne crois. J'ai beau regarder autour de moi, je n'en vois pas beaucoup qui y arrivent. Et tu n'es pas autrement fait que les autres. Moi, j'aime bien Léa. C'est un peu la faute de Papa Bon Dieu, si elle est comme ça. Comme ce vieux mécréant m'a prêté son corps, il faut bien que j'essaye d'arranger ce qu'il a fait. J'ai idée que je vais m'occuper de toi à partir de maintenant, et t'aider à te mettre en règle avec le ciel.

LÉA. — Merci, Seigneur.

SAMUEL, *intervenant.* — Ne prends pas cette peine, Seigneur. Tu as déjà bien assez à faire comme ça. Si tu veux, moi, je m'occuperai de Léa. Je mettrai d'accord son âme et son corps.

LÉA. — Samuel, tu ne devrais pas parler comme ça au Seigneur. Toi, tu ne penses qu'à toi. Tu as attendu assez longtemps. Tu peux attendre encore un petit peu. Pour moi, ce sont des choses graves. Je ne me sens déjà plus du tout comme avant. (*A Papa Bon Dieu.*) Seigneur, ne m'abandonne pas. (*Elle se jette dans ses bras.*)

PAPA BON DIEU. — Tu peux avoir confiance en moi, Léa. Moi aussi, j'ai besoin de toi. Thomas, Samuel ou Fanny, ils font ce qu'ils peuvent, mais on peut pas dire qu'ils comprennent la parole du Seigneur.

SAMUEL. — Ce coup-ci, je crois que moi, j'ai compris.

PAPA BON DIEU. — Ce qui me manque, sur cette terre, ce sont des gens sur qui je puisse compter, comme les anges, là-haut. Je crois que j'ai une idée... Je vais créer des anges, par ici. Des anges qui ne me quitteront pas. Hein, Léa ! Tu n'aurais pas envie d'être un ange du Seigneur ?

LÉA. — Je n'en suis pas digne, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Tu en es digne, si je veux. Ne t'occupe pas de ça. Tout ce que je te demande, c'est de m'aider. Plus tard, Samuel, quand tu auras mis d'accord ton âme et ton corps, tu pourras venir avec nous. Des anges, je crois bien que je n'en aurai jamais trop.

SAMUEL, *éclatant.* — Eh bien, je te le dis tout de suite, il ne faut pas que tu comptes sur moi. Je n'aime pas ça du tout. Je t'amène Léa qui ne se trouvait pas assez bonne pour moi, et maintenant, c'est moi qui ne suis plus assez bon pour elle.

LÉA. — Samuel ! Tu ne devrais pas parler comme ça au Seigneur.

SAMUEL. — Le Seigneur ! Si je lui avais creusé son trou plus tôt, il n'y aurait pas plus de Seigneur sur la terre que de putains au paradis. Mais il peut crever de nouveau. Cette fois-ci, ce n'est pas moi qui irai l'enterrer.

PAPA BON DIEU. — Samuel, tu ne devrais pas te mettre en colère. Quand j'aurai terminé ce que je dois faire, Léa, elle sera à toi si elle veut. Mais maintenant, j'en ai plus besoin que toi. (*Solennel.*) Agenouille-toi, Léa. Tu es la première que je choisis sur cette terre pour m'assister, à cause de la beauté de ton âme et de celle de ton corps. A partir de maintenant, tu es un ange du Seigneur... Voilà ! c'est fait. Maintenant, tu peux m'embrasser.

SAMUEL. — Toi, avant que je te demande de faire un autre miracle, tu pourras attendre longtemps.

(*Papa Bon Dieu a aidé Léa, qui s'était agenouillée devant lui, à se relever et il l'a embrassée. Anna, Sarah et David, qui entrent, demeurent un instant frappés de stupeur en les voyant enlacés.*)

Scène VII

SAMUEL, LEA, PAPA BON DIEU, ANNA, SARAH, DAVID

SARAH. — Ma parole ! Mais elle est en train de débaucher le Seigneur.

ANNA. — Le Seigneur, des fois, à voir comment il se conduit, je ne le trouve pas tellement différent de Papa Bon Dieu.

(*Papa Bon Dieu écarte doucement Léa, et se retourne, très calme.*)

PAPA BON DIEU. — La paix soit avec vous, mes enfants.

ANNA, SARAH, DAVID. — La paix soit avec toi, Seigneur.

ANNA. — J'aimerais quand même qu'on m'explique ce que Léa, elle fait ici.

SAMUEL. — Il ne faudrait pas t'imaginer des choses. Tu n'as pas assez de religion, Anna. Pour quelqu'un qui n'a pas de religion, le Seigneur c'est Papa Bon Dieu, et Léa, c'est une putain. Eh bien ce n'est pas vrai. Léa n'est pas une putain.

ANNA. — Qu'est-ce qu'elle est, alors ?

SAMUEL. — C'est un ange.

ANNA, *méprisante.* — C'est toi qui le dis.

SAMUEL. — Non, ce n'est pas moi. C'est le Seigneur lui-même. A côté d'elle, je ne suis rien du tout. Je n'ai même pas le droit de la toucher.

LÉA. — Samuel !

SARAH. — Léa, un ange ? On aura tout vu.

ANNA. — C'est vrai, ça ?

PAPA BON DIEU. — C'est la vérité du Seigneur. J'ai besoin d'avoir à côté de moi des gens qui ne discutent pas tout ce que je dis, qui comprennent ce que je fais, et qui croient en moi. Des anges, quoi... Comme ceux que j'avais là-haut. Je crois que c'est une bonne idée.

ANNA. — Tu n'étais quand même pas forcé de choisir une putain.

PAPA BON DIEU. — Dites donc ! Vous commencez à m'embêter, à discuter comme ça tout ce que je fais. Je n'ai jamais vu des chrétiens pareils. Est-ce que je suis le Seigneur, ou est-ce que je ne suis pas le Seigneur ? Il faudrait quand même savoir.

ANNA. — Tu es le Seigneur, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Bon. Alors, qui est capable de voir dans l'âme des gens si ce n'est pas moi ? Qui est capable de reconnaître une putain, si ce n'est pas moi ? Et puis d'abord une putain, je ne sais pas ce que c'est ! Je ne connais que des gens à qui j'ai donné une âme et un corps, mais qui ne savent pas toujours s'en servir. (*Attirant Léa.*) Regarde-la un peu ! Elle a une âme comme tout le monde. Et pour ce qui est du corps, il n'est pas différent du vôtre... peut-être un peu mieux, quand même. Tiens ! (*Il arrache d'un coup sec la robe de Léa, qui demeure à moitié nue devant eux, le visage caché dans ses mains.*) Regarde bien ! Et dis-moi à quoi vous reconnaissez que c'est une putain, où le ciel a marqué qu'elle serait une putain toute sa vie ? Regardez bien !

(*David avance d'un pas, pour mieux voir.*)

SARAH, *le giflant.* — Toi, je te défends de regarder !

ANNA. — Je ne vois rien, mais je sais que c'est une putain...

(*Pendant la scène qui suit, Samuel aide Léa à remettre sa robe.*)

PAPA BON DIEU. — Ecoute, Anna, je n'aime pas beaucoup cette façon que tu as de parler au Seigneur. Je sais que j'ai pris le corps de ton frère pour venir sur cette terre, mais ce n'est pas une raison... Moi qui te prenais pour une bonne chrétienne !

ANNA. — Il faut me pardonner, Seigneur. Mais tu ressembles tellement à ce vieux mécréant ! Si je ne l'avais pas vu raide mort, et toi sortant tout vivant de la charrette à Thomas après ce qu'avait dit Jérémie, j'aurais du mal à le croire. (*Presque pour elle-même.*) J'aurais mieux fait de le laisser crever tout seul, et de ne jamais aller au cimetière. C'est bien la dernière fois. Ta religion, je n'arrive pas à m'y faire. Elle est trop difficile à comprendre. Tu dis tout le contraire de ce que je croyais vrai. Avant, une putain, c'était une putain, et un ange, c'était un ange. Il n'y avait pas moyen de les confondre. (*Soupirant.*) Avec le pasteur, au moins, j'étais tranquille. Il y avait le bien, et le mal, et on savait où on allait. Avec toi, c'est tout à l'envers.

PAPA BON DIEU. — Il ne faut pas écouter ce que je dis, Anna, il ne faut pas écouter ce que dit le pasteur. Il faut seulement écouter ton cœur ! Après, tu verras, c'est facile...

SARAH. — Même si j'écoute mon cœur, je saurai reconnaître un ange d'une putain !

DAVID. — Si jamais ça se sait, on va avoir ici tous les ivrognes, tous les voyous et toutes les putains de la ville...

PAPA BON DIEU. — Eh bien, qu'ils viennent ! C'est bien pour eux que je suis ici. Y a qu'eux qui m'appelaient assez fort pour que je les entende de là-haut... Les autres ils s'arrangent bien du pasteur... Léa le sait bien ! C'est pour ça que je l'ai choisie comme ange du Seigneur avec une belle robe toute blanche.

SARAH. — Alors, moi, si je voulais, je ne pourrais pas être un ange du Seigneur ? Et seulement, parce que je n'ai rien fait de mal ?

DAVID. — Pourquoi tu serais un ange du Seigneur ? Tu sais bien qu'on est venus ici pour demander à Papa Bon Dieu de nous marier ?

ANNA. — Et je crois que plus tôt ce sera fait, mieux ce sera ! Depuis le temps qu'on les trouve dans les coins à s'embrasser, à se caresser, on sait comment ça se termine. Et je ne veux pas voir ça dans la maison du Seigneur ! Il faut donner le bon exemple !

PAPA BON DIEU. — Et tu veux que ce soit moi qui les marie ? Pourquoi tu ne demandes pas au pasteur ? Il a l'habitude de ces choses-là.

ANNA. — Le pasteur ? Il ne voudra jamais après ce qu'on lui fait. Et puis tu es quand même plus important que lui. Tu te rends compte ? Tu es le Seigneur, non ?

SARAH. — Mais moi je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas être un ange du Seigneur, puisque Léa l'est bien !

DAVID. — Voilà que tu te mets encore des idées dans la tête ! Je ne peux quand même pas me marier avec un ange...

SARAH. — Je veux bien faire ce qu'il faut, mais il n'y a pas de raison pour que je ne puisse pas être un ange du Seigneur, moi aussi, avec une belle robe toute blanche.

DAVID. — Une belle robe toute blanche, tu en auras une quand on se mariera. Et puis, tu ne vas quand même pas faire la putain pour devenir un ange, alors qu'on doit se marier !

SARAH. — Je ferai tout ce que le Seigneur, il me demandera de faire. Moi aussi, j'ai vu le miracle. J'ai vu le Seigneur revenir sur la terre... S'il me dit de tuer, je dois tuer ; s'il me dit de voler, je dois voler. Lui seul, il sait ce que je dois faire... et s'il me dit de faire la putain, je ferai la putain, comme Léa...

PAPA BON DIEU. — Je ne t'en demande pas tant... Tout ce que je veux, c'est qu'on m'aide un peu. Si tu as envie d'être un ange du Seigneur, je serai bien content de te prendre avec moi. J'ai besoin de tout le monde. Puisque tu le veux, à partir de maintenant, tu es un ange du Seigneur !

(*Après avoir jeté un regard de défi à Léa, Sarah s'approche de Papa Bon Dieu qui l'embrasse.*)

DAVID. — Et moi, qu'est-ce que je deviens dans tout ça ?

SAMUEL. — Tu fais comme moi ! Tu attends... et tu remercies le Seigneur que, dans sa bonté, il ait pensé à te prendre la femme que tu aimes.

ANNA, *effondrée.* — C'est ça que je veux dire, quand je dis que je ne comprends pas... Le pasteur, il les aurait mariés tous les deux sans chercher autre chose... Il faut croire que je suis trop vieille pour tout ça. J'aurais quand même bien aimé mourir dans une religion dont j'aie l'habitude.

SAMUEL. — Pourquoi que tu ne te fais pas ange

du Seigneur, toi aussi ? Ça n'a pas l'air tellement difficile...

ANNA. — Je ne veux pas ! Et puis je ne peux pas, je suis sa sœur !

(*Thomas et Fanny entrent, tout excités.*)

Scène VIII

SAMUEL, LEA, PAPA BON DIEU, SARAH, ANNA, DAVID, THOMAS, FANNY

FANNY. — Je leur ai parlé ! Je leur ai parlé ! Ils arrivent tous. Ils veulent voir le Seigneur.

THOMAS. — La paix soit avec toi, Seigneur. Je n'ai jamais vu un prêche pareil. D'abord, ils n'étaient que trois ou quatre, et Fanny s'est mise à parler.

FANNY. — Je ne pouvais plus me retenir. Je sentais que c'était le moment...

THOMAS. — Je n'ai jamais vu un prêche pareil ! Il y a bientôt eu toute la ville basse pour l'écouter. Il y en avait qui se roulaient par terre, d'autres qui s'arrachaient les vêtements... Ils voulaient le Seigneur. Ils auraient écrasé Fanny, si on ne s'était pas sauvés. Ils arrivent derrière nous.

PAPA BON DIEU. — Qu'est-ce que tu leur as dit, Fanny ?

FANNY. — Je ne sais plus ! La même chose que toi ? Tout ce qui me passait par la tête. Ça venait, ça venait ! Je n'aurais pas pu m'arrêter, même si j'avais voulu... Je leur ai dit qu'il fallait qu'ils soient heureux, que c'était ici le paradis, que l'amour, c'était mieux que les prières, que le Seigneur était parmi nous... Et maintenant, ils viennent tous !

PAPA BON DIEU. — Mais qu'est-ce qu'ils veulent ?

SAMUEL. — Ils veulent que tu leur donnes à chacun un petit bout de paradis.

THOMAS. — Dis-leur n'importe quoi, sinon ils vont foutre cette sacrée baraque en l'air.

FANNY. — Fais quelque chose. Il n'y a que toi qui peux les calmer.

(*Papa Bon Dieu les écarte et lève les yeux au ciel. Ils se taisent tous.*)

PAPA BON DIEU, *inspiré.* — Il y avait une fois un homme. Il marchait dans le désert. Il n'avait pas mangé, il n'avait pas bu, et il n'avait pas vu de femmes depuis plusieurs jours. Il faisait nuit, et il n'en pouvait plus de marcher. Alors, il est tombé et il a dit : « Je vais mourir sans avoir revu de l'eau qui coule dans une fontaine, des fleurs qui poussent dans une prairie, une femme qui me serre dans ses bras. » Et il est mort. Quand le jour s'est levé, on a trouvé son corps sous un pommier. Il y avait une prairie un peu plus loin, et une rivière qui passait au milieu de la prairie. Et dans la rivière, des jeunes filles se baignaient, toutes nues. Toutes nues ! Il aurait marché encore un petit peu, il tombait dans l'eau. Tout ce qu'il y avait là, il aurait pu l'avoir, sans même travailler ! les pommes, l'eau, les femmes, les fleurs... Il était sorti du désert, et il ne le savait pas. Il s'était arrêté, parce qu'il faisait nuit et qu'autour de lui, il ne voyait rien. Vous êtes tous pareils à ce voyageur. Vous ne voyez pas autour de vous, vous ne savez pas qu'il n'y a qu'un pas à faire pour sortir du désert. Le Seigneur vous a mis au milieu de ses richesses. Le bonheur est dans votre main. Vous pouvez boire. Vous pouvez dormir. Et vous pouvez faire l'amour ! Vous avez la mer, vous avez les forêts, vous avez les bêtes, et vous avez le rhum !... Le Seigneur a donné les femmes aux hommes, et les hommes aux femmes, pour qu'ils soient heureux. Priez et remerciez le Seigneur.

(*On entend brusquement à l'extérieur les vociférations de la foule.*)

FANNY. — Tu devrais leur dire tout ça toi-même... Ce sont des choses que je sais pas dire, moi !

PAPA BON DIEU. — Je veux bien le leur dire... Mais je n'ai rien à leur donner ! Ils ont déjà tout, mais ils ne savent pas le voir.

(*Nouvelles vociférations à l'extérieur.*)

THOMAS. — Dis-leur n'importe quoi, mais dis-leur quelque chose !

(*Papa Bon Dieu hésite. Nouvelles vociférations. Il se décide et sort, suivi de Sarah, David, Thomas et Fanny. Les vociférations se transforment en acclamations, qui se calment. Pendant la scène suivante, quelques clameurs rappelleront que Papa Bon Dieu est en train de parler à la foule.*)

Scène IX

SAMUEL, LEA, ANNA

ANNA, *regardant la fenêtre.* — Moi, je n'appelle pas ça de la religion. Ils crient et ils se battent comme si c'étaient les élections.

LÉA, *à Samuel.* — Tu les entends ? Ils ne peuvent pas tous se tromper. C'est bien le Seigneur. Nous sommes sauvés.

SAMUEL. — Tout ce que les gens demandent, c'est qu'on leur dise qu'ils vont être heureux. Toi, tu es peut-être sauvée, mais moi, je n'ai toujours rien.

LÉA. — Tu as entendu ce qu'il a dit : « Il suffit de faire un pas de plus pour sortir du désert. » Pourquoi tu ne veux pas essayer ?

ANNA, *n'y tenant plus.* — Ils sont tous comme des fous. Je me demande ce qu'il peut leur raconter.

(*Elle se dirige vers la porte. Le pasteur entre et elle fuit devant lui.*)

Scène X

SAMUEL, LEA, ANNA, LE PASTEUR

LE PASTEUR. — Attends, Anna. Je voudrais te causer un petit peu. Tu as toujours été une bonne chrétienne, et je n'aime pas beaucoup tout ce qui se passe par ici.

ANNA. — Ah ! moi non plus, pasteur ! Je le disais tout à l'heure au Seigneur. Je ne sais pas ce qu'on a fait au ciel, mais on n'a quand même pas mérité ça.

LE PASTEUR. — Tu auras mérité d'aller en enfer, si tu continues. Papa Bon Dieu, ce n'est pas le Seigneur. Le Seigneur, il est resté là-haut. Pas de danger qu'il se dérange pour des mécréants comme vous. Il doit commencer à ne pas aimer ça, que plus personne ne vienne prier dans son église. Et quand il sera fâché, je ne voudrais pas être à votre place à tous. Bien sûr, je lui répète que ce n'est pas de votre faute, mais je ne suis pas sûr qu'il veuille m'écouter, après ce que vous avez fait.

ANNA. — Je le sais bien. Tout ce que tu dis là, je me le répète tout le temps. Mais j'ai quand même

vu le miracle, et toi aussi, et Samuel, et Léa, qui est maintenant un ange du Seigneur.

LE PASTEUR. — Léa, un ange du Seigneur ! Tu vois bien que tout ça n'a pas de sens. Si le Seigneur avait besoin d'anges sur cette terre, ils les ferait venir du ciel. Il n'irait pas les prendre parmi les putains de la ville.

ANNA. — C'est bien ce que je me dis. Mais il l'a quand même choisie.

(*Au même moment, un concert d'acclamations s'élève à l'extérieur.*)

LE PASTEUR. — Qu'est-ce qu'il a encore trouvé ?

(*Samuel et Léa sortent en courant pour voir ce qui se passe. Les acclamations se multiplient.*)

Scène XI

ANNA, LE PASTEUR

ANNA. — Tu vois bien. Ils y croient tous. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? (*Elle se jette à ses pieds.*) Pasteur, pourquoi tu ne te mets pas d'accord avec le Seigneur ? Je suis sûre qu'il ne demande pas mieux. Tu t'occuperais de nous, comme avant, et on recommencerait à prier à l'église, ce qui a plus de sens que de rester dans cette vieille baraque qui n'attendra seulement pas qu'on la pousse pour tomber.

LE PASTEUR. — Jamais plus, Papa Bon Dieu n'entrera dans mon église. Et vous autres non plus, si vous ne redevenez pas comme avant. C'est moi qui représente le Seigneur dans cette paroisse, et la parole du Seigneur, c'est ce que je dis. (*Nouvelles vociférations.*) Et puisqu'ils sont tous là, à attendre la parole du Seigneur, je vais aller leur dire quelques mots, moi aussi. Et on verra bien si Papa Bon Dieu ne me laissera pas parler. (*Il se dirige vers la porte, mais s'arrête brusquement pour écouter.*)

PAPA BON DIEU, *off.* — Ecoutez-moi bien, parce que, ce que je vous dis là, c'est la parole du Seigneur. Je vous ai mis sur la terre, et la terre vous appartient. Le bonheur est dans votre main. Le paradis est autour de vous.

LE PASTEUR, *à Anna.* — A quoi il servirait, le Seigneur, si le paradis était sur cette terre ?

PAPA BON DIEU, *off.* — Sortez du désert... Faites un pas de plus... Ouvrez les yeux, et vous verrez... Ouvrez seulement les yeux...

(*Silence, puis cris.*)

SEM, *off.* — J'y vois ! J'y vois ! Je vous dis que j'y vois !

(*Rumeurs de la foule.*)

LE PASTEUR. — Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

SEM, *voix toute proche.* — Le Seigneur m'a rendu mes yeux ! Le Seigneur est parmi nous ! Il a dit : « Ouvrez les yeux », et mes yeux se sont ouverts.

ANNA, *s'agenouillant.* — Mais c'est Sem, l'aveugle !

(*Le pasteur se dirige vers la porte. Papa Bon Dieu entre, soutenu par Fanny.*)

Scène XII

ANNA, LE PASTEUR, PAPA BON DIEU, FANNY *puis* SEM, SAMUEL, LEA, DAVID, SARAH *et* THOMAS

THOMAS, *off.* — Le Seigneur est parmi nous ! Le Seigneur est parmi nous ! C'est un miracle !

PAPA BON DIEU. — Je ne suis pas venu pour faire des miracles. Ils ne veulent pas m'écouter.

FANNY. — Sem a retrouvé ses yeux. Ils sont plus de deux mille à l'avoir vu. Et moi aussi, je l'ai vu.

(*Sem entre, délirant, suivi de Samuel, Léa, David, Sarah et Thomas.*)

SEM, *gambadant.* — Je vois ! Je vois ! Je vous dis que je vois ! Le Seigneur m'a rendu mes yeux. (*Il se jette aux pieds de Papa Bon Dieu.*) Merci, Seigneur, de m'avoir choisi. (*Il se relève et regarde autour de lui.*) Je vois le jour, je vois la lumière, je vois les murs, je vois les femmes. Comme elles sont belles ! Jamais je ne les aurais crues aussi belles. C'est encore mieux de les voir que de les toucher. (*Il se jette aux pieds d'Anna et la regarde avec dévotion.*)

THOMAS. — C'est un miracle. C'est un miracle du Seigneur.

PAPA BON DIEU, *secouant la tête.* — Ce n'est pas vrai. Je n'ai pas fait de miracle.

LE PASTEUR, *furieux.* — Si, tu as fait un miracle ! Maintenant, tu es allé plus loin que le Seigneur ne peut le permettre à un chrétien. Tu as lassé sa patience.

PAPA BON DIEU. — Je n'ai pas fait de miracle. Je ne savais pas seulement que Sem était là. Tout ce que je leur ai dit, c'est de croire et d'espérer.

(*Pendant ce temps, Sem a couru d'Anna à Sarah, puis à Léa, puis à Fanny.*)

SEM, *en extase.* — Elles sont toutes plus belles les unes que les autres. Je vais pouvoir regarder des femmes tous les jours, maintenant.

(*Thomas et Fanny s'emparent de Sem et le traînent devant le pasteur.*)

THOMAS, *au pasteur.* — Croire et espérer, tu leur disais bien la même chose, toi.

FANNY. — Mais les aveugles, ils restaient aveugles. Maintenant, ils voient. C'est un miracle, je te dis.

THOMAS. — Fanny, qu'est-ce que tu attends pour leur montrer Sem, avant qu'ils l'aient oublié ?

(*Fanny entraîne Sem vers la fenêtre. En passant devant Papa Bon Dieu accablé, il fait une génuflexion. Les autres l'imitent et vont aussi saluer la foule. Thomas essaye d'apaiser le pasteur.*)

LE PASTEUR. — Ecoutez-moi tous. En vérité, je vous le dis. Le Seigneur est là-haut, et il vous regarde. Que tous ceux qui veulent le voir un jour au paradis viennent prier avec moi à l'église.

FANNY, *sans cesser de saluer la foule.* — On y est au paradis, c'est le Seigneur qui l'a dit.

THOMAS. — Va-t'en, pasteur ! On n'a plus besoin de toi. Le Seigneur est parmi nous. Il n'y a que lui qui peut faire des miracles.

(*Le pasteur saisit la main d'Anna pour l'attirer hors du groupe.*)

LE PASTEUR. — Anna, j'attends que tu te décides la première.

ANNA, *se dégageant.* — Je voudrais bien, pasteur. Tu sais que moi non plus, je n'aime pas du tout ça. Mais Papa Bon Dieu, c'est bien le Seigneur. On ne peut plus se tromper.

LE PASTEUR, *vaincu, mais menaçant.* — Ce coup-ci, vous avez lassé la patience du Seigneur. Vous pouvez être sûrs d'une chose : le paradis, vous ne

le verrez jamais ! (*Il sort sans que personne fasse attention à lui.*)

Fanny, *hurlant à la foule.* — Voilà Sem ! Il était aveugle et le Seigneur lui a rendu ses yeux. Il lui a dit de voir, et il voit.

Sem, *gesticulant.* — J'y vois ! J'y vois ! Je vous vois tous. Le paradis est autour de moi. Tout est beau ! Le ciel est beau ! Les arbres sont beaux ! Les femmes sont belles ! Vous êtes tous beaux !...

(*Acclamations de la foule. Pendant les dernières répliques, Samuel a entraîné Léa à l'écart.*)

Léa. — Tu vois, Samuel ? Le paradis est sur la terre. Il faut avoir confiance. Tout va s'arranger.

Samuel, *violent.* — Ce paradis-là, je n'en veux pas. Vous pouvez vous le garder.

(*Il se dégage brutalement et sort. Léa hésite, puis court se jeter aux pieds de Papa Bon Dieu, indifférent à tout ce remue-ménage.*)

Fanny, *à la foule.* — C'est un miracle ! C'est un miracle du Seigneur !

Papa Bon Dieu. — Je n'ai pas voulu ça. Je n'ai pas voulu de miracle.

Thomas. — Ne t'occupe pas de tout ça. Laisse-moi faire. Moi, je le connais, le bonheur qu'ils veulent. Je peux le leur donner. Tout ce que je te demande, c'est de parler comme tu l'as fait, et de faire encore quelques petits miracles. Je me charge du reste. Maintenant, c'est facile. La Foi Nouvelle, elle est lancée !

(*Hurlements lointains de la foule.*)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Décor : *Un hangar de chiffonnier.* (*Il ressemble maintenant à une église.*)

Scène I

THOMAS, FANNY, LEA, SARAH

Au lever du rideau, Thomas tripote des dossiers posés sur la table, pendant que Léa et Sarah attendent respectueusement, côte à côte, drapées dans leurs robes d'anges. Fanny est vautrée dans un fauteuil.

Thomas signe une feuille de papier et la tend à Léa.

Thomas. — Tiens. Va porter ce bon à Jonathan, qu'il livre un camion de patates à la cantine de la ville basse. Et avant dix heures. Sinon, je m'adresserai à un autre.

Léa. — Et il ne faut pas le payer ?

Thomas. — Le payer ? C'est lui qui va nous payer, s'il veut que je continue à lui prendre ses légumes. Il sait bien qu'il y en a d'autres qui ont demandé à être les fournisseurs de la Foi Nouvelle. Je veux bien lui donner la préférence, parce que c'est un ami, mais il faut qu'il y mette le prix. Dis donc, tu sais où je pourrais mettre la main sur Samuel ?

Léa. — Ça fait une semaine que je ne l'ai pas vu. Il ne m'a rien dit.

Thomas. — Juste au moment où j'aurais besoin de lui. C'est bien de Samuel de s'en aller, quand il a l'occasion de s'en mettre plein les poches !

Fanny. — Il faut se mettre à sa place. Ça le gêne, de voir le Seigneur se balader dans la peau de Papa Bon Dieu. C'est comme si quelqu'un avait volé le costume de son meilleur ami.

Thomas. — Bon. Je tâcherai de me passer de lui. (*A Léa.*) Qu'est-ce que tu attends, pour aller trouver Jonathan ?

(*Léa sort sans ajouter un mot. Sarah, qui réfléchissait depuis un moment, lève la tête.*)

Scène II

THOMAS, FANNY, SARAH

Sarah. — Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi les gens se disputent pour donner des choses pour rien.

Thomas. — C'est pourtant simple. S'ils donnent des choses pour rien à la Foi Nouvelle, ça prouve qu'ils sont de bons chrétiens. Et tous les autres bons chrétiens vont acheter chez eux. Et comme les bons chrétiens, maintenant, c'est tout le monde...

Sarah. — C'est vrai, ça ! C'est tout simple.

Thomas. — C'est peut-être simple, mais il fallait quand même que je sois là pour y penser. Le Seigneur, il ne se rend pas compte de ce que c'est, de s'occuper d'une religion. Il croit qu'il suffit de parler. Moi, je n'aurais pas tant besoin de paroles, que d'un petit miracle, juste quand il faut. Encore deux ou trois d'ici la fin du mois, je n'en demande pas plus.

Fanny. — Ce n'est pas aussi facile que tu le crois. J'ai essayé, moi aussi.

Thomas. — C'est quand même plus facile pour lui que pour moi. Tout ce que j'ai fait jusqu'à aujourd'hui, tu ne crois pas que ça vaut bien un miracle. Cent cinquante cantines, où je nourris tous les jours plus de vingt mille personnes. Et pour rien ! Cinquante ateliers où j'en fais travailler trente mille...

Sarah. — Pour rien aussi.

Thomas, *indigné.* — Comment, pour rien ? Ils travaillent pour le Seigneur, c'est déjà une chance. L'argent, j'en ai besoin pour les nourrir.

Sarah. — Avec de la nourriture que tu ne payes même pas.

Thomas. — Ça, ce sont des choses que tu ne peux

pas comprendre. Dis donc, Sarah, tu ne veux pas être un ange ?

SARAH, *montrant sa robe.* — Mais j'en suis un.

THOMAS. — Alors, tu devrais aller aider Anna à la cuisine. Elle n'arrivera jamais à nourrir cinq cents personnes toute seule, à midi.

SARAH. — Est-ce que tu crois que les anges, là-haut, ils passent leur temps à faire la cuisine ?

THOMAS. — Au paradis, c'est plus facile. Personne n'y mange. Fais seulement comme je te le demande. Le Seigneur l'a déjà dit il y a longtemps : « Chacun sera récompensé selon ses mérites. »

(*Sarah sort sans répliquer.*)

Scène III

THOMAS, FANNY

THOMAS, *concluant.* — Et jusqu'à présent, si quelqu'un doit être récompensé, c'est bien moi, qui en fais le plus.

FANNY. — Et moi, alors ? Tu crois que je ne fais rien ? Ça fait deux jours que je n'arrête pas de prêcher. Je ne sens plus ma langue, tellement j'ai parlé.

THOMAS. — Tu n'as qu'à demander à David de te remplacer de temps en temps.

FANNY. — David ? J'ai déjà bien assez de mal à l'empêcher de parler. Tu ne l'as pas vu depuis que Sarah est un ange du Seigneur ? Il est comme un fou. Il va dire à tous les hommes que si le Seigneur est revenu sur la terre, c'est pour leur prendre leurs femmes. Qu'il va en faire des anges. Et qu'un jour, il n'y aura plus de femmes pour personne.

THOMAS. — Mais il est fou.

FANNY. — Tu parles ! Il s'est mis dans la tête que c'est parce qu'il n'y avait plus assez d'anges là-haut, que le Seigneur est parmi nous, comme un paysan qui viendrai acheter des vaches à la foire. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux lui rendre Sarah. Des anges, on en trouvera toujours assez.

THOMAS. — Comme je connais Sarah, ce n'est même pas la peine d'essayer. Elle aurait tué père et mère pour être un ange. Ah ! j'avais bien besoin de celui-là, pour me compliquer le travail.

(*Il se met à marcher de long en large, préoccupé. Sem entre en coup de vent.*)

Scène IV

THOMAS, FANNY, SEM

SEM. — Qu'est-ce que vous attendez ? Vous pouvez vous dépêcher de faire vos bagages, si vous ne voulez pas finir la journée en prison. A mon avis, on ferait mieux de partager l'argent qui reste tout de suite.

(*Il se dirige vers un meuble. Thomas l'arrête.*)

THOMAS. — Laisse cet argent où il est. Tu en as assez pris comme ça. Qu'est-ce qu'il te prend ? Tu es devenu fou, toi aussi ?

SEM. — Allez donc faire un tour dans la rue, vous allez voir. Tout le monde dit que Papa Bon Dieu va être arrêté, et qu'il n'y aura plus de Foi Nouvelle. C'est le pasteur qui est allé le demander au maire.

THOMAS. — Le pasteur ? (*A Fanny.*) Tu n'as donc pas fait comme je t'ai dit ?

FANNY. — Moi ? Bien sûr que si. J'ai dit partout que tous ceux qui feraient quelque chose contre le Seigneur, ils seraient frappés par la foudre. Et personne n'a bougé.

THOMAS. — Sauf le pasteur !

SEM. — Il n'a peut-être pas peur de la foudre. Il fait sacrément beau temps depuis une semaine... S'ils mettent le Seigneur en prison, je me demande ce qu'on va devenir.

THOMAS. — Le Seigneur ? Il en a vu d'autres, depuis qu'il existe. Et cette fois, je suis là. Si vous croyez que je vais les laisser faire.

SEM. — Et comment vas-tu les empêcher ? Tu ne peux pas faire de miracle, toi ?

THOMAS, *cherchant.* — Un miracle ! (*Il marche de long en large.*) Et pourquoi je ne ferais pas un miracle, après tout ? Eh bien, puisque c'est comme ça, je vais le faire, mon miracle. C'est vrai, ça ! Depuis le temps que je suis là à supplier le Seigneur de nous faire un petit miracle par semaine jusqu'à ce qu'on soit tirés d'affaire, et qu'il ne veut pas m'écouter. Il faudrait tout faire soi-même. (*Il va vers le tiroir, farfouille dedans, et pose un paquet sur la table.*)

FANNY. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

THOMAS. — Ne t'occupe pas. Ecoute plutôt ce que je vais te dire. D'abord, tu vas me trouver David et me l'envoyer ici. Ensuite, tu continues à prêcher comme avant. Tu racontes partout que le pasteur, il aura des ennuis, s'il continue. Que le Seigneur, il aime pas du tout qu'on soit contre lui. Surtout un pasteur qui vit de la religion.

FANNY. — Ce n'est pas ça qui va arranger grand-chose.

THOMAS. — Fais ce que je te dis. Et surtout, n'oublie pas David. (*Il la pousse dehors et revient vers Sem.*)

Scène V

THOMAS, SEM, *puis* DAVID

SEM. — Quand même, je ne suis pas tranquille. Je sens que tout ça finira mal. J'y vois clair, tu sais.

THOMAS. — Pas depuis longtemps.

SEM. — C'est justement pour ça que je ne veux pas passer le reste de ma vie à regarder les murs d'une prison.

THOMAS. — Et tu crois que le Seigneur, qui t'a donné tes yeux, ne te les reprendra pas, si tu l'abandonnes ?

SEM. — Quand je serai loin d'ici, il ne pensera même pas à moi.

THOMAS. — Je serai là pour le lui rappeler. Parce que moi, je reste ! Et toi aussi, tu vas rester. J'ai besoin de toi. Il n'y a pas de religion sans miracle, et toi, tu es le miracle de la Foi Nouvelle. Si les gens ne te voyaient pas, ils finiraient par oublier qu'il y en a eu un. Voyons, Sem, tu penses bien que si on risquait quelque chose, je serais parti le premier. Quand ils verront qu'ils ne sont pas les plus forts, il faudra bien qu'ils marchent avec nous.

SEM. — Tu n'es quand même pas plus fort que tout le gouvernement ?

THOMAS. — Le Seigneur, il est plus fort que tout. Et je suis là pour l'aider. Je savais bien qu'on aurait des difficultés. Mais dans une semaine, la Foi Nouvelle, plus personne ne pourra y toucher.

SEM. — Pourquoi dans une semaine ?

THOMAS. — Parce que dans une semaine, ça ne sera plus une religion.

SEM, *dépassé.* — Je ne comprends plus.

THOMAS, *inspiré.* — Ce sera une Société. Oui, une Société, comme les mines, ou l'usine. Et plus personne ne pourra y toucher. (*Déclamant.*) La Foi Nouvelle. Société à responsabilité limitée. Il y aura des actions. Toi, tu auras des actions. Moi, j'aurai des actions. Nous tous, on sera le Conseil d'Administration et Papa Bon Dieu, le Président. Et on ne pourra pas nous empêcher de faire ce qu'on veut, pas plus qu'on ne peut empêcher l'usine de marcher... Et nos actions, elles vaudront plus que les autres, parce que ce seront des actions sur le Seigneur. Comme des prières que l'on mettrait dans un tiroir.

SEM. — Et tu crois que c'est possible ?

THOMAS. — Tu parles. Les gens ne sont pas fous. Ils ont vu comment ça marchait. Et ils sont prêts à donner de l'argent pour en avoir davantage. Mais l'argent, bientôt, il faudra qu'on se mette à genoux pour que je veuille bien le prendre. Tout ce qu'il faut, c'est un nouveau miracle, pour qu'ils ne soient plus inquiets. Et ce miracle, c'est moi qui vais le faire.

SEM, *montrant le paquet sur la table.* — Avec ça ?

THOMAS. — Oui, avec ça. (*Se frappant le front.*) Et avec ça.

SEM. — Toi, alors, on peut dire que tu en as, des idées.

THOMAS. — J'en ai des tas d'autres. Tiens. J'ai pensé aussi à une loterie. Le gagnant, il aurait droit au paradis. Et ce ne serait pas du hasard, parce que le gagnant, c'est le Seigneur qui le tirerait. Et le Seigneur, il ne peut pas se tromper... Seulement, pour gagner, il faut quand même acheter un billet. Tu as compris ? Tu vois bien qu'on ne peut pas perdre.

(*Sem rit. David entre sur les dernières paroles. Il a l'air très déprimé.*)

DAVID. — Fanny m'a dit que tu voulais me voir.

THOMAS. — Attends une minute. Je vais m'occuper de toi. (*Il revient vers Sem.*) Alors ?

SEM, *vaincu.* — Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

THOMAS. — Ah ! je savais bien que tu finirais par comprendre. Ecoute-moi. Tu vas aller trouver le maire, de ma part. Tu lui diras que je veux le voir, ici, aujourd'hui.

SEM. — Il ne voudra jamais.

THOMAS. — Ecoute-moi, je te dis. Tu lui parleras un peu de tout ce que je viens de te dire, les sociétés..., l'argent... Mais pas trop ! Tu lui feras comprendre aussi que s'il ne veut pas faire comme on lui dit, et qu'il nous cherche des ennuis, je ferme les ateliers et les cantines. Vingt mille gars qui n'auront plus à manger ! Et je serais bien obligé de leur dire pourquoi. Ça ferait un sacré boucan. Tu as compris ?

SEM. — Je crois que oui. D'un côté, des ennuis. De l'autre, de l'argent.

THOMAS. — Voilà ! Dépêche-toi, maintenant ! (*Il le pousse, lui aussi, vers la porte.*)

Scène VI

THOMAS, DAVID

THOMAS, *revenant.* — La paix soit avec toi, David. Fanny t'a dit pourquoi je voulais te voir ?

DAVID. — Non. Elle ne m'a rien dit. Je pensais que c'était à cause de Sarah.

THOMAS. — De Sarah ? Mais Sarah n'a plus rien à faire avec toi, David. C'est un ange, maintenant.

DAVID. — Même si c'est un ange, je ne peux pas vivre sans elle. Et je n'ai pas l'intention de me laisser faire sans rien dire, comme Samuel.

THOMAS. — Et voilà pourquoi tu prêches contre la Foi Nouvelle ! Ce n'est pas bien du tout, ça, David. Après tout le mal que je me donne. Tu crois que c'est d'un bon chrétien, d'être malheureux quand le Seigneur vient porter le bonheur sur la terre. Comme je vous connais tous, il n'est pas près de réussir.

DAVID. — Tout ce que je lui demande, c'est de me rendre Sarah.

THOMAS. — Tu sais comment il est. Il a dû penser que c'était mieux pour vous deux. Il croit que tout va s'arranger tout seul... C'est comme cette idée d'avoir pris le corps de Papa Bon Dieu. On a dû lui dire que ça allait mal sur la terre, alors, pour venir, il a pris le premier corps qui s'est présenté. Et, entre nous, il ne pouvait pas plus mal tomber. J'ai idée que, s'il pouvait, il serait bien content de s'en débarrasser. Ce qui arrangerait tout le monde. Moi, je retournerais à ma boutique, dont je n'ai plus le temps de m'occuper, et toi, tu retrouverais Sarah.

DAVID. — Pourquoi il ne le fait pas, alors ?

THOMAS. — De quoi il aurait l'air, s'il le faisait ? Tu vois le Seigneur disant : « Je croyais que j'y arriverais, mais tout ça est trop difficile pour moi, alors, je m'en vais. » Tu comprends, David ? Il ne peut plus reculer. Moi qui le vois faire, je me dis que ça ne doit pas être drôle tous les jours, d'être le Seigneur.

DAVID. — Mais s'il ne peut pas s'en aller, jamais Sarah ne reviendra avec moi.

THOMAS. — Eh ! Nous sommes tous dans le même cas, mon pauvre David. Tout ça n'arrange personne, même pas le Seigneur. Il faudrait quelque chose de pas ordinaire, pour que tout redevienne comme avant. Je ne sais pas, moi... Que l'on ait absolument besoin du Seigneur là-haut, parce que tout irait mal en son absence, par exemple... Ou encore, qu'il ne puisse plus rester dans le corps de Papa Bon Dieu, et qu'il soit obligé de s'en choisir un autre.

DAVID. — Ce serait pareil.

THOMAS. — Mais non. Parce que rien ne dit qu'il le prendrait dans cette ville. Pour lui, tous les corps se valent. Et nous, on en serait débarrassés. Tiens, si le corps de Papa Bon Dieu était malade, ou paralysé, le Seigneur ne pourrait pas y rester, tu comprends. Personne n'aurait plus confiance en lui. Ah ! j'ai bien pensé à tout ça ; mais je n'ai pas trouvé de solution.

DAVID. — Ce ne sont pourtant pas les idées qui te manquent.

THOMAS. — Ça, c'est vrai ! Et pourtant, j'aurais bien aimé trouver, parce que celui qui aura une bonne idée, il rendra un drôle de service à tout le monde... y compris le Seigneur !

DAVID. — Ce n'est quand même pas pour me demander des idées que tu m'as fait venir ?

THOMAS. — C'est vrai. Avec toutes ces histoires, j'avais oublié. Je voudrais que tu prennes ce paquet, et que tu le gardes pour moi pendant quelque temps. (*Il lui donne le paquet.*) Fais attention. C'est dangereux. En ce moment, on a des tas d'histoires avec les autorités, et je ne voudrais pas qu'on le trouve ici. Surtout que le maire doit venir ce matin.

DAVID. — Pourquoi tu me demandes ça à moi ?

THOMAS. — Parce que j'ai confiance en toi. Des fois, je pense que c'est toi qui trouveras l'idée qui arrangera tout le monde. Ecoute. Je t'aime bien. Je vais faire quelque chose pour toi. Je t'envoie Sarah. Si elle veut partir avec toi, j'arrangerai tout avec le Seigneur. Attends-moi là.

(*Thomas sort, laissant la porte entrebâillée. David tripote le paquet un moment, puis se décide à l'ouvrir. Il en tire un revolver. La porte par laquelle est sorti Thomas se referme. David remet précipitamment le revolver dans le paquet, puis, voyant qu'il est seul, le regarde à nouveau. Son visage s'éclaire. Il jette le papier et met le revolver dans sa poche. Entre Sarah.*)

Scène VII

DAVID, SARAH

SARAH, *très distante.* — La paix soit avec toi, David. Si tu as quelque chose à me demander, dépêche-toi.

DAVID. — Tu le sais bien, ce que je veux te demander. Je veux que tu reviennes avec moi. Thomas ne t'a pas expliqué ?

SARAH, *hautaine.* — Thomas m'a dit d'essayer de te calmer, que tu n'étais pas dans ton état normal. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte tous les deux de ce que je suis. D'abord, il y a le Seigneur, et ensuite, il y a les anges. Moi, je suis un ange. Et je n'ai pas le temps de m'occuper de vos histoires.

DAVID. — Léa aussi est un ange. Ça ne prouve rien.

SARAH. — Léa, elle ne compte pas. On l'a prise en attendant. Mais maintenant que la Foi Nouvelle devient une religion bien, que les gens de la ville haute commencent à venir, il va falloir qu'elle s'en aille. Et alors, je serai le premier ange du Seigneur. Déjà, il y a des gens qui se mettent à genoux pour embrasser le bas de ma robe. Et tu voudrais que je revienne avec toi ?

DAVID, *à genoux.* — Moi aussi, je veux bien embrasser le bas de ta robe.

SARAH, *suivant son idée.* — Peut-être bien qu'un jour, j'aurai un château. Peut-être que je deviendrai la femme la plus riche de tout le pays. C'est ça, pour moi, le vrai miracle. Et tu peux être sûr d'une chose, c'est que je ne vais pas le lâcher.

DAVID. — Moi aussi, je te donnerai tout ça, si tu veux rester avec moi.

SARAH, *arrachée à son rêve.* — Toi ? (*L'écartant.*) Enlève tes mains sales de ma robe d'ange. Ne compte pas sur moi pour redevenir la pauvre Sarah, comme avant. D'abord, j'appartiens au Seigneur...

DAVID. — Le Seigneur, il ne t'aime pas comme moi.

SARAH, *tapant du pied.* — Si, il m'aime. Il me l'a dit. Il m'a même dit que des anges comme moi, il n'en avait jamais vus.

DAVID, *suppliant.* — Il aime tout le monde pareil. Moi, je n'aime que toi. Je ne peux pas vivre sans toi. Maintenant, tu ne me trouves pas assez bon. Mais quand le Seigneur sera reparti, tu seras bien contente de me retrouver.

SARAH. — Pourquoi il repartirait ? Ça n'a jamais si bien marché, ici. Tout le monde l'adore. Il a de l'argent à ne savoir qu'en faire. Ce n'est sûrement pas mieux au paradis.

DAVID, *frappant sur sa poche.* — Il repartira parce que je l'obligerai à repartir. Et toi, tu seras obligée de revenir avec moi.

SARAH, *ricanant.* — C'est un miracle, alors, que tu vas faire. Parce que, pour que je revienne avec toi, il faudrait un vrai miracle.

DAVID. — Oui, c'est un miracle. Je l'ai trouvée, l'idée, pour l'obliger à repartir. (*Brandissant son revolver.*) Je vais faire des trous dans le corps de Papa Bon Dieu, qu'on pourra regarder au travers. Le Seigneur ne pourra pas rester dans un corps troué comme une passoire.

(*Affolée à la vue du revolver, Sarah court se réfugier derrière une chaise. Elle écoute à peine David.*)

SARAH, *suppliante.* — Ne tire pas, David ! Ne tire pas ! Tu sais bien que je t'aime. Ce n'est pas de ma faute, c'est le Seigneur qui a voulu que je sois son ange !

DAVID, *agitant le revolver.* — Quand j'aurai fini de m'occuper du Seigneur, il n'y aura plus besoin d'ange. Et tu seras bien obligée de venir avec moi ! (*Il sort en courant.*)

SARAH, *effondrée.* — Tout marchait si bien ! (*Réagissant.*) Seigneur ! Seigneur !

(*Elle court vers la porte et recule devant Papa Bon Dieu qui entre, très calme, suivi de Léa.*)

Scène VIII

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH

SARAH. — Seigneur. Il faut faire quelque chose. David est devenu fou. Il veut que je reparte avec lui.

PAPA BON DIEU. — La paix soit avec toi, Sarah.

SARAH, *docile.* — La paix soit avec toi, Seigneur. (*De nouveau affolée.*) Il vient de sortir d'ici. J'ai essayé de le calmer, comme Thomas me l'a demandé, mais il n'a rien voulu savoir. Il est fou, je te dis.

PAPA BON DIEU. — Pauvre David. Si tous les hommes s'aimaient comme il t'aime, je n'aurais pas eu besoin de venir ici.

SARAH. — Mais tu ne comprends pas. Il faut faire quelque chose, avant qu'il soit trop tard. Il veut te tuer.

LÉA. — Ne t'inquiète pas, Sarah. David ne peut pas tuer le Seigneur.

SARAH. — Lui ? Tu ne le connais pas. Quand il est dans cet état, il est capable de tout. Surtout avec un revolver.

PAPA BON DIEU, *soudain inquiet.* — Avec un revolver ? Tu ne m'avais pas dit qu'il avait un revolver. Il faut faire quelque chose..., prévenir Thomas...

SARAH, *à Léa.* — Tu vois bien.

LÉA. — Ce n'est pas pour lui que le Seigneur est inquiet. C'est pour David. Lui, il ne risque rien. Il est éternel. N'est-ce pas, Seigneur, que tu ne peux pas mourir ?

PAPA BON DIEU, *ramené à son rêve.* — Non, le Seigneur ne peut pas mourir, tant qu'il y a un homme pour entendre sa parole. Un seul homme, qui l'écoute et la comprenne, ça suffirait. Alors, on n'aurait plus besoin de moi ici, et je pourrais m'en aller.

SARAH, *se précipitant dans ses bras.* — Je ne veux pas que tu partes. Je ne veux pas qu'on te tue. Je

veux rester avec toi. Moi, j'ai la foi. Je ne comprends pas tout ce que tu dis, mais je sais que c'est la parole du Seigneur. Quand je suis là, tout contre toi... (*Elle l'embrasse.*) et que je t'embrasse..., je crois que je prie.

PAPA BON DIEU. — Chacun prie à sa manière.

SARAH, *l'embrassant.* — Tu n'aimes pas quand je t'embrasse ?

PAPA BON DIEU. — Si, bien sûr, j'aime ça. Je me dis souvent que j'aimerais vous tenir toutes dans mes bras.

SARAH. — C'est pour ça que je voudrais rester tout le temps près de toi. (*Elle l'embrasse et pousse un soupir.*) Seigneur, j'ai tellement besoin de toi, que je n'aurais même pas envie d'aller là-haut, si tu restais sur la terre.

PAPA BON DIEU. — Et si je retournais là-haut, tu viendrais avec moi ?

SARAH, *après avoir hésité.* — Je préfère que tu restes ici. (*Elle l'embrasse.*) Comme ça, je suis heureuse. Tu n'aimes pas ma manière de prier ?

PAPA BON DIEU, *se dégageant.* — Oh ! si. Mais on ne peut pas prier tout le temps. Tu devrais essayer d'abord de retrouver David, et de le calmer.

SARAH. — Ne t'occupe pas de David. Puisque de toutes façons, il ne peut pas te faire de mal.

PAPA BON DIEU, *un peu énervé.* — Je n'aime quand même pas le savoir dans cet état, avec un revolver. Je ne voudrais pas qu'il arrive un accident à cause de moi. Préviens Thomas, ou Sem. Il faut faire quelque chose. Dépêche-toi !

SARAH. — J'y vais, Seigneur. Mais je trouve que tu es trop bon. Il ne mérite pas que tu t'inquiètes pour lui. (*Elle sort.*)

Scène IX

PAPA BON DIEU, LEA

PAPA BON DIEU. — Pauvre David. Je n'ai pas su lui apprendre à être heureux. Ni à Samuel. Des fois, je me demande ce que je suis venu faire ici.

LÉA. — Moi, tu m'as rendue heureuse, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — En es-tu sûre ? Est-ce que Samuel ne te manque pas de temps en temps ? Vous autres, sur la terre, vous aimez pouvoir toucher ceux que vous aimez, sentir leur peau, leur corps contre le vôtre.

LÉA. — Samuel, je le sens plus près de moi quand tu es là, que si j'étais avec lui. Ce n'est pas lui, c'est mon bonheur que je veux pouvoir toucher. Tu as fait un miracle pour moi, un si grand miracle, que j'ai besoin de te voir pour être sûre que c'est vrai. Tu m'as donné Samuel. Comment pourrais-je l'aimer, si tu n'étais pas là.

PAPA BON DIEU. — Je ne serai pas toujours là, Léa. Ma place n'est pas sur cette terre. Et je repartirai peut-être plus tôt que vous ne le croyez. Léa, ce sont des choses que je ne peux dire qu'à toi, parce que tu es la seule qui me comprennes, mais des fois, je me demande si les gens ont vraiment envie d'être heureux.

LÉA. — Tout le monde a envie d'être heureux.

PAPA BON DIEU. — Ils ont surtout envie de continuer comme avant, et ils comptent sur moi pour tout arranger. Mais je ne peux rien arranger s'ils ne m'aident pas. Ils ne veulent même pas entendre la parole du Seigneur. Je crois qu'ils m'écoutent, mais ils pensent déjà à autre chose. Dans ce que je dis, ils prennent ce qui les arrange, et ils oublient le reste. Et pourtant, je leur demande seulement de ne plus avoir peur d'eux-mêmes ni de moi, de faire ce qu'ils aiment, sans penser à rien d'autre, et aussi, d'aimer ce qu'ils font. Ils comprendront alors que personne ne peut être heureux tout seul. Ça ne me paraît pourtant pas difficile.

LÉA. — C'est parce que ça a l'air trop facile, qu'ils se méfient.

PAPA BON DIEU. — Ça, c'est bien vrai. Si on leur montre quelque chose qu'ils n'ont jamais vu, comme un miracle, ils sont prêts à croire tout ce qu'on veut. Ils ont seulement envie de s'amuser. Si je me mets à marcher sur la rivière, si je fais sortir les morts de la terre, si je multiplie les pommes, si je change l'eau en rhum, alors, là, ils en veulent bien, de la vérité du Seigneur. Ils sont prêts à faire tout ce que je leur demande.

LÉA. — Mais tout ça, tu peux le faire, si tu veux ?

PAPA BON DIEU. — Sûrement, que je peux le faire. Mais je ne veux même pas essayer. La terre, ce n'est pas un cirque, et je ne suis pas venu ici pour faire mon numéro. Ce ne sont pas des miracles qui leur apprendront à vivre comme les hommes doivent vivre... Ce serait si bien, le paradis sur la terre ! Et moi, je serais bien plus tranquille, là-haut, de savoir que je n'aurais plus besoin de m'occuper de rien. Mais peut-être que ce n'est pas possible. Peut-être que je me suis trompé.

LÉA. — Tu ne peux pas te tromper. Tu es le Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Tu as raison... Pourtant, j'aimerais bien pouvoir me tromper, de temps en temps. J'aimerais aussi pouvoir vivre, et mourir, comme toi, ou David, ou Thomas. Il me suffirait de ne penser qu'à moi, et de prier un peu le Seigneur, quand il y a quelque chose qui ne va pas. Il n'y a que moi, qui ne peux pas prier. Ce qui ne va pas... (*Découragé.*) je ne peux demander à personne de l'arranger, puisque je suis le Seigneur, et qu'au-dessus du Seigneur, il n'y a rien. Je suis seul. Personne n'est plus seul que moi.

LÉA. — Je suis là, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Toi, tu as déjà une âme d'ange. C'est pour ça que tu me comprends. Mais je ne sais pas parler aux hommes avec des paroles d'homme... Ce qu'il y a aussi, c'est ce sacré corps, dans lequel j'ai été obligé de me mettre, pour qu'ils puissent me voir. Il me gêne. C'est le corps d'un vrai mécréant, qui ne pensait qu'à boire et à coucher avec des femmes. Alors, moi, des fois, je me sens des envies de rhum, comme Papa Bon Dieu. Et quand je vois le corps de Sarah, ou le tien. (*Il la caresse.*) dans votre robe blanche, je me sens des envies de faire l'amour... (*Violent.*) Et puis, souvent je me sens des envies de me mettre en colère, et de les planter tous là, avec leurs sacrées bon Dieu d'histoires d'argent, de péchés, et de mort. Toutes ces choses que je sens dans le corps de Papa Bon Dieu, c'est peut-être bon pour les hommes, mais sûrement pas pour le Seigneur.

LÉA. — Tu aurais peut-être dû te choisir un autre corps.

PAPA BON DIEU. — Ils sont tous pareils. Ce qu'il y a, c'est que ma place n'est pas ici. Il me tarde que tout soit fini, pour repartir là-haut. Tu viendrais avec moi. J'ai besoin de quelqu'un avec qui causer. Avec les autres anges, je n'ai même pas besoin

d'ouvrir la bouche pour qu'ils sachent ce que je veux. Dis, tu n'as pas envie de venir avec moi.

LÉA. — Et Samuel ?

PAPA BON DIEU. — Ah ! oui, Samuel. C'est plus important pour toi que le Seigneur. Quand je te disais que personne n'est plus seul que moi.

(*Ils sont interrompus par l'arrivée d'Anna et de Sarah, portant une civière sur laquelle on devine un corps allongé, dissimulé par un drap. Elles posent la civière devant Papa Bon Dieu. Sarah va se placer à côté de Léa, Anna se plante en face de Papa Bon Dieu, les mains sur les hanches.*)

Scène X

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, ANNA

PAPA BON DIEU. — La paix soit avec toi, Anna. Qu'est-ce que c'est que ça ?

ANNA. — Tu le sais bien, ce que c'est. C'est celui que tu as tué. C'est le pasteur.

PAPA BON DIEU. — Le pasteur ? Il est mort ? Pauvre pasteur !

ANNA. — Oui, pauvre pasteur, qui te gênait, qui ne voulait pas croire que tu étais venu de là-haut, que tu étais le Seigneur. Maintenant, tu es content, tu l'as prouvé, que tu étais le Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Je n'ai pas besoin de le prouver. On croit, ou on ne croit pas.

ANNA. — Et tous tes miracles, alors ? Ce ne sont pas des preuves ? Mais ça ne te suffit plus de guérir, il faut que tu tues, maintenant.

PAPA BON DIEU. — Je ne l'ai pas tué, Anna.

ANNA. — Je sais que tu l'as tué. Tu l'as tué parce qu'il voulait te faire chasser de la ville. Bien sûr, le docteur, il a dit que c'était à cause d'un mal qu'il avait dans le cœur, et que ça devait arriver un jour ou l'autre. Mais moi, je sais d'où il vient, ce mal. J'ai entendu Fanny prêcher. Elle disait : « Ceux qui sont contre la Foi Nouvelle, ils seront punis. » Il n'y avait que le pasteur qui était contre. Et il est mort.

PAPA BON DIEU. — Pauvre pasteur! Je l'aimais bien, quand même.

ANNA. — Tu l'aimais tellement, que tu l'as tué.

LÉA, *intervenant.* — Je suis sûre que le Seigneur, il n'a pas voulu la mort du pasteur.

ANNA. — S'il ne l'a pas voulue, il a qu'à le prouver. (*Montrant le corps.*) C'est bien pour ça que je l'ai ramené ici.

LÉA. — Comment veux-tu qu'il le prouve, maintenant qu'il est mort ?

ANNA, *simplement.* — Il n'a qu'à le ressusciter. Pour lui, ce n'est pas difficile. (*A Papa Bon Dieu, suppliante.*) Rends-lui sa vie. Chacun a eu son miracle, moi, c'est celui-là que je te demande pour moi. Si tu lui rends sa vie, je te jure qu'il ne recommencera pas. Ça lui aura servi de leçon.

PAPA BON DIEU. — Je voudrais bien te faire plaisir, Anna, mais il n'est pas plus en mon pouvoir de tuer les pasteurs que de leur rendre la vie.

ANNA. — A quoi ça te sert, alors, d'être le Seigneur ?

PAPA BON DIEU, *s'énervant.* — Mais, sacré bon Dieu, ça me sert à dire la parole du Seigneur. Et pour ça, je n'ai pas besoin de miracles. Ceux qui veulent l'entendre, ils l'entendent. Les miracles, ce sont des trucs pour amuser les gens. Il n'y a qu'un vrai miracle, c'est de croire.

ANNA, *entêtée.* — Tu as pourtant fait des miracles pour tout le monde. Il n'y a que pour moi, qui suis la sœur de Papa Bon Dieu. Ce n'est quand même pas difficile de faire ce que je te demande. (*Insistant.*) Rien qu'une fois. Je ne te demanderai plus rien, après.

PAPA BON DIEU, *secouant la tête.* — Je ne peux rien faire, Anna. Ce sont les gens eux-mêmes qui font les miracles. Ils croient qu'ils vont guérir, et ils guérissent, parce qu'ils le croient vraiment.

ANNA. — Ça n'a pas de sens. Comment veux-tu qu'un mort croit qu'il va ressusciter, puisqu'il est mort ? A ce moment-là, plus personne ne ressusciterait.

(*Fanny entre en coup de vent, exaltée.*)

Scène XI

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, ANNA, FANNY

FANNY. — Ça y est ! Ça y est ! Moi aussi, j'ai fait un miracle. J'ai dit que le pasteur, il serait puni, s'il faisait quelque chose contre la Foi Nouvelle. Il l'a fait, et il est mort. (*Elle promène autour d'elle un regard triomphant, et voit la civière.*) C'est le pasteur ? Pauvre pasteur ! S'il m'avait écoutée, au moins... Comment est-il arrivé ici ?

LÉA. — C'est Anna qui l'a ramené. Elle veut que le Seigneur le ressuscite.

FANNY. — Ce ne serait pas une mauvaise idée, mais il faudrait quand même attendre un peu. Je veux que tout le monde le voie mort avant.

SARAH. — J'ai idée que plus on attend, plus c'est difficile.

FANNY. — Mais si personne ne le voit, mon miracle, alors il ne sert plus à rien. (*A Papa Bon Dieu.*) Tu peux bien attendre un jour ou deux, Seigneur...

PAPA BON DIEU. — Le pasteur ne ressuscitera pas, Fanny. Il est bien mort. Personne ne l'a tué. Ni toi, ni moi. Personne ne peut plus rien pour lui.

FANNY. — Comme tu voudras. Moi, ça m'est égal. Tout est arrangé, maintenant. Je leur ai parlé, et il n'y a pas de danger qu'ils bougent le petit doigt avant que je le leur dise. Je les ai envoyés voir le maire, tous, pour lui raconter... Encore un ou deux miracles comme ça, et je n'aurai même plus besoin d'ouvrir la bouche.

(*Thomas entre en se frottant les mains. Il prend Fanny par les épaules, et esquisse un entrechat.*)

Scène XII

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, FANNY, THOMAS

THOMAS. — La paix soit avec vous, les enfants. (*A Fanny.*) Fanny, ce coup-ci, ça y est. On a gagné. Le maire va venir avec Sem. Il veut entrer dans la Foi Nouvelle. (*A Papa Bon Dieu.*) Seigneur, merci pour le miracle. On en avait bien besoin. C'est triste pour le pasteur, bien sûr... (*Il voit la civière.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

LÉA. — C'est le pasteur.

THOMAS. — Qu'est-ce qu'il fait là ?

SARAH. — C'est Anna qui l'a amené.

FANNY. — Elle voulait que le Seigneur, il le ressuscite.

THOMAS. — Bon Dieu ! On a bien autre chose à faire, en ce moment, qu'à ressusciter des pasteurs. De quoi on aura l'air, si le maire trouve le corps du pasteur en plein milieu de cette pièce. Léa ! Sarah ! Allez le cacher tout de suite.

LÉA. — Où çà ?

THOMAS. — Où vous voudrez. Qu'on ne l'aie pas tout le temps dans les jambes. Il ne sert plus à rien, maintenant. Anna ! Fanny ! Mettez un peu d'ordre là-dedans, que ça ait l'air d'une religion un peu sérieuse. Léa ! Sarah ! Revenez vite ! (*Entraînant Papa Bon Dieu vers un fauteuil.*) Seigneur, viens te mettre ici. Tu n'auras besoin de rien dire. Je m'occupe de tout. Ce coup-ci, je crois bien qu'on a gagné.

(*Sarah et Léa ont emmené la civière. Fanny et Anna rangent hâtivement le hangar. Thomas rajuste les vêtements de Papa Bon Dieu, brasse les poussières, vérifie si tout est bien comme il le désire. En même temps, on entend s'enfler un bruit de moteur de plus en plus proche.*)

THOMAS. — Voilà le maire. Tenez-vous bien, tous.

(*Le bruit du moteur s'arrête. Fanny se précipite sur une chaise et regarde par la fenêtre.*)

FANNY. — Ça y est. Les voilà, le maire et Sem. Ça n'a pas dû être facile.

THOMAS, *sûr de lui.* — Ne t'inquiète pas. Ça va s'arranger très bien.

(*Fanny regarde de nouveau par la fenêtre. Pendant ce temps, Léa et Sarah viennent prendre place derrière Papa Bon Dieu. On dirait une image de première communion. Fanny revient précipitamment vers Thomas.*)

FANNY. — Thomas ! Je viens de voir David qui tournait au coin du hangar. Qu'est-ce qu'il faut que je fasse.

THOMAS, *se frottant les mains.* — Rien. S'il veut entrer, tu le laisses entrer. C'est la maison du Seigneur, ici. Tout le monde peut venir.

FANNY. — Mais il va faire des histoires.

THOMAS. — Je me charge de tout. Attention. Ils arrivent.

(*Tous se figent. Important et sûr de lui, le maire entre, suivi de Sem, obséquieux. Thomas s'avance, l'encadre, avec Sem, pour le conduire devant Papa Bon Dieu. Le maire tend cordialement sa main, mais Papa Bon Dieu lève le bras.*)

Scène XIII

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, FANNY
THOMAS, SEM, LE MAIRE, *puis* DAVID

PAPA BON DIEU. — La paix soit avec vous, mes enfants.

TOUS, *s'inclinant.* — La paix soit avec toi, Seigneur.

(*Le maire hésite, puis les imite.*)

LE MAIRE. — La paix soit avec toi, Seigneur.

(*A ce moment, David apparaît à la porte, pâle, défait, manifestement ivre.*)

DAVID. — Attendez un peu. J'ai quelque chose à demander au Seigneur.

(*Il sort son revolver. Tous s'écartent effrayés, sauf Papa Bon Dieu et Thomas. Sem fait un pas en avant.*)

FANNY, *à Thomas, affolée.* — Qu'est-ce que je te disais ?

THOMAS, *la calmant.* — Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter.

(*Le maire est pétrifié. Papa Bon Dieu fait un pas dans la direction de David.*)

PAPA BON DIEU, *amical.* — La paix soit avec toi, David.

DAVID, *hurlant.* — Je ne veux pas de ta paix. Je ne veux pas de ta religion. Tout ce que je veux, c'est que tu me rendes Sarah.

PAPA BON DIEU, *essayant de le calmer.* — Sarah est libre. Si elle veut, elle peut partir avec toi.

(*Sarah court se réfugier derrière Papa Bon Dieu.*)

SARAH, *gémissante.* — Non, non ! je ne veux pas de lui. Je veux rester avec toi. Tue-le, comme le pasteur, avant qu'il nous ait fait du mal.

DAVID. — Personne ne va me tuer. Tu l'auras voulu, Seigneur, ce qu'il va t'arriver.

LE MAIRE. — Je n'aime pas du tout ça !

PAPA BON DIEU. — Calme-toi, David.

DAVID. — Non, je veux pas me calmer. Je veux Sarah. Et puisque tu ne veux pas me la donner, je la prendrai moi-même. Je vais tuer le corps de Papa Bon Dieu. Toi, Seigneur, tu n'auras qu'à repartir là-haut, où c'est ta place. On n'a pas besoin du Seigneur, sur la terre.

(*Il avance d'un pas, et tire plusieurs coups de revolver dans la direction de Papa Bon Dieu. Les assistants demeurent pétrifiés, assourdis par les détonations. Quand l'écho s'est apaisé, Papa Bon Dieu est toujours debout. Il n'a pas eu peur, mais Sarah a glissé sur le sol, évanouie. On a l'impression que les balles de David l'ont atteinte à travers Papa Bon Dieu.*)

PAPA BON DIEU, *doucement.* — Tu n'aurais pas dû faire ça, David.

(*David laisse tomber son arme et cache son visage dans ses mains.*)

DAVID. — Sarah, Sarah.

(*Sem se précipite et ramasse le revolver. Il saisit le bras de David qui se dégage et s'enfuit en courant.*)

Scène XIV

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, FANNY
THOMAS, SEM, LE MAIRE

LE MAIRE. — Il a manqué de tuer le Seigneur ! Il a tué Sarah à travers le Seigneur !

(*Papa Bon Dieu se retourne et aide Sarah, qui a retrouvé ses esprits, à se relever.*)

PAPA BON DIEU. — Relève-toi, Sarah.

THOMAS, *triomphant.* — Personne ne peut tuer le Seigneur. Personne ne peut lui faire du mal.

PAPA BON DIEU, *convaincu.* — Personne ne peut rien contre la parole du Seigneur.

ANNA. — Il n'a pas voulu ressusciter le pasteur, et maintenant, voilà qu'il ressuscite Sarah.

SARAH, *dans les bras de Papa Bon Dieu.* — J'ai eu si peur, Seigneur.

LE MAIRE. — Et moi donc ! Il aurait pu me tuer, moi aussi. Il faut le faire arrêter.

(*Il sort en courant. Thomas prend le revolver des mains de Sem et le pousse vers la porte.*)

THOMAS. — Occupe-toi de lui. (*A Fanny, lui*

montrant le revolver.) Tu vois, moi aussi, je peux faire des miracles.

FANNY, *ahurie.* — Comment tu as fait ?

(*Thomas met le revolver dans sa poche et se penche vers elle.*)

THOMAS. — Elle fait encore un sacré boucan, cette vieille pétoire. Mais si tu voulais tuer une mouche avec, il faudrait lui taper dessus. (*Changeant de ton.*) Tu l'as vu, le miracle ? Qu'est-ce que tu attends pour aller leur parler ?

FANNY, *courant vers la porte.* — Le Seigneur a fait un nouveau miracle ! Le Seigneur a fait un nouveau miracle !

ANNA, *à Papa Bon Dieu, à genoux.* — Alors, tu ne veux pas ressusciter le pasteur, aussi ?

PAPA BON DIEU, *secouant la tête.* — Vous ne voulez pas comprendre.

THOMAS, *s'agenouillant aussi.* — Il n'y a rien à comprendre. Il suffit d'avoir la foi.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Scène I

PAPA BON DIEU, LÉA, SARAH, THOMAS

Au lever du rideau, Papa Bon Dieu, préoccupé, marche de long en large. Ses anges, Sarah et Léa, essayent de le suivre dans ses déplacements. Thomas, vautré dans son fauteuil, les regarde faire avec un sourire indulgent. Papa Bon Dieu revient sur Thomas et s'arrête devant lui.

PAPA BON DIEU. — Thomas, je trouve que j'ai été trop patient avec toi. Tu as de la chance d'avoir affaire au Seigneur, parce que je ne connais pas d'homme qui en aurait supporté autant que moi. Je suis venu apporter la parole du Seigneur, mais je ne peux pas dire un mot sans que tu t'en serves pour gagner de l'argent.

THOMAS. — Ça prouve que tes paroles, ce sont de bonnes paroles. Tu n'as qu'à continuer comme avant. Moi, je m'occupe du reste. De l'argent, il en faut pour faire marcher la Foi Nouvelle.

PAPA BON DIEU. — C'est justement ça que je ne veux pas. La Foi Nouvelle, ça ne me plaît pas du tout.

SARAH. — C'est pourtant ta religion, Seigneur.

PAPA BON DIEU. — Tu ne sais pas ce que tu dis. Je n'ai pas besoin de religion puisque je suis le Seigneur. Des religions, il y en avait bien assez comme ça, et ça n'a pas appris aux hommes à vivre. (*A Thomas.*) On m'a dit aussi que tu faisais payer les gens pour leur pardonner leurs péchés. C'est des choses que je ne peux pas permettre. Tu sais comme moi que les péchés, ça n'existe pas.

THOMAS. — Bien sûr. On n'arrête pas de le leur répéter. Mais ils doivent continuer à y croire, puisqu'ils veulent payer pour qu'on les leur enlève. Si je refuse leur argent, ils pensent que tu ne veux pas leur pardonner.

PAPA BON DIEU. — Mais je n'ai rien à leur pardonner.

THOMAS. — Je sais bien ! Mais va le leur faire comprendre. Tu avais l'habitude de parler aux anges. Avec eux, c'est facile. Mais tu ne connais pas les hommes comme je les connais.

LÉA. — C'est quand même lui qui les a créés.

THOMAS. — Je ne dis pas non. Mais maintenant qu'ils existent, il faut bien les prendre comme ils sont. Tu veux supprimer la religion, le péché, l'argent ! Des choses qui ont toujours existé. Tu veux leur donner le bonheur, ils ne savent même pas ce que c'est. On ne peut pas tout changer d'un seul coup, à moins d'un miracle.

PAPA BON DIEU. — Je ne veux pas de miracle non plus.

THOMAS, *les bras au ciel.* — Tu vois bien ! Tu ne me rends pas le travail facile.

PAPA BON DIEU. — Je n'ai jamais pensé que ce serait facile. Je suis déjà bien fatigué de tout ça, et il me tarde de retourner la-haut, où est ma place.

LÉA. — Seigneur, tu ne vas pas nous abandonner ?

SARAH. — Et moi, alors, qu'est-ce que je vais devenir ?

PAPA BON DIEU. — Ce que je pouvais vous apporter, je vous l'ai déjà donné. Je ne peux pas rester ici, à attendre qu'ils se décident à m'écouter. Ou alors, il faut faire quelque chose tout de suite. De quoi j'aurai l'air, si je retourne là-haut sans avoir seulement fait la moitié du travail que je voulais faire.

SARAH. — Tu en as bien assez fait. Jamais on n'a eu autant d'argent.

THOMAS. — Ne pense pas à ces choses-là, Seigneur. Tout marche très bien. Je t'ai déjà dit que je m'occupais de tout.

PAPA BON DIEU. — C'est justement ce que je ne veux pas. Il faut que je leur parle. Je leur dirai que s'ils croient en moi, ils n'ont pas besoin de la Foi Nouvelle. Il faut seulement qu'ils regardent en eux-mêmes, et qu'ils apprennent à être heureux, en s'aimant les uns les autres. S'ils essayent pour de bon, ce n'est pas difficile.

THOMAS, *sursautant.* — Et tout ce que j'ai fait, alors, à quoi ça servirait : les cantines, les ateliers, les actions...

PAPA BON DIEU. — Ils n'ont pas besoin de tout ça. Tout est beaucoup plus simple. Il suffit de croire... et d'aimer...

THOMAS. — Alors, tout ce que j'ai fait ne servirait à rien. Parce que tu en as assez de cette terre, je devrais te laisser démolir tout ce que j'ai construit, tout seul, avec rien.

LÉA. — Avec l'aide du Seigneur, quand même.

THOMAS. — Je me demande qui a aidé l'autre, jusqu'à présent, du Seigneur ou de moi. Ils viennent tous l'écouter, mais après, qui est-ce qui les nourrit ? Qui est-ce qui leur donne du travail ? Qui est-ce qui leur donne à boire et qui les fait danser, dans les salles où ils viennent pour prier ?

PAPA BON DIEU. — Tout ça ne les rend pas plus heureux.

THOMAS. — Quand ils ont mangé, qu'ils ont bu et qu'ils ont dansé, ils n'ont pas besoin d'être heureux. Ils n'en demandent pas plus. Ce n'est pas grand-chose, et pourtant, tu veux le leur enlever, pour leur donner un bonheur dont ils n'ont pas envie. Et tu crois que je vais te laisser faire ?

LÉA. — Tu ne vas pas lutter contre le Seigneur, quand même !

THOMAS. — Bien sûr que non. Le Seigneur, il a toujours raison. Il ne veut plus des cantines. Ça tombe bien. Parce que, justement, les cantines ont été fermées ce matin par le maire. Il ne veut plus des ateliers ? Les machines se sont arrêtées hier soir, et, aujourd'hui, le courant est coupé. Maintenant, ils ont tous le ventre vide. C'est le moment où jamais de leur parler de bonheur.

(Il se dirige vers la porte, et l'ouvre. On entend dans le lointain les clameurs de la foule.)

LÉA. — Qu'est-ce que tu as encore inventé ?

THOMAS. — Je n'ai rien inventé. J'ai obéi à la volonté du Seigneur. Tu les entends ? (*A Papa Bon Dieu.*) Tu devrais leur parler d'amour, aussi, pendant que la police est en train de les assommer à coups de matraque. C'est le moment ou jamais. Ils n'ont pas autre chose à faire qu'à t'écouter.

(Sem entre précipitamment dans la pièce, referme la porte et la barricade avec des chaises.)

Scène II

PAPA BON DIEU, LEA, SARAH, THOMAS, SEM, FANNY

SEM. — Vous êtes fous de laisser les portes ouvertes. Ils sont déchaînés. S'ils arrivent ici, nous allons passer un mauvais quart d'heure. J'ai cru qu'ils allaient démolir les cantines, quand ils les ont trouvées fermées.

(Des coups sont frappés contre la porte.)

FANNY, *off.* — Ouvrez vite ! C'est moi, Fanny !

(Sem défait la barricade. Fanny entre en coup de vent.)

FANNY, *fébrile.* — J'ai voulu leur parler, et ils m'ont jeté des pierres. A moi ! Fanny ! Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ou peut-être qu'ils ne m'ont pas reconnue.

SEM. — La police a essayé de les calmer, et pourtant, ça n'a rien arrangé.

FANNY. — Quand je pense à tout le mal que je me suis donné pour leur dire la parole du Seigneur.

LÉA. — Ce n'est pas la parole du Seigneur que tu leur disais. C'est celle de Thomas. C'est pour ça qu'ils t'ont jeté des pierres.

SEM. — Ils ne vont pas chercher si loin. S'ils jettent des pierres, c'est parce qu'ils ont faim. Et ce coup-ci, les paroles, ça ne suffira pas pour les calmer.

FANNY. — Ils crient : « Le Seigneur nous abandonne », et ils veulent venir ici. Je ne sais pas si la police pourra les retenir.

SARAH, *à Thomas.* — Tu dois faire quelque chose. C'est toi qui as fait fermer les cantines. Donne-leur à manger, pour qu'ils se calment.

SEM. — Donne-leur plutôt à boire.

THOMAS, *paisible.* — Bien sûr, j'ai fait fermer les cantines. J'ai obéi aux ordres du Seigneur. Vous l'avez entendu comme moi : Il a dit : « Je ne veux plus de cantines, ni d'ateliers. » (*A Papa Bon Dieu.*) C'est bien ça que tu voulais. Tu es content.

PAPA BON DIEU. — On ne peut pas les laisser sans manger maintenant qu'on a accepté de les nourrir. Mais tu sais comme moi que ce n'est pas ça qui les rendra plus heureux.

THOMAS. — Moi, je ne sais rien. Je crois seulement ce que tu dis. Tu es le Seigneur. Et j'ai quand même assez de religion pour ne rien faire contre ta volonté. Je ne suis qu'un homme, et je peux me tromper. Comme tu n'as plus confiance en moi, je te laisse arranger les choses comme tu veux.

SEM. — Tu ne peux pas faire ça, Thomas. Si tu nous laisses tomber, tout est perdu.

THOMAS. — Vous avez le Seigneur, non ? Vous avez confiance en lui ? Il est venu sur cette terre pour tout arranger. C'est le moment ou jamais de se mettre au travail et de montrer ce qu'il sait faire.

(Il se lève et écarte posément les chaises amoncelées devant la porte.)

PAPA BON DIEU. — Thomas ! Tu ne peux pas partir comme ça. Tu ne vas pas abandonner tous ces gens qui ont faim ?

THOMAS. — Je ne les abandonne pas. Je te les rends. Ce sont tes fidèles, pas les miens.

(Il sort. Sem court pour le retenir.)

SEM, *de la porte.* — Thomas ! Thomas ! Tu ne peux pas t'en aller comme ça. (*Il barricade de nouveau l'entrée et se tourne vers les autres.*)

Scène III

PAPA BON DIEU, LÉA, SARAH, FANNY, SEM

SEM. — Il est parti. (*A Papa Bon Dieu.*) Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ?

(Ils se tournent l'un après l'autre vers Papa Bon Dieu, et attendent en silence.)

PAPA BON DIEU. — C'est de ma faute. J'ai laissé faire Thomas. Il a inventé la Foi Nouvelle, et je n'ai rien dit. Maintenant, ils y croient tous.

SEM. — C'est un peu tard pour le regretter. Ils vont être ici dans cinq minutes. Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir leur raconter ?

FANNY. — En tout cas, moi, je ne veux pas prêcher avant qu'on leur ait donné à manger.

SARAH, *à Papa Bon Dieu.* — Tu n'aurais pas dû parler comme ça à Thomas. Lui, il aurait sûrement trouvé une idée. Seigneur, j'ai tout quitté pour être ton ange, même David, que j'aimais. Tu ne peux pas m'abandonner.

SEM. — Et moi, alors ? Ça fait des mois que je travaille pour la Foi Nouvelle sans penser à autre chose. Maintenant qu'il y a du danger à cause de toi, tu devrais penser un peu à nous.

LÉA. — Il a déjà pensé à toi pour te rendre tes yeux. Ça ne te suffit pas ?

SEM. — Je n'ai même pas eu le temps d'en profiter. A quoi ils me serviront, mes yeux, quand ils nous auront tous piétinés ? J'aurais préféré rester aveugle

et vivant. (*A Papa Bon Dieu.*) Fais quelque chose, Seigneur. Va leur parler, au moins. Peut-être que toi, ils voudront bien t'écouter.

LÉA. — Vous ne pouvez pas lui demander ça. Vous avez dit vous-mêmes qu'ils étaient fous-furieux.

FANNY, *poussant Papa Bon Dieu.* — Lui, ce n'est pas pareil. Qu'est-ce qu'il risque ? C'est le Seigneur, non ?

PAPA BON DIEU. — Tu as raison, Fanny. Je vais leur parler. C'est pour ça que je suis venu.

FANNY. — Je ne crois pas que ça serve à grand chose, mais il faut toujours essayer.

(*Papa Bon Dieu se dirige vers la porte, suivi de Léa et de Fanny.*)

SARAH, *le suivant.* — Thomas va sûrement revenir. Il suffit de les retenir un petit moment.

(*Sem n'a pas bougé. Au moment où Sarah s'apprête à sortir derrière les autres, il lui fait signe.*)

Scène IV

SARAH, SEM, *puis* SAMUEL

SEM. — Attends un peu, Sarah.

SARAH, *s'arrêtant.* — Ma place est auprès du Seigneur.

SEM. — Dans un moment, ce ne sera pas une place tellement agréable. Si tu crois qu'ils vont le laisser raconter ses histoires sans rien faire.

SARAH. — Je suis quand même un ange du Seigneur.

SEM. — Si tu es un ange, ça va être le moment d'apprendre à te servir de tes ailes. Tu n'as pas compris que la Foi Nouvelle, c'est fini.

SARAH. — Tu dis ça chaque fois qu'il y a quelque chose qui ne va pas. On croit qu'on ne va plus pouvoir s'en sortir, et puis, il le fait quand même son miracle. Il n'est pas bête, le Seigneur.

SEM. — Thomas non plus. Et cette fois, Thomas, il nous a bien laissé tomber. Il m'avait prévenu : « Quand ça ira mal, je serai le premier à partir. » Moi, je serai peut-être le second, mais sûrement pas le dernier.

SARAH. — Mais le Seigneur est toujours là.

SEM. — Le Seigneur ? Tu as bien vu comment il est. On dirait qu'il a déjà quitté cette terre. On ne l'intéresse plus. C'est pourtant lui qui nous a faits comme on est. Alors, de quoi il se plaint ?

SARAH. — Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

SEM. — Tu vas venir avec moi. On va s'en aller loin d'ici, et lancer une nouvelle religion. J'ai vu comment travaillait Thomas. Ce n'est pas tellement difficile. Moi aussi, j'ai des idées.

SARAH. — Mais tu n'as pas besoin de moi, pour ça.

SEM. — Si, j'ai besoin de toi. Tu es jolie. Tu me plais. J'ai été privé de femmes trop longtemps. Et puis, j'ai besoin d'un bel ange pour prêcher ma nouvelle religion. Si c'est toi qui leur parles, tout le monde nous suivra.

SARAH. — Je ne sais pas ce que je dois faire...

SEM. — Attends. Je vais te faire voir quelque chose qui va te décider. (*Il ouvre un tiroir et le vide sur la table. C'est un amoncellement de billets de banque.*) Voilà, avec ça, on a de quoi se mettre au travail.

SARAH. — Mais tu ne peux pas le prendre. C'est l'argent de la Foi Nouvelle.

SEM. — Comme demain, il n'y aura plus de Foi Nouvelle, c'est l'argent de personne. (*Ramassant les billets.*) Alors, tu te décides ?

SARAH, *soupçonneuse.* — Ça ne te ressemble pas, de vouloir partager cet argent avec moi.

SEM, *la prenant dans ses bras.* — Qui te parle de partager, ma petite Sarah. Je veux tout l'argent, et toi, je te veux aussi. (*Il l'embrasse, la repousse, et fourre les billets dans son sac.*)

SARAH, *regardant le sac.* — Je crois que c'est toi qui as raison.

SEM. — Bien sûr, que j'ai raison. Je savais bien que tu finirais par comprendre. Tous les deux, on est pareils. C'est pour ça que je t'ai choisie. Il n'y a que nous deux qui savons ce que nous voulons. Nous voulons des choses vraies, qu'on peut toucher. Et ça, il n'y a que l'argent qui peut le donner.

SARAH. — Ça, c'est bien vrai.

SEM. — Nous ne voulons plus de la misère. Et la la misère, c'est tout ce qu'il nous restera si nous ne partons pas d'ici. Profitons-en, pendant que le Seigneur est en train de leur parler. Alors, tu veux bien de moi ?

SARAH, *s'apprêtant à sortir.* — Oui, je veux bien de toi. De toi et de l'argent.

(*Au moment où elle va sortir, du côté où l'on entend la foule, Sem la retient par le bras.*)

SEM. — Pas par là ! Ils arrivent. On va les déranger. (*Il l'entraîne vers l'autre porte. Sur le seuil, ils croisent Samuel.*)

SEM. — C'est maintenant que tu viens, quand tout le monde s'en va. (*Hurlements de la foule.*) Ecoute-les ! Tu diras au Seigneur que Sarah et moi, on est partis pour être heureux, comme il nous a dit.

(*Il sort avec Sarah, pendant que Papa Bon Dieu entre soutenu par Léa. Dès qu'elle voit Samuel, Léa court se jeter dans ses bras.*)

Scène V

SAMUEL, LÉA, PAPA BON DIEU

LÉA. — Samuel, j'avais tant besoin de toi. Tu ne les as pas vus. Ils sont enragés. Ils voulaient tuer le Seigneur. (*Tout contre lui.*) Maintenant que tu es là, je sens que tout va s'arranger.

SAMUEL. — Ah non, alors ! Si c'est pour sauver la Foi Nouvelle, il ne faut pas compter sur moi. Je suis venu te chercher, Léa, pour qu'on soit heureux ensemble. C'est bien notre tour. Tu ne veux pas venir avec moi ?

(*Chancelant, Papa Bon Dieu a rejoint son fauteuil, dans lequel il s'est laissé tomber.*)

LÉA. — Oh ! si, Samuel. (*Montrant Papa Bon Dieu.*) Mais je ne peux pas le quitter, après tout ce qui est arrivé.

PAPA BON DIEU, *levant lentement la tête.* — La paix soit avec toi, Samuel.

SAMUEL. — Le Seigneur, il a tous les hommes et les femmes de la terre pour s'occuper de lui. Il lui suffit de lever le petit doigt. Et si ça ne lui suffit pas, il a tous les anges du ciel. Moi, je n'ai que toi. Je ne peux plus attendre, Léa. J'ai besoin de toucher ta peau, de sentir ton corps tout chaud dans ta robe d'ange. Il y a longtemps que j'attends ce moment-là. (*Il l'attire contre lui et la caresse.*)

Léa, *s'abandonnant.* — Qu'est-ce que tu fais, Samuel ?

Samuel. — Bon Dieu, ça ne te fait donc rien, quand je te caresse ? Quand je te serre dans mes bras ?

Léa, *d'une voix rauque.* — Samuel, tu ne devrais pas parler comme ça, dans la maison du Seigneur.

Samuel. — Ne t'inquiète pas. On ne va pas y rester longtemps, dans la maison du Seigneur. Ils vont l'avoir bientôt démolie, mais nous, on sera déjà loin. (*L'entraînant.*) Viens avec moi. Partons d'ici.

Léa, *hésitant.* — Je voudrais bien.

(*Papa Bon Dieu a relevé la tête et les écoute.*)

Papa Bon Dieu. — Léa, il n'y a que toi qui m'aies compris. Tu ne vas pas m'abandonner.

Léa, *à Samuel.* — Tu vois ?

Samuel, *à Papa Bon Dieu.* — J'en ai assez, à la fin. Il te fallait Léa, il te fallait Sarah. Tu en avais besoin pour apporter le bonheur sur la terre. Je t'ai laissé faire. Le résultat, tu l'as vu aujourd'hui. Alors, si toi tu n'as pas réussi à les rendre heureux, je me demande bien qui va y arriver.

Papa Bon Dieu. — Je dois quand même essayer.

Samuel. — Mais tu n'as pas compris que ce grand bonheur que tu voulais apporter, les hommes, ils ne sont pas pressés de l'avoir. Tout ce qu'ils demandent, ce sont de tout petits bonheurs, un de temps en temps, juste pour les aider à vivre. Moi, mon bonheur, c'est de sentir la peau de Léa contre la mienne. Ce n'est pas grand-chose. Si j'avais ça, je ne voudrais même pas changer de place avec toi. Tu ne peux quand même pas me le refuser.

Papa Bon Dieu. — Mais je ne peux pas les abandonner.

Samuel. — Les abandonner ? Mais c'est eux qui t'abandonnent. Tu les déranges. Ta place n'est pas ici. Laisse les hommes vivre comme ils le veulent. Il sera toujours temps de t'occuper d'eux quand ils seront morts. En attendant, les pasteurs suffisent bien pour les empêcher de faire des bêtises.

Papa Bon Dieu. — Je croyais que tu étais mon ami, Samuel ?

Samuel. — Le Seigneur ne peut être l'ami de personne. Mon ami, c'était un homme comme moi, qui est mort pour avoir bu trop de rhum. Il s'appelait Papa Bon Dieu.

Papa Bon Dieu. — Je suis aussi Papa Bon Dieu.

Samuel. — Non ! Si tu étais Papa Bon Dieu, tu serais déjà parti, avec Léa et moi. (*Nostalgique.*) On serait au bord de la rivière, couchés dans l'herbe, en train de boire du rhum, à rien faire, qu'à regarder les feuilles bouger dans le ciel et l'eau courir entre les pierres. C'était ça, le bonheur. On n'avait besoin de personne pour en profiter. Personne ne peut nous prendre les arbres, les fleurs et l'eau des rivières.

Papa Bon Dieu, *rêvant.* — Oui, c'est ça, le bonheur. (*Réagissant.*) Mais ce n'est plus possible. Je n'ai pas le droit de les abandonner.

Samuel. — Oui, tu es bien le Seigneur. Ça ne sert à rien de t'expliquer. Il faut être un homme pour comprendre ça.

Papa Bon Dieu, *dans un cri de désespoir.* — Et tu crois que je ne souffre pas comme un homme, quand je vois mon ami m'abandonner, ceux que j'aime me jeter des pierres, ceux en qui j'avais confiance me trahir. Et Léa, celle sur qui je comptais le plus, prête à s'en aller.

Léa, *dans un cri.* — Ce n'est pas vrai !

Papa Bon Dieu. — Et si tu devais choisir entre Samuel et moi ?

(*Léa se jette dans les bras de Samuel.*)

Léa. — Tu ne peux me demander ça.

Papa Bon Dieu. — Tu vois bien.

Léa, *suppliante.* — Mais tu l'as vu comme moi ! Ils ne veulent pas que tu les rendes heureux. Moi, je peux encore être heureuse, grâce à toi. Tu ne vas pas me reprendre le bonheur que tu m'as donné ?

(*Elle s'est jetée à ses genoux. Il lui caresse la joue, désabusé. Anna entre, véhémente, avant qu'il ait répondu.*)

Scène VI

PAPA BON DIEU, SAMUEL, LÉA, ANNA

Anna. — Tu es encore là, Seigneur ! C'était pourtant le moment de retourner là-haut ! Tu ne seras content que lorsque nous serons tous morts.

Papa Bon Dieu. — Que veux-tu dire, Anna ?

Anna. — Tu le sais bien, ce que je veux dire. Tu n'as pas envie de voir le corps de l'homme que tu as tué ?

Papa Bon Dieu. — Je t'ai déjà dit que ce n'était pas moi, qui avait tué le pasteur. D'abord, il doit être enterré depuis longtemps.

Anna. — Cette fois, il ne s'agit pas du pasteur. C'est David qui est mort.

Papa Bon Dieu. — David.

Anna. — On vient de retrouver son corps, dans le canal. Il est mort depuis trois jours. C'est toi qui as fait ça.

Papa Bon Dieu. — David ? Ce n'est pas possible. Je n'ai pas voulu ça.

Samuel. — Tu n'as peut-être pas voulu ça, mais c'est quand même de ta faute. Les hommes, tu ne peux pas les faire marcher comme des anges. Tu dis qu'ils ne veulent pas comprendre, mais toi non plus, tu ne les comprends pas. C'est pour ça que David est mort.

Papa Bon Dieu, *désespéré.* — Je n'ai pas voulu ça ! Je n'ai pas voulu ça !

Anna. — Tu n'as pas voulu ça, mais tu as pris Sarah à David, et David, il est mort. Tu as laissé Fanny que voilà menacer le pasteur, et le pasteur il est mort. Et moi, qui étais une bonne chrétienne, je ne sais plus où j'en suis. Tout allait très bien avant que tu n'arrives, et maintenant on ne sait plus ce qu'on doit faire.

(*Fanny est entrée sur cette dernière réplique.*)

Scène VII

SAMUEL, PAPA BON DIEU, LÉA, ANNA, FANNY

Fanny. — Eh bien, moi, je le sais, ce qu'on doit faire. Il n'y a qu'à prendre l'argent de Thomas. J'ai réussi à les calmer en ouvrant les cantines, mais ça ne suffit pas. Il faut encore leur donner à manger. Eh bien, on leur donnera à manger avec l'argent de la Foi Nouvelle. (*Elle court vers la table du fond et découvre le tiroir vide.*) Le tiroir est vide ! Où est passé l'argent ?

Samuel. — J'ai vu sortir Sem et Sarah. J'ai idée qu'ils ne sont pas partis les mains vides.

Fanny. — Pas d'argent et tout le monde contre nous ! Ce coup-ci, Seigneur, il n'y a que toi qui peux

nous tirer de là. Si tu peux encore faire un miracle, c'est le moment ou jamais. On ne te demandera plus rien après.

ANNA. — C'est de ta faute, tout ça. Tu dois nous sauver. Si on ne leur donne pas à manger, ils vont être ici dans cinq minutes. Et je ne voudrais pas être à notre place quand ils vont arriver.

FANNY. — Il ne peut plus rien faire. Je crois qu'on ferait mieux de s'en aller tout de suite.

SAMUEL. — Seigneur, dis à Léa qu'elle peut venir avec moi. Je sais qu'elle ne sera jamais heureuse, si elle part sans ta permission.

(*Devant leurs attaques, Papa Bon Dieu recule en titubant et se laisse tomber dans un fauteuil.*)

PAPA BON DIEU, *d'une voix épuisée.* — Taisez-vous. Je vous demande de vous taire. (*Ils se taisent.*)

Je crois que je ne vais pas pouvoir continuer. Je n'en ai plus la force. Je crois que ça n'arrange personne, que le Seigneur, il revienne sur la terre. Quand il n'est pas là, vous n'arrêtez pas de l'appeler, et quand il vient, vous n'en voulez plus. Moi, je suis trop fatigué, maintenant, pour vous aider malgré vous. Laissez-moi, je vous prie. (*Il ferme les yeux et laisse retomber sa tête en arrière.*)

SAMUEL. — Dis au moins à Léa que tu lui rends sa liberté. Qu'on essaye d'être heureux ensemble.

ANNA. — Ça serait trop facile. Il tue le pasteur, Il tue David, et quand on lui demande de faire quelque chose, il nous dit de nous taire.

FANNY. — Et moi, qu'est-ce que je vais leur raconter à tous ? « Vous avez faim, mais attendez un peu. Le Seigneur est trop fatigué en ce moment pour s'occuper de vous. »

(*Ils s'approchent de Papa Bon Dieu, mais Léa vient se mettre devant eux.*)

LÉA. — Vous n'avez pas entendu ? Il vous a dit de le laisser. Vous ne trouvez pas que vous lui avez fait assez de mal comme ça ? (*Elle s'assied au pied du fauteuil, et pose sa joue sur la main de Papa Bon Dieu.*) Seigneur, il faut leur pardonner. Ils t'aiment bien quand même. Ils avaient tous envie de tas de choses et ils croyaient que tu pouvais les leur donner. Mais ils ont toujours confiance en toi. Sinon, ils seraient partis depuis longtemps.

SAMUEL. — Ce n'est pas pour lui que je reste. C'est pour toi.

FANNY. — Moi, je veux bien partir, mais je ne sais pas où aller. Je suis une prêcheuse. Et je ne peux quand même pas prêcher une religion dont le Seigneur ne veut pas.

ANNA. — Je voudrais bien que le pasteur ne soit pas mort. Maintenant, me voilà sans religion, à mon âge.

(*Thomas entre, avec un sourire réjoui.*)

Scène VIII

SAMUEL, PAPA BON DIEU, LEA, ANNA, FANNY *et* THOMAS

THOMAS. — La paix soit avec vous, mes enfants. J'avais peur que vous ne soyez tous partis.

FANNY. — Ça sera fait dans cinq minutes. Nous n'avons plus de raison de rester ici.

SAMUEL. — Si tu ne les avais pas abandonnés, peut-être qu'on s'en serait tirés. Mais on n'avait même plus d'argent. Sem a tout volé.

THOMAS. — L'argent, l'argent... Vous ne pensez qu'à l'argent. Je vous dis que j'ai tout arrangé. Vous pouvez me remercier. Ce qu'il y a, c'est que vous n'avez pas eu confiance en Thomas. Comment voulez-vous que je fasse marcher cette religion, si personne n'a la foi ?

SAMUEL. — Va leur en parler, de ta religion, maintenant, à ceux qui voulaient assommer le Seigneur.

THOMAS, *riant.* — Eux ? Ils ne m'entendraient même pas. Ils doivent tous être ivres-morts à l'heure qu'il est. Les cantines sont ouvertes, et ils pataugent dans le rhum. Mais demain, ils seront tous là pour écouter la parole du Seigneur.

FANNY, *montrant Papa Bon Dieu.* — Tu aurais pu au moins le prévenir.

THOMAS. — Il ne comprend rien à ces choses-là. Si vous les aviez vus, quand ils ont trouvé les cantines fermées. Ils étaient comme des rats pris au piège. Ils voulaient tous revendre leurs actions de la Foi Nouvelle. Et nous, on a tout racheté.

SAMUEL. — Qui ça, nous ?

THOMAS. — Ben, le maire et moi ! C'est une idée qu'on a eue. Je n'aurais jamais cru que ça marcherait aussi bien. La Foi Nouvelle n'a jamais été aussi forte. C'est le Seigneur qui va être content. Je ne lui en ai pas parlé plus tôt, pour qu'il comprenne qu'il ne pouvait rien faire sans moi.

(*Ils s'approchent tous de Papa Bon Dieu. Samuel lui tape sur l'épaule.*)

SAMUEL. — Seigneur ?

(*Papa Bon Dieu ne bouge pas. Léa se relève.*)

THOMAS. — Il s'est endormi.

FANNY. — Pas étonnant, avec toutes ces émotions.

SAMUEL, *insistant.* — Seigneur, réveille-toi ! Thomas est là. Tout est arrangé.

(*Papa Bon Dieu ne bouge pas. Léa, inquiète, aide Samuel. Le buste de Papa Bon Dieu glisse sur le côté. Ils ont manifestement un cadavre entre les bras. Léa se relève.*)

LÉA, *voix blanche.* — Le Seigneur est mort.

FANNY. — Mort ? Ce n'est pas possible. Il n'a pas pu faire ça.

THOMAS, *s'approchant.* — Vous êtes sûrs ?

SAMUEL. — Regarde toi-même.

(*Thomas s'approche et constate.*)

THOMAS. — Il a fait ça ! Il me laisse tomber au moment où j'avais tout arrangé. Qu'est-ce que je vais faire, maintenant ? Les gens voudront voir le Seigneur et je n'aurai qu'un cadavre à leur montrer.

ANNA. — Mais comment le Seigneur peut-il être mort, puisqu'il est éternel ?

THOMAS, *à Samuel.* — Tu vois ? Ça commence.

LÉA. — Il n'est pas vraiment mort. Il a seulement quitté le corps de Papa Bon Dieu, parce qu'il en avait assez de cette terre. Maintenant, il est reparti là-haut, et il ne reviendra plus.

THOMAS, *bondissant.* — Qu'est-ce que tu as dit ?

LÉA. — J'ai dit que le Seigneur était reparti là-haut, parce qu'on n'était pas assez bon pour lui.

THOMAS, *réfléchissant.* — Il est reparti là-haut... il est reparti là-haut... C'est vrai ça. Ecoutez-moi. Le Seigneur est reparti là-haut, parce qu'il avait fini son travail sur la terre, et qu'on avait besoin de lui au ciel. (*Improvisant.*) Il s'est avancé vers nous, et il a dit : « La paix soit avec vous, mes enfants. Je suis venu sur cette terre pour dire la parole du Seigneur et pour apporter le bonheur aux hommes. Ils ne m'ont pas toujours écouté. Mais dans tous les cœurs qui se sont ouverts à ma parole, la vérité est tombée, comme une graine. Elle commence déjà à germer.

Bientôt, elle deviendra une fleur, puis un épi, qu'il faudra moissonner quand il sera mûr. Et je sais que vous serez tous là, autour de Thomas, pour l'aider à l'heure de la récolte. »

ANNA. — Mais il n'a jamais dit ça !

THOMAS. — Tais-toi, Anna ! (*Reprenant.*) Il était au milieu de nous, et une belle lumière toute blanche l'a entouré, qui semblait venir du ciel. Il a levé les mains pour nous bénir, et des anges se sont mis à chanter. D'autres jouaient de la trompette. Les pieds du Seigneur se sont élevés au-dessus du sol, et il est monté, lentement, lentement, vers le ciel, comme si la lumière l'avait attiré là-haut. Nous l'avons vu devenir de plus en plus petit, comme une boule de feu, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une étoile au milieu des autres étoiles. Mais nous savions qu'il nous regardait et nous bénissait. (*Ils lèvent tous les yeux vers le ciel et demeurent figés dans une contemplation muette.*) Voilà ! Fanny, tu as compris? Tu vas aller raconter ça partout, dans la rue, dans les cantines, dans les ateliers ! Samuel je compte sur toi pour enterrer le corps de Papa Bon Dieu sans que personne ne s'en aperçoive. Tu n'as qu'à demander à Jérémie de t'aider. Je veux bien vous prêter ma charrette. (*De nouveau lyrique.*) Le Seigneur est venu sur cette terre pour apporter le bonheur aux hommes, et puis il est reparti. Il m'a dit : « Tu veilleras sur eux et ils t'obéiront ». Maintenant, la Foi Nouvelle est bien à moi, et personne ne pourra m'empêcher de faire ce que je veux. Plus besoin de miracles. Il suffira de faire ce que je dis, et tout le monde sera heureux.

(*Ils sont tous immobiles, trop stupéfaits pour protester.*)

RIDEAU.

CINQUIÈME TABLEAU

Décor : Le cimetière.

Scène I

Au lever du rideau, Jérémie achève de tasser la terre autour de la tombe de Papa Bon Dieu, puis pose la pelle après avoir poussé un soupir. Samuel et Léa sont agenouillés autour de la tombe. A côté d'eux, la charrette de Thomas, vide, dresse ses brancards vers le ciel.

JÉRÉMIE. — Là. Ça y est. Maintenant, il n'y a plus qu'à laisser pousser l'âme. Je ne sais pas du tout comment elle va venir, celle de Papa Bon Dieu. C'est la première fois que je vois quelqu'un mourir deux fois. Mais ce coup-ci, je crois bien que c'est la dernière. Je lui ai creusé un trou assez profond. Le Seigneur lui-même n'arriverait pas à sortir de là. (*Il s'agenouille à côté de Léa.*) Il faudrait quand même lui faire une petite prière. S'il y a quelqu'un qui en a besoin, c'est bien lui. Je ne sais pas ce que le pasteur aurait dit dans un cas comme ça. Tu devrais t'en occuper, Samuel. C'était quand même ton ami.

SAMUEL. — Moi, je veux bien. (*Il lève les yeux au ciel.*) Seigneur. (*Il s'interrompt.*) Avec cette sacrée Foi Nouvelle, quand je dis Seigneur, je crois que je parle à Papa Bon Dieu (*Priant.*) Seigneur, tu t'es quand même décidé à rappeler à toi notre ami Papa Bon Dieu. Peut-être qu'en ce moment, tu es en train de lui dire des choses qui ne lui font sûrement pas plaisir. On voudrait que tu t'arrêtes pour nous écouter une minute. Papa Bon Dieu, c'est notre ami. La Foi Nouvelle, ce n'est pas lui qui l'a faite, c'est Thomas. Lui, tout ce qu'il voulait, c'est nous dire la parole du Seigneur, pour que l'on soit heureux. Et je suis sûr que ce qu'il a dit, c'est ce que tu aurais dit toi-même, si tu étais venu sur cette terre, comme on l'a cru. C'est pourquoi on voudrait que tu lui pardonnes.

JÉRÉMIE. — Amen.

SAMUEL. — Attends, je n'ai pas fini. (*Les yeux au ciel.*) Ce qu'il y a aussi, Seigneur, c'est que Papa Bon Dieu, il a fait des tas de choses quand on a cru qu'il était toi. Il y en a qui sont bien, d'autres qui ne le sont pas. Ce qu'on voudrait, c'est que tu nous laisses ce qu'il a fait de bien. Je sais que tu ne vas pas reprendre les yeux de Sem, mais je voudrais aussi que Léa ne croit plus qu'elle est une putain.

LÉA. — Si, je suis une putain.

SAMUEL, *au Seigneur.* — Tu l'entends. Je ne te demande pas de rendre la vie à David, ou au pasteur, c'est sûrement plus que ce que tu peux faire, mais ce que je te demande là, ce n'est pas grand-chose, et ça nous arrangerait bien, Léa et moi.

JÉRÉMIE. — Amen.

SAMUEL. — Je te dis que je n'ai pas encore fini.

JÉRÉMIE. — Le pasteur, il n'a jamais parlé autant que toi. Si tu crois que le Seigneur, il t'écoute, tout ce temps-là.

SAMUEL. — Peut-être qu'il n'écoute pas. Personne a jamais su s'il écoutait, mais ce n'est pas ça qui a empêché les gens de prier, depuis toujours. Que le Seigneur soit revenu sur la terre, pour eux, ça prouve qu'ils n'ont pas prié pour rien. C'est pour ça qu'ils croient tous que la Foi Nouvelle, c'est la religion du Seigneur.

JÉRÉMIE. — Moi aussi, je l'ai cru.

LÉA, *en écho.* — Moi aussi.

JÉRÉMIE. — Oui, mais moi je suis fou. Et maintenant je vais recommencer à planter des morts, sans savoir ce que deviennent leurs âmes. C'est peut-être ça qu'il veut, le Seigneur. Qu'on ne soit jamais sûr... (*Pour lui-même.*) Ça m'arrangerait bien, pourtant, d'avoir le Seigneur, là, tout près, à cinq minutes de son jardin, et d'aller causer avec lui de temps en temps. Papa Bon Dieu, il n'aurait pas dû faire ça. Maintenant, je n'ai plus du tout de plaisir à planter des morts.

(*Ils demeurent tous les trois silencieux, Léa et Samuel à genoux, Jérémie à demi-couché sur la tombe. Thomas entre en courant, suivi de Fanny.*)

Scène II

JÉRÉMIE, SAMUEL, LEA, THOMAS, FANNY

THOMAS. — Où est-il ? Où il est ?

SAMUEL. — Qui ça ?

THOMAS. — Le corps de Papa Bon Dieu ? Je vous avais pourtant bien dit de l'enterrer.

SAMUEL, *montrant la tombe.* — C'est ce qu'on a fait.

FANNY. — Tu es bien sûr que c'est lui ?

SAMUEL. — Sûr ! Il n'y a que lui qui soit mort ces jours-ci. Je l'ai moi-même descendu dans son trou, et j'ai vu Jérémie lui jeter de la terre dessus.

JÉRÉMIE, *tassant doucement la terre.* — C'est moi qui l'ai enterré. Et il n'y a pas un mort qui sorte de ce jardin quand c'est Jérémie qui l'a enterré.

THOMAS, *hésitant.* — J'aurais quand même dû venir avant, pour voir.

SAMUEL, *énervé.* — Mais puisqu'on te dit qu'il est dans sa tombe ! (*Il se lève et ramasse la pelle.*) Si vraiment tu ne me crois pas, avec Jérémie, on va le sortir de là.

THOMAS. — Non, non ! Il ne faut plus y toucher.

FANNY. — Alors, moi, je n'y comprends plus rien. Il y a des tas de gens qui arrivent de partout. Ils disent qu'ils ont vu le Seigneur, et qu'il leur a raconté la même chose que Papa Bon Dieu. Comment ça peut être possible, si vous l'avez enterré ?

SAMUEL. — C'est peut-être un miracle. (*A Thomas.*) Tu trouvais qu'il n'y en avait jamais assez.

THOMAS. — Ces miracles-là, je n'en veux pas. Je dois donner aux gens une vraie religion, et tout ça ne me rend pas le travail facile. Je croyais pourtant en avoir fini, avec toutes ces histoires.

LÉA. — On n'en a jamais fini, avec le Seigneur.

THOMAS. — Il n'y en a qu'un ici qui sait ce que veut le Seigneur, et c'est Thomas. La religion est une affaire trop importante pour que je puisse permettre aux gens de croire ce qu'ils veulent, tu entends ?... (*A Samuel.*) C'est bon, je te crois. Je vais demander à Sem de s'occuper de ces apparitions.

LÉA. — Sem ?

THOMAS. — Oui, Sem. Il lance la Foi Nouvelle dans d'autres villes, avec Sarah. Il m'a envoyé quelqu'un pour me demander ce qu'il devait faire. D'un bout à l'autre du pays, ils marchent tous avec nous. (*Il les regarde.*) En attendant, je ne veux plus vous voir traîner tous dans ce cimetière.

JÉRÉMIE, *mélancolique.* — C'est le jardin du Seigneur, et je suis obligé d'y rester.

THOMAS. — Toi, tu finiras bien par y aller, à l'asile. Mais vous ne comprenez rien ? Si jamais quelqu'un apprend que le corps de Papa Bon Dieu est enterré ici, ils seront tous bientôt dans ce cimetière, pour prier sur la tombe du Seigneur. Vous vous rendez compte ? Sur la tombe du Seigneur ! A quoi elle servira, alors, la Foi Nouvelle ?

(*Pendant ses dernières paroles, Anna est entrée sans bruit et s'est agenouillée devant la tombe.*)

Scène III

JEREMIE, SAMUEL, LEA, THOMAS, FANNY, ANNA

THOMAS. — Qu'est-ce que tu viens faire ici, Anna ? (*Anna baisse la tête et ne répond pas.*) Anna ! Je te demande ce que tu fais dans ce cimetière. (*Faussement compréhensif.*) Tu es peut-être venue prier pour l'âme de Papa Bon Dieu ?

ANNA. — Non ! Je ne viens pas prier pour Papa Bon Dieu. C'était un mécréant. Le pasteur l'avait bien dit.

(*Ils l'entourent tous, attentifs.*)

FANNY. — Qu'est-ce que tu fais dans ce cimetière, alors ?

ANNA, *obstinée.* — Je suis venue prier le Seigneur !

THOMAS, *les bras au ciel.* — Et voilà ! Qu'est-ce que je vous disais ? (*A Anna.*) Mais je t'ai déjà dit que le Seigneur était reparti là-haut.

ANNA. — Le Seigneur, c'est le Seigneur ! Il fait ce qu'il veut. Il peut même prendre le corps d'un mécréant pour venir faire des miracles. Et puisqu'il a pris celui de Papa Bon Dieu, je viens le prier où il est.

FANNY. — Tu ne vas pas venir tous les jours au cimetière pour prier le Seigneur ?

ANNA. — Où tu veux que j'aille, maintenant que l'église est fermée.

(*Fanny lance à Thomas un regard interrogateur. Il se baisse et aide Anna à se relever.*)

THOMAS, *comme à une enfant.* — Mais l'église n'est plus fermée, Anna. Tu peux aller y prier tant que tu veux. Et bientôt, tu auras un nouveau pasteur.

ANNA, *avec espoir.* — C'est bien vrai ? C'est ça que je veux. Que tout redevienne comme avant.

THOMAS. — Tout va redevenir comme avant, Anna. Il n'y aura plus de miracles. Seulement quand je voudrais. Il y aura le bien...

FANNY. — ... Et le mal...

THOMAS. — Les bons...

FANNY. — ... et les méchants.

THOMAS. — Et les bons seulement entreront dans mon église. Et ceux qui feront ce que leur dira le pasteur iront au paradis.

ANNA, *ravie.* — Oui. Et, comme ça, je pourrai oublier tout ce qui est arrivé.

SAMUEL. — Tu veux oublier que tu as vu le Seigneur ?

ANNA. — Je veux tout oublier. Que Sem a retrouvé ses yeux. Que le pasteur est mort. Que Léa est un ange.

LÉA. — Je suis une putain !

THOMAS, *à Anna.* — Tu vois ? Tout redevient comme avant. Tu n'as plus à t'inquiéter, je m'occupe de tout. (*Il fait signe à Fanny d'emmener Anna.*) Léa, pourquoi tu ne reviens pas aussi avec nous ? Tu es quand même l'ange qu'a choisi le Seigneur. Moi, j'en ai choisi d'autres, mais tu seras toujours la première.

SAMUEL, *ricanant.* — L'archange Léa !

LÉA. — Je sais que je ne suis pas un ange. Je sais ce que je suis. Mais dans ta religion, je crois que ça n'a pas d'importance. Peut-être que je viendrai.

THOMAS. — Bien sûr que tu viendras. Vous avez tous besoin de moi. Et moi, j'ai besoin de vous. Ah ! une religion, ce n'est pas une affaire comme les autres. Je me demande ce que vous deviendriez tous sans Thomas.

(*Il sort. Léa et Samuel restent seuls. Jérémie s'est discrètement écarté et somnole, appuyé sur sa pelle.*)

Scène IV

JEREMIE, SAMUEL, LEA

SAMUEL, *après un silence.* — Qu'est-ce que t'attends pour suivre Thomas. Ça ne sert plus à rien de prier. Maintenant, on est là, l'un à côté de l'autre, plus seuls que quand on était séparés. Tu t'es de nouveau enfermée dans ta peau de putain, et tu ne veux plus m'écouter.

LÉA. — On ne peut plus rien se dire, Samuel. Il n'y a pas eu de miracles pour nous. On est comme les autres. On a cru que Papa Bon Dieu, c'était le Seigneur. Ça nous permettrait de nous aimer. Mainte-

nant on sait que ce n'est pas vrai, qu'on ne pourra jamais.

SAMUEL. — Moi, je suis sûr qu'on peut. Tu as bien cru, pendant des mois, qu'on pouvait. Qu'est-ce que ça change, que Papa Bon Dieu, il ne soit pas le Seigneur ?

LÉA. — Ça ne change rien. Rien ne peut changer. On recommence à dire les mêmes choses que la dernière fois qu'on est venu l'enterrer. Tout ce qu'il y a eu entre les deux morts de Papa Bon Dieu, c'est comme un rêve. Aujourd'hui, on ouvre les yeux, et on voit qu'il ne s'est rien passé. Je suis une putain, tu es un ivrogne, et on enterre Papa Bon Dieu, comme l'autre fois.

SAMUEL. — Si c'est un rêve, on est deux à avoir fait le même. Et dans ce rêve, il y avait une voix qui disait : « Si ton âme et ton corps, ils sont d'accord, il n'y a pas de péché. » C'était la voix du Seigneur.

LÉA. — C'était la voix de Papa Bon Dieu. Il était aussi fou que Jérémie.

SAMUEL. — Tu le croyais, ce qu'il disait.

LÉA. — J'avais tant besoin de le croire.

SAMUEL. — Tu n'en as plus besoin, maintenant ?

LÉA. — Maintenant, je comprends que les miracles, ce n'est pas fait pour des filles comme moi. Ce serait trop facile. Ce que j'ai fait, ça reste avec moi. Le rêve est fini. Je me réveille dans ma peau de putain.

SAMUEL. — Alors, ça n'aura servi à rien, tout ce que Papa Bon Dieu, il a fait ?

LÉA. — A rien ! Adieu, Samuel.

SAMUEL. — Je t'aime, Léa.

LÉA. — Moi aussi, Samuel, je t'aime.

(*Elle s'éloigne. Au moment où elle va sortir, Samuel court vers elle.*)

SAMUEL. — Léa !

LÉA, *s'arrêtant.* — Ce n'est pas la peine, Samuel. Laisse-moi partir. On ne peut plus rien l'un pour l'autre.

SAMUEL. — Ecoute, Léa ! Tu ne peux peut-être rien faire pour moi. Mais tu accepterais quand même de faire quelque chose pour Papa Bon Dieu ?

LÉA, *secouant la tête.* — On ne peut plus rien faire, je te dis, Papa Bon Dieu ne peut plus nous aider, et nous non plus, on ne peut rien pour lui. Adieu, Samuel !

SAMUEL. — Attends un peu, Léa. Aujourd'hui, ce n'est pas à nous qu'on doit penser. Ça n'a pas d'importance que l'on soit malheureux. Il y a Papa Bon Dieu. Il n'a plus que nous maintenant. Tu les as vus, les autres. Ils pensent déjà à leurs petites affaires. Ils ne l'aimaient pas vraiment. Même Anna ! Ce n'est pas quand tout le monde l'abandonne que, nous aussi, on doit le laisser tomber.

LÉA. — Tais-toi ! Tout ce que tu dis, ça ne sert à rien qu'à nous faire du mal.

SAMUEL, *convaincu.* — Si, il a besoin de nous.

LÉA. — On peut plus rien faire, je te dis.

SAMUEL. — Ecoute, Léa ! Papa Bon Dieu, il est là-haut, tout seul devant le Seigneur. (*Il lui montre le ciel.*) Et le Seigneur il lui dit : « Papa Bon Dieu, tu as fait le plus grand péché qu'un homme puisse faire. Tu as dit aux gens que tu étais le Seigneur, et tu as fait des miracles pour qu'ils le croient. Maintenant, tout ce que tu as dit, les gens, ils croient que c'est la parole du Seigneur. Et je ne peux pas penser à une punition assez grande pour ce que tu as fait. » Qu'est-ce que tu veux que Papa Bon Dieu lui réponde ?

LÉA. — Probable qu'il lui dira : « Seigneur, si j'ai fait ça, c'est parce que je voulais que les gens, ils soient heureux. »

SAMUEL. — Probable que c'est ce qu'il lui dira. Et alors, le Seigneur, il lui répondra : « Tu voulais que les gens soient heureux ? Montre-moi quelqu'un que tu aies rendu heureux, et peut-être que je te pardonnerai. » Alors, Papa Bon Dieu, il cherchera quelqu'un qui soit vraiment heureux, à cause de lui, et il ne trouvera personne.

LÉA. — Non, personne !

SAMUEL. — Si seulement il pouvait dire : « J'ai fait deux heureux », peut-être qu'il serait sauvé. Deux seulement, peut-être que ça suffirait. Et là, il n'y a que nous qui puissions l'aider. Il faut nous sacrifier, Léa, pour Papa Bon Dieu.

LÉA. — Nous sacrifier ?

SAMUEL. — Oui. En essayant d'être heureux. Et tu sais bien qu'on ne peut pas l'être, si on est séparé. (*Véhément.*) Il faut essayer, Léa ! Ensemble ! Nous sommes ses seuls amis.

LÉA. — On n'y arrivera pas.

SAMUEL, *la serrant contre lui.* — Il faut essayer, même si ce n'est pas possible. Il faut le faire. Pour Papa Bon Dieu. Qu'il puisse répondre au Seigneur : « Il y a Samuel et Léa, qui sont heureux, grâce à moi. » Et ça, ça suffirait, peut-être pour qu'on lui pardonne. Ça suffirait peut-être pour que le Seigneur, il ait de nouveau envie de donner le bonheur aux hommes.

LÉA, *ébranlée.* — Rien que nous deux, ça suffirait ?

SAMUEL. — J'en suis sûr. Ça dépend de nous, Léa. Dis, tu ne veux pas essayer ?

LÉA, *dans un élan.* — Si, Samuel, je veux bien essayer. (*Elle se blottit dans ses bras.*) Rien que nous deux.

(*Jérémie lève la tête, leur sourit, et s'éloigne sur la pointe des pieds, pendant qu'enlacés, radieux, ils regardent le ciel.*)

RIDEAU.

Papa Bon Dieu...

Journaliste pendant dix ans, comme le furent Jacques Audiberti, Yves Mirande, André Roussin et tant d'autres avant lui, Louis Sapin — un moins de trente ans — débute, à son tour, au théâtre avec Papa Bon Dieu, *pièce noire et rose à la fois...*

Non sans avoir fait, cependant, ses classes d'auteur dramatique au cabaret, puisque c'est pour le cabaret qu'il écrivit, en collaboration avec Albert Vidalie, ces hilarantes fantaisies qui s'appelaient : Chicago Digest *ou* Terreur en Oklahoma.

Est-ce à cause de ces antécédents que, dans l'esprit Louis Sapin, Papa Bon Dieu *est, avant tout, une pièce gaie ? Peut-être. En fait, sans qu'il ose l'avouer, son propos est plus ambitieux. Le grand écrivain américain, Richard Wright, ne s'y est pas trompé et même avant sa présentation devant le public français, il a tenu à adapter* Papa Bon Dieu *dans sa langue maternelle sous le titre :* Daddy Goodness

...et la critique

GEORGES LERMINIER : Une aventure voltairienne.

Qu'on se garde d'aller philosopher sur cette comédie satirique, presque une farce, où Louis Sapin, qui n'est point né à Harlem ni dans une cité faulknérienne, nous conte la curieuse et très morale aventure de Papa Bon Dieu, ivrogne invétéré, prompt à blasphémer le nom du Seigneur! Comment ce vieux chiffonnier, noir de peau et assez candide de cœur, mourut et ressuscita, fut pris, presque malgré lui, pour le Seigneur lui-même, descendu sur la terre; comment il s'ensuivit l'instauration d'une religion nouvelle, grâce au sens publicitaire de Thomas, imposteur génial; comment cela faillit mal tourner, Louis Sapin l'expose en cinq tableaux avec adresse, pittoresque, quelque lenteur aussi...

... Il n'est certes pas défendu de trouver dans cette farce une satire assez violente, sous ses dehors bon enfant, de la religion. Evangile apocryphe et parodique, l'aventure de Papa Bon Dieu serait alors voltairienne. Elle l'est, n'en doutons pas, comme sans y toucher.

Le Parisien Libéré.



GUSTAVE JOLY :
Ce n'est pas un conte philosophique.

Louis Sapin s'est gardé de tomber dans le conte philosophique. Il nous narre son étonnante histoire avec une gentillesse apitoyée et une bonne humeur constante, campent avec pittoresque les attendrissants pantins de cette « sotie » rose et noire.

Il est fort bien servi par une troupe de couleur où se mêlent professionnels et amateurs, dont Michel Vitold a su mettre en valeur les dons instinctifs. Fernand Oyono, Gib Grossac, Amadou Sissoko ; Judith Aucagos, Toto Bissainthe, Apsita Fradet et leurs camarades nous ont tour à tour ému et amusé au cours de cette exotique soirée.

L'Aurore.



PAUL GORDEAUX : Du mouvement et du dialogue.

Sur ce thème, l'auteur, M. Louis Sapin, journaliste de talent, a écrit des scènes d'une grosse verve satirique où transparaît, en filigrane, une tendre pitié pour les faiblesses des hommes. M. Sapin a du mouvement et le don du dialogue. Citons une réplique, pour donner le ton de l'ouvrage dont l'atmosphère rappelle un peu celle du film *Les Verts Pâturages* : « A quoi servirait le Seigneur si le Paradis était sur terre ? »

C'est interprété par toute une troupe composée d'acteurs de couleur, presque tous non professionnels, mais qui remplacent le métier par la vie et le naturel.

France-Soir.

MAX FAVALELLI : Une verve éclatante de santé.

Mon confrère Louis Sapin a traité ce thème avec une verve éclatante de santé, mais qui ne parvient pas à masquer cette rude bonté, un peu bougonne, dont ses amis ont le privilège...

... Pour ses premiers pas sur la scène, M. Louis Sapin adopte une démarche qui nous donne à penser qu'il peut faire gaillardement son chemin.

Paris-Presse.



JEAN GUIGNEBERT : Une pièce tendre, narquoise.

Une pièce tendre, narquoise, écrite de la meilleure plume et jouée avec beaucoup de conviction par une troupe dont on nous dit qu'elle est, dans l'ensemble, composée d'amateurs.

Libération.



JOURNAL DU DIMANCHE : Un coup de maître.

C'est la première fois, en France, que des comédiens de couleur jouent une pièce écrite spécialement pour eux. Ce coup d'essai de l'auteur Louis Sapin est un coup de maître; les comédiens sont menés à la perfection par le metteur en scène Michel Vitold.



GUY VERDOT : Michel Vitold a gagné.

Traitée en farce, pleine de bonhomie, savoureusement dialoguée, satirique à gros traits (qui portent), la pièce dégage un comique assez irrésistible. Les derniers instants sont plus hésitants. C'est que le héros ne va pas jusqu'au bout de lui-même. Il meurt en ayant encore quelque chose à dire. Comme l'Autre, je suppose...

Pour le metteur en scène, la gageure était forte. Michel Vitold a gagné : il a su grouper des comédiens noirs assez expérimentés pour donner l'illusion de l'improvisation. Leur naturel fait merveille autour du romancier Ferdinand Oyono, qui fait, lui, d'excellents débuts sur les planches. Quant à Gib Grossac, la seule note blanche sur cette gamme qui descend de l'ébène au café au lait, il a pris de l'assurance depuis ses débuts chez René Dupuy.

Christiane Lénier a pittoresquement habillé et décoré cette paraphrase à la fois ingénue et malicieuse, qui ne pourra choquer que les marchands du temple.

Paris-Journal.

Farce de Carlos Larra

Traduit de l'espagnol
par Maribel Montaner

L'ACCIDENT

PERSONNAGES

Don Alfonso, *propriétaire de l'usine*
Don Antonio, *son fils, chef du personnel*
Pedro, *le secrétaire. Très grand, gros et fort*
Mari Carmen, *femme d'Antonio*
Maria Luisa, *une amie*
Don Virgilio, *le commissaire de police*
Un contremaître
Le vieux chômeur

Un bureau élégant, de style moderne, dans une usine. A gauche, une grande fenêtre, à droite et au fond une porte. Sur le mur, statistiques et dessins industriels. Deux tables de travail se font face, l'une plus grande avec un fauteuil, l'autre avec une chaise. Près de la porte de droite, deux chaises et une petite table, sur laquelle se trouve un vase avec des fleurs.

Pedro téléphone, le dos au public, assis sur un coin de la grande table sur laquelle il y a trois téléphones.

PEDRO, *parlant au téléphone.* — 5.325, oui 5.325. Comment ? Non, non je vous répète que Don Alfonso m'a chargé de vous dire qu'il n'accepterait pas à plus de cinq millions. Non... Oui... Non. Bien, mais... Non, si... Bien. Alors nous disons 5.325 à raison de cinq la pièce. C'est-à-dire... Oui, c'est ça. (*On entend des coups discrets à la porte de droite. Pedro qui n'entend pas.*) Evidemment. Irrévocablement, oui, irrévocablement. Pas un mot de plus. (*On frappe encore, discrètement. Pedro n'entend toujours pas.*) Non, non, n'en parlons pas... C'est mon dernier mot... Comment ? Mais à qui croyez-vous parler ? Je n'ai pas de temps à perdre. Ou vous acceptez ou il n'y a plus rien à dire... Pas un mot de plus... Bien. Pensez-y. (*Il raccroche.*)

(*Pendant qu'il finissait de parler, la porte s'est ouverte et un homme, vieux, mal habillé, misérable, est entré. Il est petit et maigre, il marche courbé, timidement. Ses mains tremblent. Il donne l'impression d'être sur le point de s'évanouir. Pedro se retourne et le voit.*)

Qui êtes-vous, que faites-vous ici ?

LE VIEUX, *d'une voix tremblante.* — Excusez-moi... Mais... J'ai frappé, frappé et comme personne ne répondait... Etes-vous seul ? Je croyais avoir entendu parler. Excusez-moi, je me mêle de ce qui ne me regarde pas... Je viens à cause de l'annonce.

PEDRO, *de mauvaise humeur.* — Quel bon dieu d'annonce ?

LE VIEUX, *suppliant.* — Ne me dites pas que j'arrive trop tard... S'il vous plaît, il y a six mois que je suis sans travail. J'ai une femme, des enfants. Ils n'ont rien à manger, vous savez ? Il y a des semaines qu'ils ne mangent rien. RIEN. Ils sucent la semelle de leurs souliers. Alors, dès que j'ai vu l'annonce, je suis venu en courant. N'est-ce pas que je ne suis pas arrivé trop tard ?

PEDRO, *ironique.* — Je regrette beaucoup que vos enfants sucent la semelle de leurs souliers, mais je ne vois pas ce que je puis faire pour y remédier. Vous avez dû vous tromper. Ici, ce n'est pas un bureau de bienfaisance, mais une usine.

LE VIEUX. — Oui, bien sûr, bien sûr. Mais vous ne me comprenez pas. Je ne viens pas pour demander la charité, mais à cause de l'annonce. Je l'ai lue dans le journal de ce matin. Je suis venu le plus vite possible... Mais à pied, bien sûr, et c'est très loin. J'habite à l'autre bout de la ville. Excusez mon impertinence, mais vous ne m'avez pas encore dit si j'arrive trop tard.

PEDRO, *commençant à se fâcher.* — Tâchons de nous comprendre une bonne fois pour toutes : de quelle annonce s'agit-il ?

LE VIEUX, *angoissé.* — Ne... ne me dites pas que vous n'avez pas fait paraître une annonce ? Ce n'est pas ici l'usine C.I.F.A. S.A. ?

PEDRO. — C'est bien ici, pourquoi ?

LE VIEUX. — Et vous n'avez pas besoin d'un manœuvre ? Ne me dites pas que vous l'avez déjà trouvé. Il y a six mois que je suis en chômage. Mes enfants...

PEDRO. — ... Sucent la semelle de leurs souliers. Vous me l'avez déjà dit. Et d'ailleurs je ne com-

prends pas comment vous le leur permettez. C'est dégoûtant. Quant à l'annonce, l'avez-vous lue attentivement ?

LE VIEUX. — Oui, Monsieur, et dès que je l'ai lue je suis venu en courant...

PEDRO. — Bien, bien, bien. Mais si vous l'avez lue attentivement je ne sais pas comment vous avez osé venir. Ou bien est-ce que vous n'avez pas compris qu'il s'agit d'un travail qui consiste à coltiner toute la journée des charges de 80 à 100 kilos ?

LE VIEUX. — Oui, Monsieur, oui.

PEDRO, *après quelques secondes de silence, étonné.* — Et toi, toi, tu prétends faire ce travail ?

LE VIEUX. — S'il vous plaît, je vous le demande comme une faveur. Je vous en supplie ! (*Il va vers Pedro dans une attitude suppliante, les mains jointes.*)

PEDRO. — Ce type-là est fou à lier ! Mais espèce de vieux schnock comment oses-tu insister ? Si tu es à peine capable de soulever un poids de 100 grammes.

LE VIEUX, *semblant offensé.* — Excusez-moi, mais vous vous trompez, Monsieur. Je soulèverai tous les poids qu'il faudra, 80 kilos, 100, 150. Vous croyez que j'exagère ? Je n'exagère pas. Vous ne savez pas ce qu'on est capable de faire lorsqu'on a faim. Et moi j'ai faim. Avez-vous jamais eu faim, Monsieur ? Pardonnez mon impertinence. Vous ne savez pas ce que c'est que de passer six mois sans travailler. Et de ne rien manger. RIEN. Et la femme et les enfants non plus. Il faut soulever 100 kilos ? Eh bien, on les soulève. Qu'est-ce que c'est ? Le paradis, Monsieur, le paradis. C'est le reste qui est terrible. Ne pas avoir de travail, les enfants qui pleurent jour et nuit, sans cesse, jour et nuit, parce qu'ils ont faim. Il faut soulever 100 kilos ? Bah ! ce n'est rien. On les soulève et on n'en parle plus. (*Il a parlé très vite, avec nervosité.*)

PEDRO. — Bien, bien, en voilà assez. Tu ne sais pas ce que tu dis.

(*La porte du fond s'ouvre à ce moment et Don Antonio entre, marchant très vite. Il a des papiers à la main. Il les pose sur son bureau. Il regarde Pedro et le vieux avec surprise.*)

DON ANTONIO. — Qu'est-ce qu'il y a ?

PEDRO. — Ce type (*Il montre le vieux d'un geste dédaigneux.*) qui insiste pour que nous lui donnions la place de manœuvre qui est restée libre.

LE VIEUX. — Je vous en supplie...

DON ANTONIO, *avec étonnement.* — Tu lui as expliqué de quoi il s'agit ?

PEDRO. — Oui, Don Antonio.

LE VIEUX. — Je vous en supplie.

DON ANTONIO. — Et il insiste ?

PEDRO. — Oui, Don Antonio, il insiste.

LE VIEUX. — Je vous en supplie. J'ai une femme et des enfants...

DON ANTONIO, *avec mauvaise humeur.* — Mais comment prétends-tu soulever des charges de 100 kilos ? Le manœuvre qui faisait ce travail-là avait 25 ans, il était fort comme un Turc. Il pesait 80 kilos et mesurait 1 m. 80. Eh bien, sais-tu ce qui lui est arrivé ? Un jour, fatigué, distrait, ivre ou je ne sais quoi, il a laissé tomber un morceau de fer qui lui a écrasé un pied. Cent kilos de fer sur un pied. Résultat : il a fallu lui couper le pied. (*Quelques secondes de silence, puis à voix basse.*) Ce maudit pied nous cause assez d'ennuis !

LE VIEUX. — Pauvre garçon ! Mais moi je ferai très attention. D'ailleurs je ne bois pas, je n'ai jamais bu et je ferai très attention à ne rien laisser tomber.

(*Don Antonio et Pedro se regardent. Pedro hausse les épaules. Don Antonio a un geste d'exaspération.*)

DON ANTONIO. — Ne soyez pas têtu et allez chercher un travail de balayeur, qui est ce qui convient à votre âge et à vos capacités. Et filez, car nous avons beaucoup à faire. (*Il s'assied au grand bureau.*)

LE VIEUX. — Mais ce n'est pas possible, vous ne pouvez pas me refuser ce travail ! Vous ne m'avez même pas laissé vous montrer ce que je suis capable de faire... Messieurs, je vous en supplie !

PEDRO. — Allons ! Tu as entendu ce qu'a dit Don Antonio ? Allons file, file. (*Il fait des gestes avec la main comme pour chasser un chien.*)

LE VIEUX, *tombant à genoux au milieu de la scène.* — Je vous en supplie, Messieurs, pensez à ma femme, à mes enfants. Il y a six mois qu'ils ne savent plus ce que c'est que le pain. L'aîné s'appelle Antonio comme vous, Monsieur...

DON ANTONIO, *frappant la table du poing avec violence.* — Mais ce vieil imbécile ne partira donc jamais ! Pedro, que fais-tu planté là ? Jette-le par la fenêtre, tue-le, fais ce que tu voudras, mais qu'il s'en aille, qu'il s'en aille, qu'il s'en aille...

PEDRO. — Allons, viens, le vieux. (*Il attrape le vieux et le traîne jusqu'à la porte. Le vieux résiste, donne des coups de pied, mais on voit qu'il est si faible que sa résistance ne compte pas.*)

LE VIEUX, *pendant qu'on le traîne.* — Mais ce n'est pas possible. Mais... Messieurs ! Ce n'est pas possible. Ce n'est pas...

(*Sortent Pedro et le vieux, Pedro le traînant à moitié pendant que le vieux essaie sans succès de résister. Don Antonio après avoir haussé les épaules comme pour dire : « Ce type est fou », commence à feuilleter les papiers qu'il a apportés. On entend les murmures indignés du vieux. Soudain un cri d'angoisse et un bruit terrible. Don Antonio bondit vers la porte. Silence.*)

DON ANTONIO. — Pedro, Pedro qu'y a-t-il ? Qu'est-il arrivé, Pedro ? (*Silence. Après quelques secondes pendant lesquelles Don Antonio est resté immobile au milieu du plateau, la porte s'ouvre et entre Pedro, pâle.*) Quel est ce bruit ? Qu'est-il arrivé ?

PEDRO. — Il est tombé. Je ne pensais pas qu'il fût si...

DON ANTONIO. — Où est-il tombé ? (*Criant.*) Réveille-toi ! Où est-il tombé ?

PEDRO. — Dans les escaliers.

DON ANTONIO. — Dans les escaliers... et puis ?

PEDRO. — Comment ?

DON ANTONIO. — Es-tu idiot ? Il est tombé dans les escaliers et puis quoi ? S'est-il blessé, s'est-il tordu un pied ? Que lui est-il arrivé ?

PEDRO. — Je ne sais pas, il ne bouge pas. Il a roulé jusqu'au bas des marches et il est resté là comme une poupée...

DON ANTONIO. — Et il ne bouge pas ?

PEDRO. — Non...

DON ANTONIO, *criant de nouveau.* — Va voir ce qui lui arrivé, voyons ! Il est peut-être évanoui...

PEDRO. — Voir ce qui lui est arrivé ?... Oui, j'y vais. (*Il sort.*)

DON ANTONIO, *se promène nerveusement.* — Il ne manquait plus que ça. Cet imbécile de Pedro ! « S'ils » l'apprennent ! Avec l'envie qu'ils ont de

faire des histoire. (*Il va à la porte et il l'ouvre.*) Pedro !

VOIX DE PEDRO. — Oui.

DON ANTONIO. — Qu'est-ce qu'il y a ? Comment est-il ?

VOIX DE PEDRO. — Je ne sais pas. Il ne bouge toujours pas. Je lui soulève un bras et il retombe... comme... comme celui d'une poupée.

DON ANTONIO. — Comme une poupée ?

VOIX DE PEDRO. — Oui, comme une poupée. Je crois qu'il est... qu'il est...

DON ANTONIO. — Qu'il est... ?

VOIX DE PEDRO. — Oui... mort.

DON ANTONIO. — MORT ! (*Silence. A voix basse.*) Pedro, es-tu seul ?

VOIX DE PEDRO. — Oui... enfin avec lui, avec lui... avec celui-ci.

DON ANTONIO. — Oui, oui... Mais personne ne l'a vu tomber ?

VOIX DE PEDRO. — Je ne crois pas, Don Antonio.

DON ANTONIO. — Monte-le ici, vite !

PEDRO, *surpris.* — Que je le monte au bureau ?

DON ANTONIO, *très nerveux.* — Oui, oui, oui. Vite, vite, avant que quelqu'un te voie.

(*Don Antonio quitte la porte et va au milieu du plateau. Tout à coup la sonnerie du téléphone retentit. Don Antonio sursaute, puis décroche l'appareil, et d'une voix changée, angoissée.*)

Allô !... (*On entend le murmure de l'autre voix dans l'appareil.*) Oui, non, je ne sais rien. Rappelez un peu plus tard. (*Il écoute, puis criant.*) Je vous ai dit de rappeler plus tard. (*Il raccroche avec violence.*)

(*Le téléphone sonne à nouveau. Don Antonio nerveusement décroche les trois appareils. Pedro entre portant dans ses bras le corps du vieux. Il le laisse par terre au milieu du plateau. Don Antonio s'approche et se penche sur le cadavre. Il lui prend une main, la soulève, la laisse retomber. Il se dresse et regarde Pedro.*)

Alors, tu crois qu'il est...

PEDRO. — Je ne sais pas, Don Antonio, mais il semble.

DON ANTONIO. — Il faut faire quelque chose.

PEDRO. — Oui, Don Antonio.

DON ANTONIO. — Oui, quoi ?

PEDRO. — Je ne sais pas, Don Antonio.

DON ANTONIO. — Imbécile !

PEDRO. — Oui, Don Antonio.

(*A ce moment-là, la porte du fond s'ouvre et Don Alfonso entre. Don Alfonso au contraire de son fils est petit et mince, il porte un élégant costume foncé et des lunettes. Il s'immobilise près de la porte et croise les bras. Don Antonio et Pedro qui n'ont pas bougé, le regardent avec une véritable panique.*)

DON ALFONSO, *d'une voix calme, il n'a pas vu le cadavre.* — Ce n'est pas que je me sois jamais fait beaucoup d'illusions sur ton intelligence, Antonio, mais vraiment je n'aurais jamais pensé que tu irais si loin dans l'idiotie...

DON ANTONIO. — Mais, papa...

DON ALFONSO. — Non. C'est inutile que tu t'efforces de trouver un prétexte maintenant que tu as tout fichu par terre. Les cinq millions de pesetas (*Don Antonio et Pedro se regardent sans comprendre.*) sont irrémédiablement perdus. IRREMEDIABLEMENT... C'est ainsi sans doute que tu conçois les affaires.

DON ANTONIO. — Mais, papa...

DON ALFONSO, *imperturbable.* — Le Ministère de la Guerre téléphone pour passer une commande et mon crétin de fils, qui n'est pas satisfait de me soutirer tous les mois 15.000 pesetas sous le fallacieux prétexte qu'il est mon chef du personnel, leur dit de rappeler plus tard. Et lorsqu'ils insistent, il raccroche avec impatience. (*Don Antonio effrayé se tourne vers la table aux téléphones.*) Résultat facile à prévoir : ils annulent la commande et nous perdons 5 millions de pesetas. Antonio, tu peux être satisfait. Toi qui as toujours voulu être quelqu'un, tu y es arrivé : tu es le plus grand crétin de l'univers. (*Don Alfonso qui s'est avancé, voit tout à coup le cadavre par terre. Avec dégoût.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

DON ANTONIO, *très nerveux.* — Justement, nous allions t'appeler...

DON ALFONSO. — Mais qu'est-ce que c'est que ça !

PEDRO. — Un accident, Don Alfonso. Il est tombé dans l'escalier.

DON ALFONSO, *s'approchant.* — Il est tombé dans l'escalier ? Comment est-ce arrivé ? Et il est évanoui *ou...*

PEDRO. — Plutôt *ou,* Don Alfonso...

DON ALFONSO. — Franchement, Antonio, tu dépasses mes espoirs, félicitations.

DON ANTONIO. — Mais ce n'est pas moi, papa...

DON ALFONSO. — Quoi ? Ce n'est pas toi ?

DON ANTONIO. — Ce n'est pas moi qui l'ai jeté dans l'escalier.

DON ALFONSO, *se tournant vers Pedro.* — Parce que vous l'avez jeté...

PEDRO. — C'est un accident, Don Alfonso. Un accident. Je ne pouvais pas prévoir...

DON ALFONSO. — Qui est-ce ?

DON ANTONIO. — Il demandait du travail...

DON ALFONSO. — Et comme il n'y a pas de travail, vous l'avez jeté dans l'escalier.

PEDRO. — C'est un accident, Don Alfonso.

DON ALFONSO, *criant tout d'un coup hystériquement.* — Et vous pensez le laisser encore longtemps dans ce bureau ? Pour que le premier venu puisse le voir. Vous ne croyez pas que nous avons assez d'histoires avec l'affaire de ce maudit pied, puis les cinq millions de pesetas perdus et maintenant ce type que vous tuez dans mon escalier ! Tas d'imbéciles ! que faites-vous plantés là ? Vous n'avez même pas eu l'idée de le porter dans la chambre du fond, le cacher dans une armoire, appeler un médecin, le faire disparaître... Vous pensez peut-être que les ouvriers ne sont pas assez excités avec ce maudit pied et vous voulez leur montrer ce type mort pour qu'ils nous accusent d'assassinat ? Est-ce la solution que vous avez trouvée pour éviter les histoires ? Allons, emportez ce type, faites-le disparaître, allons, vite, vite, plus vite...

(*Pedro et Don Antonio prennent le cadavre et sortent par la porte du fond. Don Alfonso se promène nerveusement.*)

Du calme, du calme. Les nerfs n'arrangent rien. Le « self-control » est une garantie de succès dans les affaires. (*Il exécute quelques mouvements de gymnastique.*) Allons, je suis arrivé à me contrôler. Maintenant essayons de sauver les cinq millions de pesetas. (*Il va au téléphone et forme un numéro.*) Je voudrais parler à Don Segismundo. De la part de Don Alfonso.

Oui, très bien, merci. (*Un silence. Don Antonio et Pedro entrent et restent dans le fond près de la porte sans parler.*) Don Segismundo ? Comment allez-vous ? Et ces rhumatismes ? J'en suis ravi... Votre femme va bien ? J'en suis ravi... Tous bien, merci. Excusez-moi de vous déranger, mais il s'agit d'une affaire délicate et importante. Voici de quoi il s'agit. Nous passons un moment difficile ici à l'usine et nous sommes tous un peu nerveux. Mon fils Antonio qui est trop impressionnable, la jeunesse, vous connaissez ça. Eh bien ! mon fils Antonio, à cause de sa nervosité, n'a pas compris un coup de téléphone que nous venons de recevoir et il a raccroché sans plus... C'était une folie, car le coup de téléphone venait du Ministère de la Guerre qui nous proposait une affaire importante et à cause de la réaction irréfléchie de mon fils — la jeunesse, vous savez — ils ont changé d'avis. Comment ? Bien sûr, mais mon fils bien qu'il soit mon fils n'est pas mon usine... Enfin, je veux dire qu'une erreur momentanée... Je me rends parfaitement compte, mais si vous aviez la bonté de téléphoner à votre beau-frère... Vous ne savez pas le poids que vous m'ôtez... Je vous en serai éternellement reconnaissant. Oui, oui, oui. Et si un jour je peux vous être utile ? N'importe quoi, n'importe quoi, n'hésitez pas. Mille fois merci. Mes souvenirs chez vous. Votre femme va bien ? J'espère que les rhumatismes ne vous gênent pas trop. Au revoir et mille fois merci. Au revoir. Mes hommages à votre femme. Au revoir, et merci, merci. Au revoir, au revoir, au revoir. (*Il raccroche, se frotte les mains avec satisfaction et énergie.*) Voilà une bonne chose de faite. Si Don Segismundo téléphone à son beau-frère, je crois que cela s'arrangera. (*Silence.*) Et maintenant nous allons essayer de voir comment nous arrangeons votre gaffe.

Don Antonio, *s'avançant.* — Est-ce que je téléphone au médecin ?

Don Alfonso. — A qui ?

Don Antonio. — Au médecin... Pour...

Don Alfonso. — Pour qu'il nous dise qu'il est mort, n'est-ce pas ? Parce que tant que le médecin ne sera pas venu pour constater légalement le décès, nous faire signer des papiers et toussoter avant de téléphoner à l'ambulance, tu ne considères pas que ce type est mort. C'est bien ça ?

Don Antonio. — Je disais ça parce que... j'avais cru comprendre...

Don Alfonso, *sans l'écouter.* — Un médecin ! Je commence à me demander si tu es aussi bête que tu en as l'air ou si tu le fais exprès pour m'ennuyer. Un médecin ! Comment pouvons-nous faire disparaître le cadavre discrètement si nous appelons un médecin ?

Don Antonio, *avec étonnement.* — Tu veux faire disparaître le cadavre ?

Don Alfonso. — Mais évidemment, mon fils, évidemment. Est-ce que tu crois que nous sommes en état d'avoir encore des histoires avec les ouvriers ? Si Don Segismundo arrange les choses avec le Ministère de la Guerre, le travail doit être fait en dix jours. Et si après avoir dérangé Don Segismundo pour qu'il arrange les choses, je le dérange encore pour lui dire que nous ne pouvons satisfaire le Ministère, car nous avons une grève sur les bras, que crois-tu qu'ils vont penser de nous ?

Don Antonio. — Mais tu crois que les ouvriers vont faire la grève parce que ce vieil imbécile est tombé dans l'escalier ?

Pedro. — Ça a été un accident, Don Alfonso, un accident... On ne pouvait le prévoir...

Don Alfonso. — Bien sûr, qu'on pouvait le prévoir, il n'y a qu'à te regarder, mon cher Pedro. Mais là n'est pas la question pour le moment. (*Silence.*) Oui, Antonio, oui. Les ouvriers attendent une occasion pour faire grève. Tu ne sais pas combien ils aiment les grèves dernièrement. Cela a quelque chose de morbide. Nous ne sommes même pas sûrs de ne pas en avoir une à cause de ce maudit pied...

Pedro. — Ça a été un accident, Don Alfonso.

Don Alfonso, *l'imitant.* — Ça a été un accident, Don Alfonso, ça a été un accident... Ne sais-tu dire que ça, crétin ? Et puis, je parle, ne m'interromps pas, s'il te plaît.

Pedro. — Bien, Don Alfonso.

Don Alfonso. — Silence ! Qu'est-ce que je disais ? Ah ! oui. C'est ça. J'ai dû envoyer une somme pour la collecte qu'ils font pour le pied et j'espère que cela calmera un peu les esprits... Mais s'ils apprennent que Pedro a tué ce vieux dans l'escalier...

Pedro. — Mais, Don Alfonso, si c'est...

Don Alfonso. — Silence ! Dis-leur à eux que c'est un accident et tu verras ce qu'ils te répondront. Non, si nous voulons éviter un désastre, il vaut mieux faire disparaître discrètement le corps.

Don Antonio. — Mais comment ?

Pedro. — Peut-être... Non.

Don Alfonso. — Qu'allais-tu dire ?

Pedro. — Peut-être dans une valise.

Don Alfonso, *avec ironie.* — Plutôt dans une malle.

Pedro. — Ce n'est pas nécessaire... On peut... Je ne sais pas, bien sûr, mais... Peut-être petit à petit. (*Silence.*)

Don Antonio, *qui a compris, pousse un cri d'horreur et se couvre le visage.* — Mon Dieu !

Don Alfonso. — Quelle brute tu fais, Pedro ! (*On frappe à la porte, tous sont nerveux.*) Entrez ! (*Entre le contremaître.*)

Le contremaître. — Bonjour, Messieurs.

Don Alfonso. — Bonjour, Manuel. Qu'est-ce qui t'amène ?

Le contremaître. — Eh bien, monsieur Don Alfonso, vous savez, Monsieur, il se trouve que la veuve... A la vérité la veuve, non, la femme de l'accidenté. Je ne sais si vous me comprenez ?

Don Alfonso. — Continue, continue.

Le contremaître. — Eh ben voilà, Monsieur. La femme de l'accidenté, d'après ce que j'ai compris, eh bien, est allée voir un avocat.

Don Alfonso, *inquiet.* — Un avocat ? Et pourquoi faire ?

Le contremaître. — Eh ben voilà, Monsieur, à ce qu'il paraît, vous savez, elle est allée demander à l'avocat pour savoir si son mari a le droit de toucher quelque chose de vous, rapport à l'accident.

Don Alfonso. — Et qu'a dit l'avocat ?

Le contremaître. — Eh ben, l'avocat... Voilà Monsieur, l'avocat a dit que oui, que d'après le contrat vous vous étiez engagé, en cas d'accident, à lui verser, eh ben ! une petite pension.

Don Alfonso. — Maudit avocat ! Comment s'appelle-t-il ?

Le contremaître. — A la vérité, je ne sais pas son nom, mais, vous savez, je peux me renseigner.

Don Alfonso. — Eh bien ! renseigne-toi au plus vite. Et, dis-moi, avec quel argent ont-ils payé l'avocat ?

LE CONTREMAÎTRE. — Eh ben, voilà, Monsieur, avec l'argent de la collecte.

DON ALFONSO. — Avec l'argent de la collecte ! Ça c'est le comble ! Nous faisons une collecte pour qu'ils puissent nourrir leurs enfants, mus par un profond sentiment de charité chrétienne et ils utilisent cet argent pour essayer de nous créer des difficultés avec l'aide d'un avocat malhonnête...

LE CONTREMAÎTRE. — Eh ben ! En vérité, Messieurs, question d'enfants, vous savez des enfants, ils n'en ont pas.

DON ANTONIO. — Cela ne change rien. C'est une honte d'utiliser contre nous l'argent que nous leur avons généreusement donné.

DON ALFONSO. — Alors que nous ne leur devions rien, malgré ce que pourra dire cet avocaillon de malheur.

LE CONTREMAÎTRE. — Oui, Monsieur. Parfaitement, Monsieur. C'est pour ça n'est-ce pas que je suis venu vous prévenir...

DON ALFONSO. — Tu as très bien fait. Et on en tiendra compte, Manuel. On en tiendra compte. Encore quelque chose ?

LE CONTREMAÎTRE. — Non, Monsieur. Merci beaucoup, Monsieur. Monsieur sait que je tâche toujours de donner satisfaction à Monsieur...

DON ALFONSO. — Je le sais, Manuel, je le sais. Et on en tiendra compte, on en tiendra compte. Quel est l'état d'esprit des ouvriers ?

LE CONTREMAÎTRE. — Eh ben vous savez, eh ben voilà, plutôt échauffé, monsieur Don Alfonso.

DON ALFONSO. — Echauffé, n'est-ce pas ?

LE CONTREMAÎTRE. — Echauffé, oui, Monsieur.

DON ALFONSO. — On prendra des mesures, on prendra des mesures. Très bien, Manuel, tu peux partir.

LE CONTREMAÎRE. — Bien, monsieur Don Alfonso. Merci beaucoup, monsieur Don Alfonso. Au revoir, Messieurs. Au revoir... Merci beaucoup.

DON ANTONIO. — Au revoir, au revoir...

(*Le contremaître sort.*)

DON ALFONSO. — Ce chien remercie toujours comme si nous lui faisions des faveurs immenses. A-t-on jamais vu une âme de laquais comparable à celle de notre cher contremaître ?

DON ANTONIO. — On n'en a pas vu.

PEDRO. — On n'en a pas vu.

DON ALFONSO, *allant vers le téléphone.* — Comme disent les Français : « Aux grands maux, les grands moyens. » (*Après avoir formé un numéro, parlant au téléphone.*) Mademoiselle, pouvez-vous me dire si Don Virgilio est là ? De la part de Don Alfonso... C'est très urgent... S'il vous plaît, oui...

DON ANTONIO, *surpris.* — Tu téléphones au commissaire ?

DON ALFONSO, *sec.* — Tu ne le vois pas ? (*Très aimable.*) Don Virgilio ? Ah ! Don Virgilio, vous vous vendez bien cher... Comment ? Pourquoi je dis cela ? Mais, mon cher, on ne vous voit jamais pour ainsi dire... Eh bien oui, précisément, j'aurai besoin de vous assez rapidement. Oui, disons très rapidement. Comment ? Pas aujourd'hui ? Oui, oui, c'est très urgent. Si vous pouviez tout de suite... C'est possible ? Magnifique. Je vous attends. C'est ça... A tout de suite. (*Il raccroche.*)

DON ANTONIO. — Nous ne pourrions pas nous arranger sans le commissaire ? Ce serait bien mieux.

DON ALFONSO. — Et peux-tu me dire comment nous ferions ?

DON ANTONIO. — En sortant le corps d'ici en cachette et en l'abandonnant dans quelque endroit discret.

DON ALFONSO. — En admettant que nous réussissions à sortir le corps, comme tu dis, sans être vus par les équipes de jour ou celles de nuit, ce qui est difficile, il me semble encore plus difficile de réussir à le faire disparaître complètement. Un jour on le découvrira, il y aura une enquête et qui nous certifie qu'il n'a dit à personne qu'il venait ici ? Il doit avoir de la famille ou des amis qui déclareront qu'on ne l'a plus vu après qu'il soit venu ici... La presse peut s'emparer de l'affaire et Dieu sait où cela s'arrêtera... Cela peut faire une histoire de tous les diables...

DON ANTONIO. — Tu crois qu'on fera une enquête très sérieuse parce qu'on a trouvé le corps d'un misérable qui crevait de faim ?

DON ALFONSO. — Probablement pas. Mais je préfère prendre mes précautions. Tu sais très bien que nous avons assez d'ennemis et de rivaux envieux qui ont intérêt à nous faire disparaître. S'ils ont vent de quelque chose et s'ils paient un policier pour qu'il continue l'enquête jusqu'au bout, nous aurons à en payer un autre plus important — donc plus cher — et... Non, non, je préfère prendre mes précautions d'avance. Virgilio nous a bien servis jusqu'à présent et il va nous résoudre cette affaire en un temps trois mouvements.

DON ANTONIO. — Mais Don Virgilio est devenu très difficile...

DON ALFONSO. — Que veux-tu, Antonio, la vie aussi devient de plus en plus difficile...

(*A ce moment-là on entend un grand bruit de voix féminines et des pas rapides. Mari Carmen et Maria Luisa, très élégantes entrent. La première est rouge et semble de mauvaise humeur.*)

MARI CARMEN. — Ah ! te voilà, tu es là, Antonio. Je pouvais t'attendre au « California » depuis des heures et pendant ce temps toi tu étais ici, tranquillement à jouer aux cartes. Tu ne jouais pas aux cartes ? Cela m'étonne. Non, ne dis rien, tu trouves toujours des prétextes imbéciles pour te conduire comme un goujat. Comme si je n'étais pas ta femme, mais ta maîtresse. Non, ne dis rien, cela ne vaut pas la peine. Bonjour, cher beau-père. Ton fils est très mal élevé, à vrai dire. Je suis très patiente, mais parfois on est à bout. Franchement Antonio, tu t'es conduit aujourd'hui d'une façon intolérable. Ne parle pas, ne dis rien, ce n'est pas la peine, tu dirais un mensonge. Bonjour Pedro. Je ne t'avais pas vu. Non, non, non, Pedro, tais-toi, ta voix m'énerve et je le suis assez comme ça. On le serait à moins. Il y a des choses insupportables. J'ai attendu une demi-heure seule, avec cette pauvre Maria Luisa. Une demi-heure et rien, personne, il lui est sûrement arrivé quelque chose. Où peut-il bien être ! Il m'avait promis d'être à l'heure. Comme si on pouvait croire aux promesses des hommes ! Et moi mourant d'inquiétude, sans même arriver à boire mon thé à force d'être énervée. A ce propos, ils le font bien mieux maintenant, et je me faisais des idées noires, que lui est-il arrivé ? Aura-t-il eu un accident de voiture ? Moi, naturellement je m'imaginais le pire, n'importe quoi, que tu étais mort ou bien avec une maîtresse. Comme je sais combien te plaisent les danseuses, je me disais... N'importe quoi, je m'imaginais n'importe quoi. Après un quart d'heure d'angoisses, en faisant contre mauvaise fortune bon cœur, je vais au téléphone et je t'appelle. Rien, toujours occupé, toujours occupé ;

on te prendrait pour Rita Hayworth, mon garçon. (*Elle se tourne et voit deux téléphones décrochés. Elle pousse un cri.*) Bien sûr ! Je pouvais t'appeler. Tu les as décrochés exprès pour que je ne puisse pas t'appeler. Parce que tu avais tout combiné, n'est-ce pas ? Tout. Pour me faire souffrir, car il n'y a que cela qui t'amuse. Oh ! je n'en peux plus. (*Elle se laisse tomber sur une chaise. Maria Luisa s'assied auprès d'elle. Les trois hommes n'ont pas bougé. Ils sont debout. Pedro semble tout à fait abruti, Don Alfonso résigné, Don Antonio fait de temps à autre un geste comme s'il voulait interrompre sa femme pour se justifier.*) Je n'en peux plus. Tout a des limites. Si nous étions en Amérique je demanderais le divorce pour cruauté mentale. Car si ceci n'est pas de la cruauté mentale, dites-moi ce que c'est ? Une demi-heure d'attente dans un café et pendant ce temps mon mari décroche les téléphones pour que je ne puisse pas l'appeler. Est-ce de la cruauté mentale ou pas ? Si ce ne l'est pas, dites-moi ce que c'est. Une demi-heure, une demi-heure d'attente dans un café plein de monde, les femmes avaient des chapeaux horribles vraiment, des chapeaux horribles. Tu te rappelles que je te l'ai dit, Maria Luisa ? Surtout à la table à côté, à gauche, ces dames qui paraissaient être la mère et la fille et qui buvaient du café comme si c'était une heure pour boire du café ; il n'y a que le thé pour le five o'clock. Ou bien du chocolat, le chocolat n'est pas mal non plus, seulement, moi, je ne peux pas en boire : cela me fait grossir. En tout cas, elles buvaient du café... Enfin, il ne s'agit pas de cela, mais de leurs chapeaux. Elles portaient des chapeaux parfaitement ridicules. Tous les deux blancs, entièrement blancs, ils se ressemblaient beaucoup bien qu'ils fussent différents. Entièrement blancs avec une sorte de plume bizarre qui semblait être la plume d'un... De quel oiseau déjà, Maria Luisa ? D'un vautour, je crois. Non, pas de vautour. Cela ne fait rien, des plumes bizarres, tu vois ça d'ici. Comme je dis toujours : mieux vaut point de chapeau du tout, qu'un chapeau aussi horrible. D'ailleurs quel besoin y a-t-il de mettre un chapeau à six heures de l'après-midi ? Le soir je ne dis pas, le soir c'est plus habillé de mettre un chapeau. Mais un joli chapeau, pas une de ces horreurs qu'on pouvait voir dans ce café... Un chapeau comme celui que je me suis acheté cet après-midi. Si tu voyais quel amour de chapeau je me suis acheté. N'est-ce pas, Maria Luisa, que c'est un amour ?

Maria Luisa. — Et comment !

Mari Carmen. — Mais évidemment un chapeau qui arrive tout droit de Paris. Les Français sont des athées, des francs-maçons et tout ce qu'on voudra, mais la mode de Paris est toujours la mode de Paris. A bien regarder d'ailleurs, ce sont les Espagnols qui la font. Toute la mode de Paris, ce sont les Espagnols qui la font. Mais c'est la mode de Paris. Je ne sais pas, il y a quelque chose, c'est un mystère, mais la mode de Paris, c'est la mode de Paris, il faut le reconnaître. Je suis sortie pour acheter une robe, mais finalement je n'ai rien acheté. Rien ne me plaisait. Je retournerai demain malgré ma fatigue. Je suis comme ça moi, toujours à faire quelque chose. En revanche, j'ai acheté ce petit chapeau. Quel amour de chapeau ! Et un petit sac, très petit, et un autre grand, très grand où l'on peut tout mettre. Et trois paires de souliers qui sont des bijoux, vraiment. Eh bien nous allons partir, je vois que vous avez à faire. Au revoir, cher beau-père. Antonio, ne rentre pas tard, n'est-ce pas ? Au revoir, au revoir. Antonio, tu ne t'es même pas aperçu que j'emploie un nouveau parfum. Tu ne m'en as rien dit. Quel paysan tu fais, mon cher, vraiment. Eh bien au revoir, nous partons.

Maria Luisa. — Au revoir.

(*Elles sortent. Les trois hommes restent immobiles pendant un moment. Ils ont l'air hébétés. Puis Don Alfonso se secoue comme s'il se réveillait d'un cauchemar.*)

Don Alfonso. — Ta femme me semble en excellente santé, Antonio...

Don Antonio. — Je n'y peux rien.

Don Alfonso. — Peut-être un peu nerveuse, non ?

Don Antonio. — Je ne sais pas.

Don Alfonso. — Peut-être un peu nerveuse, oui. Tu devrais la faire voir par un médecin.

Don Antonio. — Tu crois que c'est nécessaire ?

Don Alfonso. — Oui, je crois que c'est nécessaire.

Don Antonio, *en gémissant.* — C'est toi qui voulais que je l'épouse.

Don Alfonso. — Qui a dit le contraire ?

Don Antonio. — Personne, mais...

Don Alfonso. — Qui a dit le contraire ? Ai-je dit quelque chose dans ce sens ? Tu m'as entendu dire quelque chose en ce sens, Pedro ?

Pedro. — Moi, Don Alfonso ? Je n'ai rien entendu, Don Alfonso.

Don Alfonso. — Tu vois ? Je me réjouissais simplement de la voir en bonne santé.

Don Virgilio, *qui est entré silencieusement pendant cette conversation. Il est élégamment habillé. Trop. Quelque chose du maquereau dans son allure.* — Peut-on entrer ?

(*Les trois autres sursautent.*)

Don Alfonso. — Sapristi, Don Virgilio, on ne vous a pas entendu entrer. Entrez, entrez. Asseyez-vous.

Virgilio, *s'asseyant.* — Me voilà. Pour vous servir. (*Il sort une cigarette. Don Antonio et Pedro se précipitent pour l'allumer.*)

Don Alfonso. — Eh bien, Don Virgilio. (*Il se promène nerveusement de long en large.*) Eh bien, il est arrivé un malheur. Les malheurs, à vrai dire, arrivent toujours ensemble. L'autre jour, je le disais justement à Don Colomeo. Vous le connaissez ? De nom tout au moins : il est secrétaire du Ministre de l'Intérieur. Don Colomeo, lui disais-je... A propos, nous déjeunions dans un restaurant que vous devez connaître, car je sais que vous êtes... Don Colomeo, je lui disais, Don Colomeo les malheurs arrivent toujours ensemble. Mais revenons à notre affaire. Nous traversons une période de malheurs.

Don Virgilio, *qui fume les jambes croisées.* — Oui ?

Don Alfonso. — Oui. Une période de malheurs. Cet après-midi même il en est arrivé deux. Deux. L'un... mais n'en parlons pas, car c'est arrangé. L'autre..., c'est à ce sujet que je vous ai prié de venir.

Don Virgilio, *de même.* — Oui ?

Don Alfonso. — Oui. Notre cher secrétaire ici présent (*Montrant Pedro.*) de la fidélité de qui personne ne peut douter, et moi moins que personne...

Pedro. — Merci, Don Alfonso, merci...

Don Alfonso. — Mais qui est, comment dirions-nous ? Vous le voyez. Un athlète... un véritable athlète. Enfin, cet après-midi, un infâme petit vieux, car quand vous le verrez vous serez d'accord avec moi qu'il s'agit d'un infâme petit vieux, est venu

demander du travail et comme il n'y en avait pas, notre cher Pedro, vlan ! l'a fait rouler dans l'escalier... Enfin... En un mot... pourquoi tourner autour du pot ? Il l'a tué.

DON VIRGILIO, *tranquillement.* — Je vois. Un assassinat.

PEDRO, *très nerveux.* — Messieurs, messieurs, je vous en prie, ce fut un accident, un accident... Il a trébuché, je l'ai poussé... Plutôt, il trébucha et tomba... Mais ce fut un accident. Je ne fis que ce Don Antonio me demanda de faire...

DON ANTONIO. — Calme-toi, Pedro. Je t'en prie. Pour un peu tu dirais que je t'ai demandé de le tuer.

PEDRO, *criant.* — Oui, Messieurs, c'est bien ça, vous m'avez dit...

DON ANTONIO, *criant.* — Pedro !

DON ALFONSO, *criant.* — Antonio, qu'est-ce que ceci veut dire ?

DON VIRGILIO, *tranquillement.* — Cela se complique. Il y a eu préméditation.

DON ANTONIO. — Ce qu'il y a, c'est que Pedro est devenu fou.

PEDRO. — Vous m'avez dit : « Fais ce que tu voudras, jette-le par la fenêtre, tue-le, mais fais-le partir. » Vous m'avez dit ça.

DON ANTONIO, *menaçant.* — Fais attention, Pedro, mesure tes paroles...

PEDRO, *servilement.* — Oui, Monsieur, oui. Je... je voulais seulement vous obéir... Vous m'avez dit... Mais ce fut un accident. On ne pouvait pas prévoir...

DON ALFONSO. — Silence ! Assez de cris, de bruit et de complications. Don Virgilio ne réussira pas à comprendre ce qui est arrivé...

DON ANTONIO. — Voilà ce qui est arrivé : Le petit vieux entre ici et il ne voulait plus partir ; comme j'avais beaucoup de travail, j'ai demandé à Pedro de m'en débarrasser.

DON VIRGILIO. — Et Pedro vous en a débarrassé. L'affaire est claire.

PEDRO. — Ce fut un accident, Messieurs, un accident...

DON ALFONSO. — Silence, ai-je dit ! Le problème, Don Virgilio, est le suivant : d'un côté un infâme petit vieux qui a eu la mauvaise idée de se casser la tête dans mon escalier, d'un autre côté un état de tension désagréable avec nos ouvriers à un moment où il est d'une importance vitale et j'ajouterai en vous demandant que ceci reste entre nous, d'une importance nationale, nationale, j'insiste, mais chut ! à un moment où il est capital — vous me comprenez — que nos ouvriers augmentent au maximum leur effort de production. Si l'accident causé par Pedro — disons-le comme ça sans vouloir offenser personne — est connu des ouvriers, cela créerait un état d'esprit — ils sont déjà très agités ces derniers jours pour des raisons qui n'ont rien à voir avec cette histoire — fâcheux pour l'effort de production d'intérêt national. Je ne sais si je me suis fait comprendre.

DON VIRGILIO, *se levant et écrasant sa cigarette dans le cendrier.*) Parfaitement. Vous voulez que je fasse disparaître le cadavre.

DON ALFONSO, *avec admiration.* — Vous avez parfaitement résumé la situation.

DON VIRGILIO, *après s'être promené dans la pièce en réfléchissant, pendant que les autres l'observent.* — 100.000 pesetas.

DON ALFONSO, *après une seconde de silence.* — Comment dites-vous ?

DON VIRGILIO. — Je dis 100.000 pesetas.

DON ALFONSO, *riant sans gaieté.* — Ha, ha, ha. Toujours aussi farceur, Don Virgilio.

DON VIRGILIO, *souriant.* — Toujours... sauf quand il s'agit d'affaires graves. J'ai dit 100.000 pesetas.

DON ALFONSO. — Mais, Don Virgilio, réfléchissez un instant. Cette affaire ne vous donnera pas beaucoup de travail...

DON VIRGILIO. — Il s'agit d'une affaire grave. Un assassinat. Camoufler un assassinat n'est pas une mince affaire.

PEDRO. — Mais ce fut un accident...

DON VIRGILIO. — Si vous préférez qu'il y ait une enquête...

DON ALFONSO, *lui coupant la parole.* — Nous n'aurions pas pris la peine de vous déranger. Maintenant une somme aussi extravagante pour une affaire aussi insignifiante...

DON ANTONIO. — Le petit vieux en question était déjà à moitié mort lorsqu'il se présenta ici. Ce n'est pas notre faute si sa faiblesse était telle qu'il n'a pas même pu descendre l'escalier sans se fracasser le crâne. N'importe quel médecin confirmerait la chose.

DON VIRGILIO. — Appelez un médecin. Pendant ce temps je ferai mon rapport à la Direction générale de la Sûreté.

DON ALFONSO. — Un moment, un moment. Nous sommes d'accord pour penser que l'affaire mérite une certaine récompense. Nous sommes d'accord, nous sommes entièrement d'accord. Mais 100.000 pesetas !

DON VIRGILIO. — Chiffre modeste. Indispensable dirais-je même. J'aurai à payer un nombre infini d'employés subalternes. S'il reste 2.000 ou 3.000 pesetas pour moi je m'estimerai satisfait. Si ce n'était pas pour vous rendre service, je ne m'embarquerais pas dans cette histoire.

DON ALFONSO. — Nous vous en sommes reconnaissants, vous pouvez être sûr que nous vous en sommes reconnaissants. Maintenant si nous lui enlevions un zéro, qu'en dites-vous ?

DON VIRGILIO. — Si nous lui enlevions quoi ?

DON ALFONSO. — Un zéro.

DON VIRGILIO. — Un zéro ? A qui ?

DON ALFONSO. — Aux 100.000.

DON VIRGILIO. — Aux 100.000 ? (*Il sort rapidement un carnet et un crayon. On devine qu'il écrit* 100.000 *et qu'il barre un zéro. Son visage prend une expression de surprise amusée.*) Et avec ça il resterait 10.000. On ne fait pas mieux que vous comme farceur, Don Alfonso.

DON ALFONSO. — Ecoutez, disons 15.000, parce que je suis généreux.

DON VIRGILIO. — 100.000 et je gagne à peine 2.000.

DON ALFONSO. — 15.000.

DON VIRGILIO. — 100.000. C'est mon dernier mot.

DON ALFONSO. — 20.000 et c'est mon dernier mot.

DON VIRGILIO. — 100.000.

DON ALFONSO. — 20.000.

DON VIRGILIO. — 100.000.

DON ALFONSO. — 20.000.

DON VIRGILIO. — 100.000.

DON ALFONSO. — 20.000.

DON VIRGILIO. — Bien, disons 90.000 et je ne gagne pas un sou. Ce sera pour vous rendre service.

DON ALFONSO. — Ne plaisantez pas. Ecoutez, comme vous m'êtes sympathique, je vous fais cadeau de 10.000 pesetas de plus. Disons 30.000 et l'affaire est conclue.

DON VIRGILIO. — Impossible. Que pourrais-je faire avec cette somme ? Je n'arriverais même pas à le faire sortir d'ici. Je dois payer une quantité infinie d'employés subalternes. C'est une affaire très grave.

DON ALFONSO. — 40.000 parce que c'est vous.

DON VIRGILIO. — Non, non, rien à faire. Impossible à moins de 90.000. Vous ne voyez pas que je dois payer les agents qui le « trouveront » et le médecin qui certifiera qu'il s'agit d'une « mort naturelle » ?

PEDRO. — Un accident, c'est une mort naturelle...

DON ALFONSO. — 50.000 et n'en parlons plus.

DON VIRGILIO. — Pas de blague, je ne peux pas descendre au-dessous de 80.000.

DON ALFONSO. — 55.000.

DON VIRGILIO. — 80.000.

DON ALFONSO. — 60.000.

DON VIRGILIO. — 80.000.

DON ALFONSO. — 65.000.

DON VIRGILIO. — 70.000.

DON ALFONSO. — 70.000 ?

DON VIRGILIO. — 70.000.

DON ALFONSO. — Eh bien 70.000. Vous me ruinez.

DON VIRGILIO. — C'est moi qui me ruine. J'en serai de ma poche...

DON ALFONSO. — Mais vous sortirez le cadavre ?

DON VIRGILIO. — Je le sortirai.

DON ALFONSO. — Et personne ne pourra prouver, jamais, que ce petit vieux infâme a été ici ?

DON VIRGILIO. — Personne ne pourra le prouver. On prendra les mesures nécessaires.

DON ALFONSO. — Alors le petit vieux sortira discrètement sans laisser de trace. Il disparaîtra Dieu sait où et nous ne l'aurons jamais vu ?

DON VIRGILIO. — Exactement.

DON ALFONSO. — Magnifique ! Antonio ou bien toi Pedro, sors la bouteille de xérès et les verres.

PEDRO. — Bien. (*Il fait ce qu'on lui demande.*)

DON ALFONSO. — Nous pouvons donc être tout à fait tranquilles ?

DON VIRGILIO. — Tout à fait, parole d'honneur.

DON ALFONSO. — Magnifique ! Tu vois, Antonio, qu'il ne fallait pas désespérer. Dans la vie il y a toujours une solution, même lorsque tout semble perdu.

DON ANTONIO. — Oui, papa.

DON ALFONSO. — Asseyons-nous.

(*Ils s'asseyent tous, sauf Pedro qui sert le xérès.*)

DON ANTONIO. — Si vous permettez une question indiscrète, Don Virgilio, qu'allez-vous faire de cet argent que vous avez gagné ?

DON VIRGILIO. — Ah !... (*Il soupire avec émotion, rêveur.*) Je m'achèterai... mon rêve... Un frigidaire...

(*A ce moment la porte s'ouvre et le vieillard de tout à l'heure apparaît. Il est sale, les vêtements en lambeaux et du sang a coulé sur ses vêtements de son visage et de ses mains, il reste à la porte.*)

LE VIEUX. — Excusez-moi, mais... Mais, le temps passe... et, excusez-moi de vous déranger, mais cela fait deux heures que j'attends et... Deux heures de perdues... Aussi, si vous aviez la bonté de... m'indiquer... de m'indiquer où et quand je peux commencer mon travail. Moi, n'est-ce pas, j'aimerais tout de suite...

LE RIDEAU TOMBE RAPIDEMENT

(Cette farce ayant à la fois un caractère comique et tragique — on prétend faire rire avec des situations tragiques — il serait bon que les acteurs tout en jouant « en farce », ne forcent pas leur jeu. Il faut à tout prix éviter le vaudeville. C'est-à-dire que tout en soulignant le côté cocasse des situations et du dialogue, il faut que le spectateur puisse, après y avoir ri, *se dire que ce n'est pas « aussi drôle que cela... ».)*

"Le Cercle de craie caucasien", de Bertold Brecht *(Comédie de Saint-Etienne)*

La Comédie de Saint-Etienne est, à la fois, le premier et le plus ancien Centre dramatique de province, grâce à l'action soutenue et efficace de son directeur, Jean Dasté. Depuis douze ans, Jean Dasté, qui vécut l'aventure de la troupe bourguignonne, dirigée par Jacques Copeau, entre 1925 et 1929, a abandonné une carrière qui s'annonçait brillante à Paris pour se consacrer au rayonnement du théâtre en province.

Quand on a assisté à une représentation de la Comédie de Saint-Etienne, quand on connaît l'ampleur de son travail en profondeur dans une région ouvrière où, de l'avis de Jean Dasté, 1/200e de la population seulement, il y a dix ans, louait des places pour les spectacles, on se rend compte que le but de son animateur est largement atteint. Depuis dix ans, plantant leurs tréteaux sur les places de village, comme dans les quartiers déshérités des villes, les comédiens de Saint-Etienne ont fait connaître les grandes œuvres du théâtre contemporain, sans parler de celles des siècles passés, qu'elles soient de Molière ou de Shakespeare. A travers elles, ces missionnaires du théâtre ont réalisé, chaque fois, « cette occasion extraordinaire de rassemblement, de communion et d'exaltation », désirée par leur chef.

Actuellement, c'est à Paris que la Comédie de Saint-Etienne présente, pour quelques soirs, la fresque monumentale de Bertold Brecht : *Le Cercle de Craie caucasien*, qu'elle joue, depuis plus d'un an, avec un succès qui ne se dément pas, devant les publics les plus divers du centre de la France.

J'avais eu l'occasion, en 1955, de voir *Le Cercle de Craie caucasien*, dans sa version originale et interprété par la propre troupe de Bertold Brecht, le Berliner Ensemble, lors du IIe Festival international de Paris. Les moyens mis en œuvre (l'immense plateau tournant utilisé par le metteur en scène allemand, la diversité des décors et l'importance de la distribution) n'étaient pas, évidemment, comparables avec ceux de notre centre provincial. Je dois, cependant, reconnaître que la présentation de Jean Dasté et de ses camarades n'est en rien inférieure à celle de la grande troupe berlinoise. Et son emprise sur le public est, peut-être, plus forte. Le rythme du spectacle, suite d'eaux-fortes populaires illustrées par de la musique et des chansons, m'a paru plus soutenu, plus vif, dans la version française. La pièce se déroule comme un livre d'images naïves, volontairement schématisées.

L'histoire a la simplicité des vieilles légendes. Dans une ville du Caucase, aux temps anciens, une révolution de palais s'achève par la mise à mort du gouverneur. Tandis que sa femme ne se préoccupe que de ses bagages et de ses robes, une servante sauve leur enfant, le petit prince Michel, et s'enfuit vers les montagnes du Nord. Au prix de mille difficultés et de terribles dangers, elle élève cet enfant qu'elle finit par considérer comme le sien. Pour lui, elle n'hésite pas à sacrifier son propre bonheur. Les années passent, la famille du gouverneur est rétablie dans sa puissance. La mère indigne réclame alors l'enfant à la servante au grand cœur. Qui en aura la garde définitive, la mère par le sang ou la mère par l'amour ? C'est alors qu'intervient le pittoresque juge Azdak, personnage étonnant, discoureur paillard et concussionnaire, mais ami des pauvres gens. Azdak, *deus ex machina* d'un nouveau genre, rend l'enfant à la servante et, en outre, lui procure un fiancé. Sa tâche terminée, il disparaît, laissant au peuple géorgien l'image d'un précurseur ainsi que l'exemple d'une leçon à méditer.

L'œuvre de Bertold Brecht, une fois débarrassée de ses préoccupations d'édification politique, par trop sommaires et simplistes, dégage une telle chaleur humaine, une telle foi dans l'individu (même quand il est aux prises avec la bêtise et la méchanceté); elle fait preuve d'une telle richesse et d'une telle variété d'expression que chaque spectateur se sent entraîné et conquis. La Comédie de Saint-Etienne joue *Le Cercle de Craie caucasien* dans l'esprit collectif qu'il requiert, chacun s'effaçant devant la réussite commune. Il faut, cependant, signaler l'émouvante et solide Françoise Bertin, dans le rôle de Groucha, la fille de cuisine compatissante, et la truculente composition du juge Azdak par Jean Dasté.

"Oncle Otto", de Jacques Mauclair *(Théâtre Edouard VII)*

Jacques Mauclair est une des valeurs les plus sûres de la scène française actuelle. Acteur, metteur en scène, adaptateur, auteur, il brûle constamment d'une étrange flamme qui ne peut s'alimenter... qu'aux feux de la rampe. Délaissant les adaptations de Dostoiewski et de Tchékov, qui firent sa réputation, il s'est mué en auteur comique et a remporté, l'an dernier, le Grand Prix Dramatique du Casino d'Enghien avec *Oncle Otto*, pièce dans laquelle il s'est surtout borné à vouloir divertir son prochain.

Le point de départ de sa comédie est ingénieux. Dans une petite ville de Bavière, occupée par les troupes françaises, Oskar Schmutz est le seul notable de l'endroit qui ne parvienne pas à obtenir son certificat de dénazification. Cette incapacité congénitale attire sur lui l'attention des nazis irréductibles. Ceux-ci amènent un soir un réfugié de marque, Hitler lui-même, qui n'est pas mort comme sa légende l'exige. Ebloui et confus, Schmutz accepte de recevoir cet hôte compromettant qu'il fera passer pour son bon oncle Otto, parent éloigné dans le temps et l'espace. Mais l'oncle Otto qui, au début, se montrait complaisant et serviable, ne tarde pas à manifester un caractère despotique de plus en plus insupportable.

Aussi, pendant deux actes Oskar Schmutz, aidé de son fils, dont les expériences chimiques s'avèrent redoutables, va essayer de se débarrasser de cet oncle encombrant. Mais Otto est bâti à chaux et à sable, poisons et explosifs n'ont aucune prise sur lui et il faut un coup de théâtre final, que je me garderai bien de révéler, pour que la famille Schmutz sorte, à son honneur, de ce mauvais pas.

Cette aimable fantaisie, qui a le tort de manquer de puissance franchement comique, est, cependant, prestement enlevée par une troupe excellente. Jacques Mauclair est un Otto-Hitler chaplinesque plein de saveur. Harry Max, Claire Gérard et Nelly Vignon composent une sympathique famille allemande avec laquelle on est porté... à collaborer. Je préfère cependant Jacques Mauclair, auteur, acteur ou metteur en scène, dans *L'Eternel Mari* ou dans *Ivanov*.

★

Maurice Jacquemont a voulu montrer que l'on pouvait servir efficacement Molière en dehors de la Comédie-Française et du T.N.P. Le *Georges Dandin* agrémenté d'entrées dansées sur une musique « écrite dans le vieux style » — qu'il présente sur le minuscule plateau du Studio des Champs-Elysées — est un effort désintéressé et honnête devant lequel il faut s'incliner. Le maître de maison incarne « le mari confondu » avec une humanité qui donne à la comédie-ballet moliéresque un son nouveau et la rend particulièrement proche de nous.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIÈRE

« ONCLE OTTO », C'EST JACQUES MAUCLAIR AUTEUR-ACTEUR-METTEUR EN SCÈNE. C'EST AUSSI ADOLF HITLER SUR LES BOULEVARDS, V 2 EXPLOSANT DANS UNE PACIFIQUE FAMILLE BAVAROISE DONT FONT PARTIE CLAIRE GÉRARD ET NELLY VIGNON



LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN ».
NNANTE ET PRENANTE FRESQUE
AMATIQUE DE BERTHOLD BRECHT,
ADMIRABLEMENT INTERPRÉTÉ PAR
ANÇOISE BERTIN (A GAUCHE) ET LA
UPE ENTHOUSIASTE DE LA COMÉDIE
SAINT-ETIENNE ANIMÉE, DE MAGNI-
UE FAÇON, PAR JEAN DASTÉ

. Bernand



Photo VARDA

PAPA BON DIEU, à Léa : *Tu n'aurais pas envie d'être un ange du Seigneur ?*





PAPA BON DIEU. — *Jérémie, je suis content de te voir.*

SARAH. — *C'est de l'argent. Et elles sont toutes comme ça ?*

QUELQUES SCÈNES DE "PAPA BON DIEU"

ANNA. — *Mais comment le Seigneur peut-il être mort, puisqu'il est éternel ?*

JÉRÉMIE. — *Il faudrait peut-être lui faire une petite prière.*

hotos VARDA





l'Avant-Scène

N° 168

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

PAPA BON DIEU
Pièce en 5 tableaux
de Louis Sapin
Mise en scène de Michel Vitold

UNE PIÈCE QUI AURAIT RAVI VOLTAIRE
par Richard Wright

L'ACCIDENT
Farce de
Carlos Larra

LA QUINZAINE DRAMATIQUE
par André Camp

ON A PU LIRE DANS LES DERNIERS NUMEROS :

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wouk - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

UN REMEDE DE CHEVAL,
Leslie Sands - Frédéric Valmain.

HENRI IV,
Luigi Pirandello,
Benjamin Crémieux.

LA TERRE EST BASSE,
Alfred Adam.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

PORTE DES LILAS,
René Clair.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

BILLE EN TETE,
Roland Laudenbach.

FIN DE PARTIE,
Samuel Beckett.

(Liste complète des 200 pièces sur demande)

Dans notre prochain numéro :

ROMANOFF ET JULIETTE, de Peter Ustinov
Adaptation française de Marc-Gilbert Sauvajon
(Théâtre Marigny)

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix du numéro : 180 francs